
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932068 8


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

L'Appel des Armes

« *Dans la Somme, le président du Conseil général a défini les deux aspirations du pays qui sont de force égale et s'accordent : besoin de paix et de tranquillité, attachement aux principes de la République démocratique et sociale.* »

LE TEMPS, du 20 septembre 1910.

« ... *des batailles querellées, des victoires alourdies* ... »

CHARLES PÉGUY.

« *Repose-toi, mon brave garçon, répondit Glenarvan ; tu seras un homme à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfants.* »

JULES VERNE. Les enfants du Capitaine Grant.

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Terres de soleil et de sommeil. Ouvrage couronné par l'Académie française. Préface de Mgr LE ROY, évêque d'Alinda . . . . 1 vol.

Le Voyage du Centurion. Préface de Paul BOURGET de l'Académie française . . . . 1 vol.

Des Cris dans le Désert. (Sous presse). . 1 vol.

ERNEST PSICHARI

L'APPEL DES ARMES

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE DE M[GR] BAUDRILLART
de l'Académie Française



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE

MCMXIX



A CELVI

DONT L'ESPRIT M'ACCOMPAGNAIT DANS LES SOLITVDES DE L'AFRIQUE, A CET AVTRE SOLITAIRE EN QUI VIT AVJOVRD'HVI L'AME DE LA FRANCE, ET DONT L'ŒVVRE A COVRBÉ D'AMOVR NOTRE JEVNESSE, A NOTRE MAITRE

CHARLES PÉGVY

CE LIVRE DE NOTRE GRANDEVR ET DE NOTRE MISÈRE.

E. P.

Lorsque l'auteur de ce récit fit ses premières armes au service de la France, il lui sembla qu'il commençait une vie nouvelle. Il eut vraiment le sentiment de quitter la laideur du monde et d'accomplir comme la première étape d'une route qui devait le conduire vers de plus pures grandeurs.

Dès lors, il s'attacha à reconnaître patiemment la région dans laquelle il venait de pénétrer et à s'assurer des règles à l'aide desquelles il lui faudrait s'y diriger.

De ces méditations juvéniles, sortit ce livre commencé dans l'ardeur de la vingt-sixième année, et achevé sous la tente saharienne, pendant les longues heures d'un magnifique exil.

PRÉFACE

Une nouvelle édition du célèbre livre d'Ernest Psichari « l'Appel des Armes » vient s'ajouter à tant d'autres, et l'on me fait l'honneur de me demander une courte préface pour l'annoncer. J'éprouve quelque confusion à l'écrire et cependant je me reprocherais de ne pas répondre à une aussi flatteuse sollicitation. Si mes quelques pages sont, — et je n'en doute pas, — parfaitement inutiles, que le lecteur veuille bien les pardonner au sentiment d'admiration et de reconnaissance qui les dicte!

Pourquoi le succès continu de cet ouvrage qui, si intéressant et si fort soit-il par certains côtés, n'est pas non plus sans défaut et trahit çà et là, non seulement les incertitudes d'un esprit qui ne fait encore que s'approcher du vrai, mais les inexpériences d'un écrivain débutant dans le métier?

La destinée glorieuse et tragique de celui

qui a scellé de son sang les idées dont il s'était fait l'apôtre suffit-elle à expliquer la faveur dont il jouit près des générations les plus récentes, lui l'aîné, lui le penseur d'avant-guerre? Pas absolument.

Ernest Psichari est l'un des héros de la génération qui s'est si justement appelée « la génération sacrifiée », mais il est aussi, — et à ce point de vue ses écrits ont une valeur documentaire qui durera autant que notre histoire, — l'un des plus véridiques et des plus magnifiques témoins de l'évolution de la conscience française dans les années qui ont immédiatement précédé la redoutable tourmente. Car, — je ne suis pas le premier à en faire la remarque, — avant d'avoir donné sur le champ de bataille le témoignage de son sacrifice héroïque, la France avait donné celui de son renouvellement intérieur. Pauvres psychologues, historiographes ignorants, ceux qui, en France et à l'étranger, neutres ou ennemis, expliquent par la violence de la commotion et par la peur de la mort, le changement moral et religieux qu'ont manifesté à tous les yeux les années 1914 et 1915! Dès 1911, pour qui savait voir, il était évident ; Albert de Mun en avait tressailli de joie ; un peu plus tard, M. Paul Bourget, recevant M. Boutroux à

l'Académie française, l'avait défini avec la précision du philosophe et du savant. Et, s'il m'est permis de rapprocher mon nom de noms aussi éclatants, n'avais-je pas, moi aussi, parcourant nos collèges dans les quinze premiers jours de juillet 1914, annoncé que la génération nouvelle nous donnerait deux grandes leçons, celle du soldat, investi de la mission de rendre à la patrie sa grandeur perdue, celle du chrétien qui, rompant avec un intellectualisme décevant, irait droit à la religion comme à la source de la force morale?

Un instinct merveilleux, ne craignons pas de dire providentiellement suscité, avait averti la jeunesse française du danger que la France allait courir et de la tâche qui lui incomberait à elle-même. De cette tâche, Péguy a donné la formule : « Il faut que France, il faut que Chrétienté continue ».

France et Chrétienté, les deux mots se rapprochent et s'unissent étroitement. L'idéal national, l'idéal religieux se mêlent au point que. dans l'esprit de ces jeunes hommes, ils semblent n'en plus faire qu'un. Ils retrouvent d'un coup toute la tradition ; il s'agit de continuer; il faut que France et Chrétienté continuent. Retour à l'esprit de tradition et à tout ce qu'elle contient, y compris la mystique

chrétienne et le dogme catholique, telle leur apparait la condition première du salut; telle sera donc la première note de la génération qui veut le salut de la France.

La seconde sera la note militaire; car, sans la force, point de salut pour une nation menacée; c'est précisément d'avoir, le premier et plus haut que qui que ce soit donné cette note qui constitue l'originalité d'Ernest Psichari et de son livre « l'Appel des Armes ».

A la face des hommes qui venaient de trainer dans la boue l'armée française et ses chefs, qui, au nom d'un faux humanitarisme, s'étaient déclarés, en dépit de tous les risques, pacifistes et prêts à désarmer la France, il sut découvrir et il osa célébrer « la mystique du métier militaire ». Si l'expression ne lui appartient pas en propre, — d'autres, à commencer par Péguy, l'ont employée aussi; du moins fut-il, de cette mystique, le théoricien puissant et vivant. Au rebours des écrivains allemands qui la proclamaient eux aussi, il n'y mêla nul élément d'inhumaine violence, ni de farouche barbarie. Sa mystique de l'armée demeure humaine et chrétienne. Il comprit et il fit comprendre la grandeur de la servitude militaire. Il osa comparer le soldat au prêtre et proclamer les affinités profondes de ces deux épouvantails

« le sabre et le goupillon ». Il saisit le rôle moral et civilisateur de l'armée; il en devina l'efficacité rédemptrice dans les plus redoutables des crises nationales. Il vit Paris et la France s'unir autour de cette armée, retrouver à son égard l'enthousiasme que les passions révolutionnaires n'éteignent jamais chez nous que pour bien peu de temps, et se préparer à porter d'un cœur unanime la grande épreuve, dès qu'il plairait à Dieu d'en laisser sonner l'heure. Même sous la fureur des luttes religieuses, il sut reconnaître la persistance du fond chrétien et catholique de notre pays que tant d'entre nous, découragés ou irrités, se sentaient disposés à nier. En un mot, il retrouva tous les traits de la France éternelle, ceux-là même que Barrès, le maître de qui ces jeunes relevaient pour une si grande part, devait décrire en des pages qui resteront un des plus beaux monuments de notre langue.

Semblable au héros de « l'Appel des Armes », le jeune Français de 1914 « prenait contre son père le parti de ses pères ». Sa protestation se dressait véhémente contre les leçons dont avaient retenti les chaires les plus célèbres et qui avaient séduit leurs aînés.

De cette réaction, la génération nouvelle avait non seulement la conscience, mais

l'orgueil. Quelques-uns le lui reprochèrent, non sans dureté, et c'étaient précisément ceux qui, moins que tous, en avaient le droit, car ils portaient la responsabilité d'un état d'esprit qui avait failli conduire la France à sa perte.

D'autres auraient pu se plaindre d'être englobés injustement dans l'anathème général porté contre les pères et les maitres. Catholiques, depuis 1871, nous n'avions jamais, pas même une heure, laissé fléchir en nous l'idéal patriotique — pas plus que l'idéal religieux : nous avions toujours estimé qu'une défaite demeure et ne s'efface pas tant qu'elle n'a pas été effectivement réparée ; tous nos éducateurs, tous nos professeurs, tous nos prêtres, à l'exception de quelques malheureux modernistes un instant entraînés dans la crise intellectuelle qui emportait à fond l'autre jeunesse, avaient imperturbablement suivi la ligne droite ; pour bien servir la France au moment du danger, nos disciples n'avaient besoin de renier ni leurs maitres, ni leurs principes.

Mais, depuis Jésus-Christ, les catholiques n'oublient pas « qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ». Les convertis leur sont chers; ils les accueillent à bras ouverts.

Trop ouverts, murmurent aujourd'hui certains critiques, qu'agace un engouement parfois excessif pour ces nouveaux venus, chez qui ils relèvent, sans bienveillance, telles attitudes, telles expressions, qui leur paraissent malencontreuses.

Eh mon Dieu! que des hommes dont la formation première n'a pas été chrétienne, qui ne sont pas, dès leur prime jeunesse, entrés dans les cadres catholiques, marchent d'abord un peu à tâtons, qu'ils procèdent par approximations successives ; que, malgré leur ferme volonté d'incliner totalement leur intelligence devant la doctrine de l'Église, volonté qu'ils ont souvent affirmée, ils n'atteignent pas la précision du langage théologique, quoi d'étonnant? Mais faut-il leur en faire un grief? Non. L'erreur consisterait à les transformer en guides de la pensée catholique. Ils n'y prétendent généralement pas.

Ernest Psichari notamment, parvenu au terme de son évolution intérieure et déjà résolu à s'inscrire dans la milice sacrée, reconnaissait les lacunes de son savoir et aspirait aux études qui devaient les combler. Il eût, tout le premier, souri des naïfs et des imprudents amis qui l'eussent traité de docteur et de père de l'Église. Quelle injustice pourtant de méconnaître

l'heureux changement qu'il a provoqué en beaucoup de ses contemporains! Combien ont appris de Maxence qu'ils avaient une âme faite à l'image de Dieu, qu'ils étaient nés pour croire, pour espérer et pour aimer!

Ce qui a été, ce qui demeure, dans cet ordre d'idées, l'œuvre propre, l'œuvre de bon aloi d'Ernest Psichari et de ses émules, c'est l'orientation nouvelle, l'orientation chrétienne et catholique qu'ils ont donnée à l'esprit d'une grande partie de la jeunesse intellectuelle. N'en est-ce point assez pour justifier de notre part les mots de reconnaissance et d'admiration que, pour mon compte, je n'ai pas craint d'employer?

Si l'on songe que ces mêmes hommes ont amené par milliers à l'amour de leur mère, la France, des fils qu'une éducation malfaisante en détournait; que cet amour a été générateur du plus splendide héroïsme, des plus mystiques sacrifices pour le salut commun; que de la direction qu'ils ont si largement contribué à donner à l'âme française est moralement sortie la victoire; que cette victoire enfin ils l'ont payée de leur vie; aux mêmes mots de reconnaissance et d'admiration qui remonteront à nos lèvres s'ajoutera celui de respect.

Alfred BAUDRILLART
de l'Académie Française.

L'APPEL DES ARMES

PREMIÈRE PARTIE

I

Bien qu'il eût dans sa vie contemplé beaucoup de paysages admirables, le capitaine Nangès aimait par-dessus tout ce petit coin de la Brie où le Grand Morin sinue à travers de pâles prairies, parmi des saules et des gaulis, en amont et en aval de la paisible petite ville de Crécy. C'est là qu'il avait pris coutume de venir oublier les fatigues de ses campagnes et de réapprendre la douceur des paysages de France. Nulle part, à son gré, il ne pouvait mieux achever la rêverie commencée dans le tumulte de l'Afrique ou la langueur de l'Asie, ni donner à cette rêverie une forme plus sincère et plus grave.

Dans ce canton de l'Ile-de-France, c'est une

pensée qui vient du cœur, une pensée de dévotion et d'amitié qui vous envahit. Le soir, quand le soleil barre d'une raie d'intense violet les glèbes pesantes de l'horizon, pardessus le frisson délicat et nocturne des hêtres, on se sent inondé d'amour, de volupté paisible, comme celle qu'évoque un foyer heureux. Dans les chemins creux où un pommier se penche de loin en loin, on rencontre des hommes et des enfants, et l'on entend de larges tintements d'angélus. Des parfums mouillés montent des vallées. Les coteaux gracieux sentent la nuit, le lourd repos...

Diocèse de Meaux, cryptes de Jouarre, cloches des petites communes, cloches des paroisses, Crécy, Villiers, Voulangis !... Les heures passent, claires et légères, point voluptueuses, si l'on veut, mais tendres surtout.

On a dit la grâce parfaite, l'harmonie délicate, le bon goût de ces paysages modérés. Ce n'est pas cela que venait y chercher un homme comme Timothée Nangès quand, dans les arrêts d'une vie désordonnée, il voulait se reposer dans de la certitude et de la logique. Ce qui lui plaisait dans cette terre, c'était au contraire il ne savait quoi de grand, de tendu,

de sérieux, que pourtant il comprenait sans fatigue.

Ici la race est d'accord avec le paysage, sérieuse comme lui, ardente sans frivolité, sans élégances inutiles. Beauté tout intérieure, toute spirituelle. Certains soirs, on pense à Pascal, si français, quand il écrivait : « Certitude... Pleurs de joie. » Mais il y a plus de jeunesse ici, plus de verdeur.

Au fait, dans ces contrées, Timothée pouvait se dispenser d'admirer. Il était dans sa maison, chez lui. Là, son cœur parlait seul et les images ne comptaient plus. Son plaisir, c'était justement de ne pas admirer, et il comprenait alors la douceur de vivre. Partout ailleurs, il admirera ou il critiquera. Ici, point. Il respirait dans de la belle matière terrestre, dans une belle matière solide, confortable, où il était bien, il était à l'aise, il se sentait naturel et candide, parfaitement adapté.

Comme on approchait de la mi-octobre, Nangès avait quitté sa garnison de Cherbourg pour venir à Crécy tirer quelques perdrix et y mieux goûter ainsi les charmes d'un automne finissant. Il chassait en brave homme, en paysan, de gros souliers aux pieds, la pipe à la

bouche. Il aimait les joies saines de la vie, les beaux chevaux, la chasse, le mouvement. A quarante ans, il n'avait d'autre ambition que de conserver son étonnante vigueur physique et que ses jours fussent beaux et unis comme le vol tendu des grands oiseaux de mer. Non que, habitué à la solitude, il n'eût connu les troubles d'une conscience ardente et inquiète, d'une sensibilité délicate toujours abandonnée à l'impression du moment, toujours attentive à la minute qui passait. Mais, peut-être pour ces raisons mêmes, avait-il éprouvé le besoin d'organiser son existence sur quelques réalités simples, que la jeunesse qu'il avait conservée à son cœur ne servait qu'à fortifier et à mieux asseoir. Il s'était installé dans une sorte de félicité intérieure, austère et sérieuse.

Elle lui venait surtout de l'exercice passionné de son métier, où il apportait une sorte de mysticisme singulier, et autant peut-être de l'ardeur qu'il mettait à saisir les faces changeantes et diverses de la vie. Ainsi, en même temps, c'était un soldat d'autrefois, un homme que toute idée moderne blessait et en même temps un homme profondément attaché à son siècle, en ce sens qu'il en avait toutes les inquiétudes,

tout le trouble, le sombre tourment... M. Nangès avait d'ailleurs quelques biens, mais, trop replié sur lui-même, trop intérieur, il ne savait pas en tirer de grandes joies. Il avait eu un beau passé au Soudan, mais n'en avait jamais attendu de récompenses dans le monde. Il existe encore aujourd'hui de tels hommes.

Timothée avait d'ordinaire comme compagnon de chasse un jeune garçon dont le visage lui plaisait extrêmement. Il se nommait Maurice Vincent. Il était le fils de l'instituteur du village. Le capitaine Nangès aimait son regard qui s'essayait sur la vie, son impatience ; il trouvait du bonheur à être près de lui, dans la campagne familière.

Ils enfonçaient dans la terre chaude et marneuse. Le silence était adorable, mystérieux, comme s'il était fait de bruits lointains qu'on n'entendait pas. Alternativement, ils sifflaient le chien, le vieux setter Briquet...

Le dernier jour, celui du départ de Nangès pour sa garnison de Cherbourg, ils sortirent de bonne heure. Il tombait une bruine fine. Tous deux ne parlaient guère. Le capitaine n'était pas bavard. Comme ils marchaient depuis une heure, il dit seulement :

— Voici un temps qui n'est pas défavorable. Les longues nuits et les pluies vont aider la terre à retenir le fumet du gibier. Les courants vont pouvoir travailler.

— Eh oui, Monsieur Timothée, répondit le jeune homme, vous partez au mauvais moment. Et voici le temps encore où les bécasses vont arriver...

Tous deux aimaient la terre et la connaissaient, non point en artistes ni en poètes, mais dans le détail ; non dans son lyrisme, mais dans sa vie journalière ; non poétiquement, mais humblement, fraternellement. Tous deux, à des degrés divers, avaient reçu une forte nourriture intellectuelle. Le père de Maurice, esprit fumeux, théoricien diffus, et non dépourvu d'ambition, avait de bonne heure envoyé son fils au lycée de Meaux. Dépassant de beaucoup la culture assez simple de M. Vincent, l'enfant s'y était pris d'amour pour les beaux livres, la belle prose, la belle langue, pour les idées. Mais il avait gardé le goût enfantin de la campagne. Il sentait qu'il valait mieux dans une prairie mouillée d'automne que dans une salle d'étude. L'odeur sordide des classes le poursuivait. C'était un avertissement confus qu'il serait plus

en sûreté dans le vallon natal que dans les mornes académies de nos pédagogues d'aujourd'hui. Ainsi il rejoignait le capitaine Nangès qui avait pris les mêmes chemins, mais plus consciemment, en haine de ce qu'on nomme de nos jours l'intellectualisme, par opposition sans doute avec l'intelligence.

Les deux chasseurs passèrent sur un grand plateau qu'un vent humide emplissait de détresse. Le capitaine tua quatre pluviers qui s'étaient égarés sur une éteule, et comme il était tard, ils allèrent déjeuner dans une auberge campagnarde qu'ils connaissaient.

Dans une sorte de fièvre qui se contenait, travaillait à se modérer, ivre d'odeurs et de brises, le capitaine, pendant le repas, conta d'autres chasses au Soudan, puis une guerre africaine, de grandes misères d'autrefois. Et l'enfant voyait des plaines mornes, du soleil, des gens qui marchent accablés. Mais il était le fils de l'instituteur Vincent, et il n'avait jamais entendu ce langage-là. Parmi ces échos nouveaux, l'on devine quel pouvait être le trouble de ses pensées.

Il faut qu'un Français raisonne et cherche partout des preuves. L'émoi que Maurice res-

sentait, en écoutant ces récits, il voulait le mesurer, savoir ce qu'en valait l'aune. Les imaginations guerrières qu'il se faisait, toutes ces agréables résonances lointaines, il ne les acceptait que sous bénéfice d'inventaire. Il n'était pas de ceux qui consentent bénévolement à cette dualité : que le cœur soit touché sans que la raison le soit. Or, quelle était la situation de Maurice Vincent devant le capitaine Nangès ?

D'abord il s'exaltait. Il retrouvait en lui des ardeurs qu'il croyait éteintes, car ses maîtres lui avaient appris les douces romances de l'humanitarisme. Il frémissait aux grands battements d'ailes de la Gloire ; n'entendait-il pas parler d'une épopée ? Mais aussitôt il se reprenait, s'indignait de ce mouvement du cœur et, en bon élève, maudissait la guerre.

Pour mieux s'expliquer ce petit combat intérieur, il faut rappeler que l'on était au temps du plus grand triomphe des pacifistes. On réprouvait tout emploi de la violence, toute action de la force. Il fallait — dans le monde de Maurice, c'était une obligation — rabaisser l'armée tout entière, et surtout quand elle fait œuvre d'armée, aux colonies. Il fallait

détester les fusils, et surtout quand ils servent à tirer. C'était là en quelque sorte le thème de l'époque, le motif principal, et comme une de ses nécessités sociales. Il y avait des variantes. Les uns — et le père de Maurice était du nombre — maudissaient les soldats et leur drapeau. Les autres rêvaient d'une sorte d'armée qui fût comme un prolongement de l'école laïque, obligatoire et primaire, une œuvre postscolaire, selon le mot en faveur ; enfin, par une contradiction singulière, un instrument même de pacifisme. Mais, très généralement, dans le peuple comme dans la bourgeoisie, on s'accordait à trouver désuètes, indignes de notre temps, les vieilles vertus conquérantes de la race et à désirer un repos qui était celui des consciences honnêtes et apeurées. Quel moyen pour un jeune garçon d'échapper à son siècle et de ne pas professer des sentiments aussi bien portés ? Mais qu'un passant survienne, évoque une campagne lointaine, des herbes où des soldats rampent, le fusil au poing, les cris d'un assaut dans la lumière tremblante d'un beau jour, le vieux fonds reparaît. Ce qui dormait s'éveille, et si le jeune homme a quelque sincérité, tout est remis en question.

Ainsi, c'est une sorte de drame minuscule qui se jouait dans cette auberge de la Brie, pendant que deux chasseurs se délassaient en buvant du vin d'Avallon, neuf et léger.

Dans son trouble, voici, si l'on veut, ce que pensait le jeune homme et ce qu'il n'osait exprimer :

— L'armée est une bien belle chose, et c'est trop, je le sens bien, que d'en médire, comme fait mon père. Cependant, pourquoi ces conquêtes, ces abus de la force inique, dont je vois bien que le capitaine Nangès a goûté l'ivresse malsaine? Je ne veux pas me laisser toucher par ces actions glorieuses qui me donnent assurément une grande idée de leur auteur, mais qui sentent un peu le moyen âge. Peut-être l'armée atteindrait-elle à une beauté plus sobre et plus moderne, si elle voulait se faire la modeste éducatrice de la nation et renoncer aux jeux coûteux et peu honorables de la guerre. Car si...

C'était un compromis. Mais le débat n'était-il pas passionnant qui mettait aux prises tant de forces contraires et égales, dont l'accord insensé constituait précisément la maladie de notre siècle? Au vrai, Maurice Vincent ne

voulait pas de cet accord. « Il faut parier, dit Pascal. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. » Maurice était honnête. Il ne voulait pas retirer des récits de Nangès d'agréables émotions et en même temps refuser de le suivre jusqu'où il voulait l'entraîner, prendre tout et ne rien donner. Dans une semblable dispute, il comprenait qu'il ne s'agissait pas d'être *pour* jusqu'à un certain point, ou *contre* jusqu'à un certain point. Il était parfaitement intolérable que le cœur assignât une limite et la raison une autre limite, que l'imagination trouvât son compte, mais que la pure doctrine trouvât le sien aussi. Entre ces deux points extrêmes, la place était intenable. Il fallait aviser.

Et c'est ce qu'exprima justement le capitaine Nangès, lorsqu'il eût payé l'hôtelière et que, sur la route départementale de Melun, il eût retrouvé son ami :

— Toutes ces agitations — c'était d'une campagne saharienne qu'il parlait — toutes ces agitations ne sont rien sans l'idée qui leur donne un sens. Ce n'est pas un grand honneur, mon cher Maurice, que de mourir de soif dans un désert. Mais c'en est un que d'avoir

une idée, ou, si tu veux, bien que le mot soit condamné, une foi. On nous accuse d'être une force du passé. C'est vrai. Il n'y a point d'accommodements possibles avec nous, point d'adaptations ni de transactions d'aucune sorte. Un soldat est un homme d'une simplicité merveilleuse. Notre livre ne se compose que de quelques théorèmes qui suffisent à nos besoins. Mais là, par exemple, rien à retrancher ni à ajouter. Si l'on retranche ou si l'on ajoute, si peu que ce soit, on détruit tout. La moindre adjonction, la moindre suppression, amènent une déviation infinie. Je ne demande pas...

Ah ! combien cette première position était habile dans sa candeur, et justement par cette candeur même ! Le capitaine ne parlait pas souvent ainsi. Seulement, il faut le dire, pendant les longues promenades des derniers jours, le jeune Maurice Vincent l'avait prodigieusement intéressé. Non pas, nous l'avons dit, qu'ils eussent échangé beaucoup de mots. Mais Maurice lui semblait un type essentiel, ou, comme dit Emerson, « un homme représentatif ».

Il avait manifestement les vertus de la race, l'esprit orné et latin, mais attaché à la terre,

tout près du sol. Il excellait à la chasse et s'y montrait tout entier, hardi, décidé, plein de bon sens et de finesse, ingénieux. La chasse est moins en France le sport du grand seigneur que celui des gens de la classe même de Vincent : paysans riches, petits bourgeois, demi-bourgeois, petits fonctionnaires, humbles hobereaux campagnards. Maurice Vincent, en pantalon de velours, en jambières de toile grise, la veste ouverte sur un tricot de grosse laine, avec son air réfléchi, son parler lent, un peu traînant, est typique. Il est, en effet, une représentation éminente, et qui peut prendre, dans ce décor de l'Ile-de-France, toute sa valeur. Et ce que Nangès a cru remarquer chez lui dans ses promenades, c'est une sorte de gravité, un certain ton élevé, le besoin d'un système, joint à une spontanéité naïve, mais le besoin, tout de même, d'un système d'idées, d'une logique idéale.

C'est une chose merveilleuse en France que l'on puisse toucher le plus humble jeune homme par de la foi, et pourvu que des raisons supérieures soient mises en jeu.

— Je ne demande pas, continuait Nangès, que tu entendes tout ce que je dis. Beaucoup

de soldats, hélas ! ne l'entendent pas. On se révolte contre certaines mesquineries. Ceux même qui ne blâment pas l'ensemble blâment le détail, la rudesse des caporaux, l'inutilité de certaines « vexations » ou de certaines fatigues imposées sans qu'on en voie bien la raison, le mépris que l'on a souvent à la caserne pour le « bachelier » ou l' « intellectuel », telle dureté qui broie trop l'individu. A un degré supérieur, d'autres qui ne blâment pas le principe, blâment l'application du principe, son utilisation éventuelle, et c'est alors l'armée conquérante que l'on vise. Tous ont tort. Il faut choisir. C'est un tout immuable : chaque chose y a sa place, ou il n'est rien. « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » Tu as beaucoup lu, mon cher enfant, et les propos de tes aînés ont mis en toi le trouble de la conscience moderne. Mais dans ce qui m'occupe maintenant, les lectures sont peu de chose. L'armée est un article de foi. Je ne te requiers pas, si encore tu me suis jusqu'ici, de rester toute ta vie dans l'armée. Mais j'aimerais qu'en allant au service, tu eusses l'idée préconçue de trouver tout bien. Je te citerai encore ce grand Pascal. Il voulait que l'on fît les gestes de la

religion avant même que l'on crût, et il écrit la phrase célèbre : « Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? Qu'avez-vous à perdre ? » Pour ma part, je ne redoute pas de telles extrémités.

Peut-être ce coup-là, M. Nangès allait-il un peu loin. Mais il se trouva justement qu'il disait ce qu'il fallait dire. C'était une utile réponse aux tièdes leçons de M. Vincent.

Tiraillé entre ces deux partis, Maurice devait écouter son cœur. Il avait la conscience du danger. Suivre l'instituteur, c'était tout perdre, et la vraie conscience de lui-même, et l'utilisation de ses facultés normales. Ses vertus naturelles ne trouvaient plus leur emploi.

Nangès se flatte d'avoir porté un coup qui peut perdre ou sauver le jeune homme. Ou Maurice se retrouvera, et retrouvera du même coup sa vraie route, — ou, au contraire, il sera effrayé des forces du passé, et, comme tant d'autres, acceptera l'hypocrisie, consentira au double jeu qui le révoltait tout à l'heure. Or justement, lorsqu'il s'était aperçu qu'il se plaisait aux récits passionnés du capitaine Nangès, n'avait-il pas déjà rejeté cette hypo-

crisie ? Tout cela est si impliqué qu'il n'ose aller plus avant. Il demande seulement la confiance en la vie.

Un dernier trait montrera comme il entendait cette confiance, et sa candeur délicate.

Comme ils arrivaient, le capitaine et lui, à hauteur des premières maisons de Voulangis et qu'ils semblaient, après être allés si loin en eux-mêmes, se recueillir, ils virent venir d'un sentier à travers champs une assez jolie jeune fille, presque une enfant, et fraîche, et que suivait une chèvre enrubannée.

— Ah ! Monsieur Timothée, dit gaiement le jeune homme, vous n'avez pas encore vu ma petite amie. Elle s'appelle Claire Monestier. Elle est jolie, n'est-ce pas ?

Il s'approcha de la jeune fille, lui prit la main et lui dit, avec un peu d'orgueil enfantin, qu'elle faisait la connaissance du capitaine Nangès, de l'artillerie coloniale.

Le ton sur lequel il fit cette présentation n'échappa nullement à Timothée. Ce lui fut une nouvelle indication. Et plus loin, comme ils allaient vers la diligence de Crécy :

— Nous ne sommes pas encore fiancés Mais nous nous marierons un jour.

Cette simplicité amoureuse charma le capitaine. Il apercevait là, plutôt qu'une grande passion, un sentiment fin, aimable, de bonne et durable qualité. Point de curiosité d'amour ni d'impatience. Rien qu'un regard ferme et clair, où brillait une sorte de volonté...

II

C'est à quoi pensait le capitaine Nangès, un matin du premier hiver, quelques jours après son retour à Cherbourg. Et comme il venait de quitter son lit, où dormait encore sa maîtresse, il faisait un retour assez triste sur l'amour idyllique, juvénile et campagnard.

Le jour naissait à peine. Nangès passa dans son cabinet de toilette, prit sa douche, se rasa et s'habilla rapidement. Puis il lissa sa moustache avec satisfaction et rentra dans la chambre. Il avait hâte d'être dehors, dans l'humidité tombante, les gouttes d'eau glacée qu'apportent les brises du large. L'odeur lourde de la pièce faillit l'écœurer. C'était ce même parfum des nuits d'amour, des draps humides de sueur et de verveine vénéneuse, toute l'odeur du désir et de la nuit... Les choses sont noyées d'ombre. Il semble que des années on a vécu dans cette prison, sans que jamais le jour y pénétrât. On a soif de lumière et de candeur...

Nangès remua des étoffes, renversa un flacon. Il s'énervait. Enfin il trouva la cravache à lourd pommeau d'or, les gants.

Dès qu'il fut dehors, il sentit ses forces décuplées. Il était ivre de sa jeunesse toujours renaissante. Sur la place Napoléon, déserte, des bourrasques fouettaient l'officier d'air marin. Tout d'un coup il oublia l'écœurement de l'amour et ses misères. Dans la brume, l'Empereur à cheval faisait une silhouette incertaine. Quelle ardente méditation éveillait tout cela : l'arsenal, les maisons lointaines, devant lui la houle immense et grise, au loin le bloc de béton de l'île Pelée, un rêve de pierre...

L'ordonnance amenait le cheval. C'était une belle bête, puissante et musclée, bien balancée, et comme Nangès venait de l'acheter dans une foire de Normandie, étant fatigué de ses chevaux d'armes, il l'inspectait avec un soin soucieux et compétent.

Il se mit légèrement en selle. Au pas, il passa le long du port de commerce, que domine, du haut de ces rocs abrupts, le fort du Roule. Il aimait à y lire les noms inscrits à la poupe des charbonniers et des transports : Spezzia, Melbourne, Bahia, noms lointains, syllabes lé-

gères, nostalgiques, d'un goût chaleureux et exotique.

Sur la route de Valognes, droite et nue, Nangès mit sa bête au trot. Merveilleuse utilisation d'une nuit d'amour ! Il pensait plus à sa jument qu'à cette belle Valérie qui reposait à cette heure même sur sa couche, repue de baisers. Ou s'il pensait à cette fille, c'était dans un arrière-plan, dans un étage inférieur de sa sensibilité : la joie presque inconsciente de n'être plus deux côte à côte, d'avoir les mouvements libres et joyeux, d'être délivré de cet ennui mortel qu'il éprouvait aux bras de ses maîtresses. Il se laissait aller au charme simple de la campagne hivernale, attentif à chaque instant de sa vie comme si cet instant en était le plus beau.

D'une colline, Timothée aperçut la mer entre deux hauteurs de landes rocheuses et moussues. Elle était comme une coupe transparente au col évasé, un beau cratère où dormait une eau grise. Il connaissait bien cet endroit. Il savait que derrière lui, dans le lointain, il y avait le vieil arsenal, les mâts trapus des cuirassés, la confusion des hangars et des docks, des bassins de radoub, des ateliers,

les amoncellements de métaux, les fumées grises. Il s'arrêta, tourna son cheval vers la ville. Il voulait revoir encore ce spectacle : cela lui faisait un peu comme l'arrivée à Londres, par Charing Cross, pendant la nuit. Il trouvait étrangement reposant que ces prairies normandes, ces landes, dominassent la force brutale de ces gréements lointains.

Homme heureux et simple que Nangès, primesautier, spontané, tout en vibrations instantanées... Déjà il ne pense plus au jeune adolescent de Crécy. Sa pensée ne va pas par ondes superficielles, propagées de proche en proche, mais par approfondissements, par plongées immédiates.

Voici que le paysage insignifiant de ces coteaux normands et de cette ville, alchimisé, lui fait oublier, mieux que ne le pourrait faire un souvenir heureux, la médiocrité de la garnison, la déchéance de son rêve d'autrefois d'une armée violente et orgueilleuse, sans concessions. Il n'a plus que, repliée en lui, la vive sensation de cette force mécanique, industrielle, métallurgique, toute prête à dompter le destin. Ainsi il sait s'adapter, et, sans trop de violence, faire rentrer toute chose dans le

système de coordonnées rectilignes qu'il s'est construit...

Il est des matins si lourds, si lointains qu'il nous semble que nous baignons à plein dans la beauté du monde. Dans la pire des vulgarités, nous restons purs, et nous sentons que rien de ce qui est beau en nous ne se perdra. Alors la solitude nous exalte ; elle nous fait oublier tout ce que nous avons appris de méchant à travers la vie. Timothée était ainsi. Le matin, ivre de ses muscles, il serait parti à la conquête des étoiles, tandis que certains soirs il s'étirait d'ennui de ce que tant d'animale vigueur restât encore inemployée en lui, après tout un jour.

Nangès, cet homme d'âge, chantait, tandis qu'il revenait au quartier d'artillerie. Il lui semblait qu'il n'avait point encore fait assez attention à cette austère beauté, antique et militaire, qui éclate à chaque pas depuis le pont-levis de l'antique citadelle jusqu'aux logis de l'artillerie.

Sa visite à Voulangis était trop proche pour qu'elle pût être pour lui un souvenir. Pourtant elle dominait sa vie à son insu et l'emplissait de mille sonorités confuses, à peine har-

monisées. Il suffisait du moindre choc pour que Nangès s'y reportât. Un hasard bienfaisant l'avait forcé d'exprimer certaines pensées assez secrètes, de sorte qu'il se hâtait de regarder mieux, pour se donner à lui-même des raisons. Travail aussi inconscient chez lui que celui des cristaux qui s'organisent suivant une loi géométrique.

A la porte du quartier, les mouvements secs de la sentinelle qui rendait les honneurs accueillirent Nangès. La figure du soldat qui se tenait au « garde à vous » sous les armes l'intéressa. C'était un jeune homme au regard fier et digne, au maintien plein de décence et de noblesse. « Ainsi donc, se disait Nangès, cette fine fleur de liberté, ce fier lys de France qui veut vivre, il pousse partout. Le voici qui s'élance, gracile et fort, près des bastions gazonnés de notre antique citadelle... »

Nangès entra dans le quartier. Au corps de garde, les canonniers se levèrent.

— « La tête haute et droite sans être gênée, les yeux fixés droit devant soi. » — Quel autre règlement que le français pourrait dire cela ? pensait Nangès. Cette phrase-là fait toute notre force.

Il tourna à droite et pénétra dans la cour des écuries. L'ordonnance accourut ; Nangès mit pied à terre et regarda autour de lui. Il se trouva tout à coup très loin du monde. Ce fut une impression rapide, mais irrésistible, totale.

Il est vrai que les bruits de la ville n'arrivent point jusqu'à cette autre ville militaire qui s'appelle, à Cherbourg, l'Arsenal. Et comme rien de moderne ne s'y voit, on peut s'y croire très loin dans le temps et très seul dans l'espace. — Un silence solennel régnait dans cette petite cour. Seul un cheval échappé frappait le pavé de ses sabots. Tout reposait dans la lourde grisaille de la mer septentrionale. Si loin de tout, si seul, Nangès sentit profondément combien il avait dit vrai à Voulangis, quelques jours auparavant.

— Il n'est point d'autre chose, pensait-il. Nous, les soldats, nous ne sommes pas des hommes modernes, et ces lourdes bâtisses, protégées par les glacis à la Montalembert, les terrains vagues de la zone militaire, sont bien faits pour nous abriter.

Il sentait qu'il représentait une grande force du passé, la seule — avec l'Église — qui

restât vierge, non souillée, non décolorée par l'impureté nouvelle. Les soldats ne sont pas des hommes de progrès. Le cœur n'a pas changé, ni les principes, ni la doctrine. Cette pureté, cette simplicité barbares qui sont à eux et leur bien, Nangès les retrouvait là, merveilleusement préservées de toute contamination. Le progrès, c'est une des formes de l'américanisme, et l'américanisme le dégoûtait.

— Ça n'est pas difficile, le progrès, disait-il. Je n'admire pas. Ce qui est difficile, au contraire, c'est de rester pareil, d'être le roc battu de tous les orages, mais qui reste debout et qu'aucun ouragan n'ébranlera.

Il est beau que dans l'armée, une méditation solitaire ne puisse être que dure et ardente. Ainsi Nangès, ce matin-là, apercevait par quelques rapprochements ce que pouvait être l'éducation d'un soldat. Parmi ce sombre décor, il ne craignait pas d'avoir versé une liqueur trop forte dans l'âme du jeune Vincent.

Ce qu'il lui fallait alors, c'était une pensée catholique. Non point celle des *Fioretti*. Il allait à Pascal ou à J. de Maistre. Tout naturellement, il se tournait vers ces belles tiges droites, sans branches adventices ni

nodosités, et où toute la sève se précipite vers le ciel, jaillit, verticale, de la terre vers le zénith. Voilà la seule beauté qui lui convenait. D'ailleurs, comme les sacrements que recevaient nos pères sont les sacrements que nous recevons aujourd'hui, comme leur communion est restée notre communion et leurs prières nos prières, ainsi les rites des soldats sont restés les mêmes, et c'est toujours de la même façon qu'un chevalier doit gagner ses éperons. Ainsi il apercevait deux ordres immuables que rien ne saurait atteindre, pas même les défections intérieures. Double continuité dont l'une n'est peut-être pas moins remarquable que l'autre. Mais elles vont ensemble, elles sont conjuguées.

— L'armée et l'Église ne transigent pas, disait Nangès ; c'est notre force et c'est sa force. Nous avons la même gloire et la même force. Nous sommes d'un métal pur.

Nangès ne marchait guère dans les sentiers de la grâce. Mais il aimait ce qui résonne clair, et la cloche cristalline d'une église de campagne comme l'appel brutal de la trompette. Beaucoup de soldats sont ainsi, plus habitués à regarder le ciel que la terre...

Deux jours auparavant, il avait jugé l'âme de Maurice Vincent assez finement trempée pour supporter l'éclat des grandes lumières qui étaient en lui. Il aurait rougi de lui présenter une vérité affadie. Et puis, il comptait trop sur la jeune génération, il avait trop mis d'espoir en elle, et il la respectait trop pour la croire incapable d'ardeur.

Le capitaine remonta vers la grande cour. Le rapport était terminé et tous les officiers étaient partis. Il ne restait là que Labastière, le premier lieutenant de Nangès. Des canonniers passaient, portant des gamelles. Au loin, on voyait se dresser, comme des tours graciles, les mâts métalliques des vaisseaux de guerre.

Labastière s'approcha de Nangès. C'était un petit homme au teint cireux. Ses yeux clignotaient derrière le lorgnon... Il s'ennuyait en France et avait fait une demande de départ pour l'Afrique. Il ne se consolait pas de son inaction.

— Je renonce, mon capitaine, dit-il à Nangès. Ma demande n'a pas abouti. Voilà trois ans que je suis à Cherbourg ! Si les choses continuent de ce train, nous n'aurons plus qu'à passer dans la « guerre » !

C'est ainsi que l'on désigne, dans l'armée, les troupes de la métropole, par opposition à celles des colonies.

— Il vaut mieux dire adieu à ses rêves, ajouta-t-il, que de courir éternellement après.

Ici, Nangès entrevoyait une fois de plus, derrière un cas particulier, le grand drame de l'armée moderne, la grande crise. Le corps dont il faisait partie avait été le dernier à souffrir de cette crise. Il commençait alors à en sentir les prodromes. Tant de forces inemployées, tant de puissance et si peu d'effet, tant de destinations, de promissions et tant de stérilité, tant de fiction et si peu de réalité, amenaient une rupture d'équilibre. Il y avait disproportion infinie entre ce qui pouvait être utilisé d'énergie et ce qui était utilisé effectivement, entre la matière à employer et l'emploi lui-même de cette matière. C'étaient là des pensées qui étaient familières à Nangès. Mais il se contenta de sauver le jeune homme du pessimisme :

— Votre impatience, lui dit-il, vous fait honneur. Mais croyez-vous que l'on n'ait plus besoin de nous pour les besognes que vous souhaitez ? Je voudrais vous voir plus de con-

fiance, Labastière. Et tenez, si j'avais été à votre place, je n'aurais pas fait votre demande. Ces grandes hâtes n'ont généralement qu'un médiocre effet, et j'ai remarqué qu'un certain esprit d'insouciance et de fatalisme dans la conduite de la vie nous servait mieux d'ordinaire. Notre dignité consiste dans une acceptation patiente et rigoureuse. C'est dans notre silence et notre obscurité que nous devons la chercher.

Venant d'un homme comme Timothée Nangès et pour qui connaissait sa vie, ces paroles avaient tout leur prix.

Tous deux sortirent lentement du quartier. Ils longèrent les murs verdis de l'Arsenal. A leur droite, s'élevaient des glacis gazonnés ; entre eux et les vieilles bâtisses des casernes, une sorte d'avenue militaire où circulaient des prolonges d'artillerie, des cavaliers, des soldats. Il y avait en tout cela une sorte de sévérité rectiligne, comme un parfum du grand siècle, une harmonie que le temps, la tradition, avaient créée. Dans ces forteresses du passé, dans ces retranchements, ces redans, on a vite la nausée du monde qui est derrière. Nangès étonna son camarade quand, tout plein de ses pensées, il lui dit :

— Notre fierté nous suffit. Nul ne pourra nous l'enlever. Il y a eu des tentatives. On parlait un moment de mélange avec la nation. Nous restons moralement au-dessus d'elle. La nation ne nous ressemble pas : elle roule dans le progrès. Nous, notre rôle, c'est de conserver un certain fonds moral, tel que nous l'avons reçu.

Labastière voyait un avenir plus sombre :

— Nous avons à peine notre place dans le monde, et, dans quelque temps, nous ne l'aurons plus du tout. Tout évolue, et du train où vont les choses, nous serons vite emportés par la tourmente. Il nous faut mourir ou acquérir le sens des réalités modernes.

Labastière était, si l'on peut dire, un « moderniste ». Il y a aussi une sorte de modernisme dans l'armée. Le modernisme est la grande épreuve de l'Eglise. C'est aussi l'épreuve de l'armée. Mais Nangès pensait que l'un et l'autre ordre étaient assurés de la victoire. Pourtant Labastière eut une remarque amère qui étreignit Timothée au cœur :

— Pendant ce temps-là, nous nous préparons des années d'histoire vide, — car c'est cela qui est effrayant, — mais complètement vide. Pensez-vous à ce que pourront dire plus

tard de nous les historiens ? Nos enfants verront dans leur manuel : « De 1880 à 19.., le commerce et l'industrie prospérèrent ! » Car il faut voir plus loin. A quoi servons-nous, sinon à faire l'histoire, et si nous ne la faisons pas, qui la fera ?

Il y eut un silence que rompit le lieutenant. Il parlait obscurément, comme pour lui-même, mais Nangès entendit bien :

— Voilà, disait-il, où peut mener l'oubli du sol natal.

Cette grave conversation ne prit fin que lorsque les deux officiers arrivèrent au monument des marins morts à la colonie. Il y eut un moment de recueillement. Nangès et le lieutenant restaient silencieux avant de se quitter, comme étonnés de ces pensées sévères, insistées, dans le trantran quotidien du métier. Nangès était incertain.

Le lieutenant allait au bridge. Mais lui, décidément, n'irait pas. Le trouble de son âme était trop grand. Il lui fallait du recueillement. Il préférait rentrer chez lui, pour y passer un de ces longs après-midi grisailleux, inemployés, comme le retour chez soi après une malheureuse croisade.

Selon le désir de son maître, la belle Valérie avait quitté la maison de la place Napoléon, où elle ne recevait plus guère qu'une hospitalité nocturne, après y avoir presque régné en maîtresse de maison. C'était du vieil amour qui se prolongeait, se propageait dans le temps, vivait de sa cendre, vivait d'ennui, de lassitude.

La pièce où entra Timothée était d'un goût ancien et magnifique. Les meubles y étaient peu nombreux, mais parfaits de style. Là, on aurait vainement cherché des traces d'exotisme. Point de sagaies africaines, de potiches chinoises, d'estampes japonaises. M. Nangès avait seulement quelques étonnantes tapisseries, au milieu desquelles il aimait à se reposer des fatigues de sa vie errante. Sur la haute cheminée, un seul objet : une réduction en bronze du fameux Gattamelata de Padoue.

Dans la chambre, persistait encore l'odeur aiguë de la jeune femme. Elle irrita Timothée que de mâles pensées agitaient. Alors il monta dans une petite chambre toute nue, claire, blanchie de chaux, qu'il avait fait aménager au deuxième étage de la maison. Dans cette cellule, il allait souvent fumer, rêver sur un livre de mathématiques.

Une carte traînait sur la table. Il la regarda machinalement et tomba dans une sorte d'extase. L'Afrique était là, sur ce papier, et l'Asie, et l'Océanie, les deux Amériques. Il lut des noms qui le faisaient frissonner de désir et de mystère : les îles Shetland, le Nebraska, les îles Sous le Vent, et les Aléoutiennes, là-bas, dans la nuit glacée du pôle...

Ainsi, en imaginant des abîmes marins, des rocs noirs couronnés de l'éternel tournoiement des cormorans, les archipels de corail rose dans le bleu de laque du Pacifique, oubliait-il à la fois le sourire ennuyé de sa maîtresse et les sombres propos de Labastière.

III

Maurice Vincent s'ennuyait à Voulangis. Nous entendons par là qu'il s'ennuyait non d'ennui, de désœuvrement, mais de peines intérieures, d'un mal confus et indistinct.

Ce jeune homme aux yeux bleus cernés de noir joignait aux tumultes de la vingtième année la simplicité du cœur qui le sauvegardait des jeux mortels de l'intelligence. C'est ainsi qu'après avoir entrevu ce que c'était que la culture de l'esprit, après avoir lu pas mal de livres qu'il avait eu le bonheur de choisir assez bien, il restait un rural, et que le nom d'intellectuel lui eût convenu aussi mal que possible. Exemple rare, sort digne d'envie, mais aussi tout ensemble de commisération. Car Maurice n'entrevoyait pas très bien sa place dans la société moderne.

Ce qu'il savait le mieux, et ce que nul ne savait comme lui, c'était ce grand déroulement de l'Ile-de-France, parfois décharnée, toujours cendrée de lumière pure. Par exemple, à Vou-

langis, il goûtait avec un plaisir que ne connaîtra jamais un touriste le charme de cette grande plaine briarde quand, après les détours ombragés de la route qui vient de Crécy, après avoir quitté les méandres romantiques du Morin, et aussi les rues tortueuses de la petite ville, après avoir quitté toutes ces sinuosités, ces courbes gracieuses, ces anses, toutes ces beautés de gravure, on arrive de plain-pied dans la plaine (qui est un plateau), et que la route, certainement nationale, file toute droite entre deux rangées d'arbres maigres, très loin, royale, romaine, vers Melun. Il y a là un passage brusque du romantisme au classicisme le plus pur qui agit nerveusement, sensuellement ou sentimentalement, un épurement, un allégement depuis la base jusqu'au sommet, jusqu'à cette substance sereine et dénudée. C'est là que Maurice avait éprouvé les premières peines de l'adolescence. Que, pour la première fois, il s'était effrayé d'apercevoir la vie devant lui, développée en perspective comme cette plaine elle-même, et autant qu'elle désolée et nue.

Il connaissait les longues marches dans la plaine, dans la terre arable ou dans les ja-

chères, et aussi il savait suivre la perdrix grise ou l'outarde. La chasse était le seul sport qu'il eût jamais cultivé. Il avait trouvé dans le jeu solitaire de la chasse, dans le jeu antique, le premier de tous, dans le jeu rural entre tous et paysan de la chasse, l'emploi qui convenait à la dépense qu'il entendait faire de ses réserves d'énergie. Il avait remarqué, un jour qu'il était allé battre les chaumes qui avoisinent le petit village de la Chapelle, que dans la chasse on était deux : d'une part, le gibier poursuivi, les bêtes, et plus généralement la terre qui est la vraie compagne, et d'autre part, le chasseur. C'était le seul compagnonnage où ce sauvage pouvait se plaire. Tout autre l'eût dégoûté comme une écœurante vulgarité. Ainsi, dans ses jeux, apparaissait une double préoccupation : d'abord un certain goût, une pointe de sauvagerie qui devint plus tard chez lui le désir de se développer en dehors de toute convention sociale, de situation (comme lorsqu'on dit : « Il a une belle situation ») et ensuite la préoccupation de vivre selon un type d'harmonie qu'il s'efforçait, non sans troubles et non sans heurts, de définir.

Le grand sujet de ses méditations désordon-

nées était le choix d'une profession, et d'abord sur quoi baser ce choix. Devait-il bâtir sa carrière sur l'ambition ? Chercherait-il la gloire, ou plus modestement la célébrité ? Ou, au contraire, se replierait-il obscurément selon sa loi intérieure, selon le canon de perfection morale auquel il s'arrêterait? Quelle naïveté! Mais il n'avait pas vingt ans et de tels débats sont permis à cet âge. Un jour, à Chelles, n'avait-il pas eu l'idée de se faire moine? D'autres fois, secoué un moment par les théories du père Vincent, il pensait devenir un grand agitateur, remuer les masses et les mener où il voudrait.

Pourtant il avait fini par prendre une décision sérieuse et qui était en même temps, pour ce fougueux jeune homme, la plus sage. Maurice Vincent se destinait aux carrières du livre : typographie ou librairie. Outre que ce parti s'accordait à merveille avec les nécessités sociales auxquelles il était soumis, il plaisait aussi à M. Vincent le père, la corporation des typographes lui ayant toujours semblé une des plus ardentes dans le bon combat où il était lui-même devenu un capitaine. Maurice, lui, voyait autre chose, devinait plutôt tout autre

chose dans l'exercice de cette noble profession. Il avait le sentiment vif que l'intellectualisme était déchu, et il se demandait si les imprimeurs ne deviendraient pas bientôt les derniers tenants de la culture française, comme les Alde et les Estienne en avaient été les premiers

Telles étaient les pensées de Maurice Vincent quand il vint à entendre les discours du capitaine Nangès. Ils firent sur lui une extraordinaire impression. Nangès n'avait pas parlé de ses actions pour en tirer quelques effets de pittoresque. Aucune image d'exotisme douteux n'était venue gâter le mysticisme abstrait de ses propos. Le capitaine n'en acquérait aux yeux du jeune homme que plus de grandeur. Ces conversations de chasse avaient fait entrer le jeune impatient dans un monde nouveau. Au reste, il ne raisonnait pas, et qui raisonne dans la vie, outre les philosophes et les moralistes ? Ne sont-ce point des mouvements imperceptibles, des sensations troubles, d'obscurs frissons, qui font et défont nos jours, et nouent nos actions et les dénouent ?

Ce n'étaient pas des théories que Maurice avait retenues des paroles de Nangès. Mais une certaine impression s'était établie en lui

jusqu'à la douleur. Et il ne comprenait guère qu'une chose à peu près. C'est que certains mouvements du cœur sont plus forts, dans l'administration de notre existence, que toute raison sociale ou familiale. De là à reconnaître que tout en lui le portait à suivre jusqu'au bout la fortune du capitaine Nangès, il n'y avait qu'un pas.

Quand Maurice écoutait Nangès, il ne comprenait pas bien. Mais il lui semblait éprouver comme un marcheur qui entre sous une grotte fraîche, après avoir quitté une route ensoleillée, ou au contraire comme un marcheur qui trouve la chaleur d'un foyer après une tempête de neige ; enfin c'était comme une transition brusque, un passage d'un ordre de choses à un autre ordre de choses. Tout cela faisait en lui de la peur, un malaise indicible, comme cette chose cruelle, et divinement douce, qui est l'approche de la grâce.

Mais un jour que le hasard d'une promenade l'avait mené à Champigny, il s'avoua que sa destinée le conduirait fatalement un jour ou l'autre auprès de Nangès. Ce jour-là, il n'eut pas le sentiment de brusque arrachement qu'il avait éprouvé la première fois. Au contraire,

il se faisait en lui, et presque à son insu, une sorte d'organisation. Il rattachait ses sensations à d'autres sensations précédemment reçues ; elles avaient laissé en lui des traces plus profondes qu'il ne le soupçonnait. Par exemple, il se rappelait l'impression que lui avaient faite certains récits de la guerre, qu'il avait lus avec son cœur.

Quand il vit Champigny, ce matin d'octobre, Maurice Vincent ne se sentit pas atteint de chauvinisme (ce qui eût été légitime), devant ces maisons où des Français avaient fait contre l'envahisseur un si surprenant effort. Il ressentait seulement avec intensité la poésie d'un champ de bataille. Une scène popularisée par l'image lui revenait à la mémoire et ne le pouvait quitter. Cela s'appelle : *le Lendemain de Champigny*. C'est un vulgaire chromo. On y voit une rue glacée, boueuse, jonchée de cadavres. Des soldats reposent sur des civières. Au premier plan, un prêtre se penche sur un blessé que soutiennent deux êtres effroyables, la tête enveloppée de linges. Derrière eux, une petite maison, aux volets brisés, les matelas amoncelés devant les fenêtres, — et une carriole où flotte le pavillon de la Croix-Rouge.

Voilà ce que Maurice voyait à Champigny. Il n'y allait pas chercher une inspiration guerrière, une excitation d'ordre patriotique. Mille faits qu'il savait de ces dates fatales : trente novembre, premier et deux décembre, pourraient lui revenir à la mémoire. Mais non. C'était une image vive qui venait s'interposer entre lui et ce gai village, commerçant et bourgeois. — Voilà les rattachements obscurs qui se font en Maurice Vincent. Il prend garde que cette vision l'occupe, le poursuit, l'obsède, qu'inconsciemment elle prend place dans le monde où l'a mené Nangès. Il n'y est plus dépaysé. Il s'y retrouve chez lui.

Tout occupé de ces pensées, Maurice Vincent en vint à négliger et le foyer paternel et la douce jeune fille qu'il avait élue. Il était transporté d'aise, avait des envies de pleurer de joie. Il en était arrivé à un degré de nervosité qui aurait inquiété quiconque ne connaît pas la beauté de ces élans juvéniles. Sa sensibilité était devenue extrême. Un jour qu'il était dans l'état d'esprit du disciple qui attend les miracles, et que toute chose lui paraissait surprenante, il vint à rôder près de la maison d'école. Comme il allait monter dans

sa maison, il entendit des voix enfantines qui épelaient l'alphabet toutes en chœur. L'air était léger, silencieux. La mélopée occupait tout le silence, et aussi de temps en temps, un coup de règle que le maître donnait sur sa chaire pour reprendre une faute. Les voix étaient si pures, si cristallines, — et d'autant plus que le jeune homme ne voyait rien et qu'on eût dit un concert aérien, — il lui sembla si bien qu'il pénétrait à ce moment l'intimité d'un village de chez lui, que c'était là une scène intime, journalière, de la collectivité villageoise, — qu'il eut la certitude d'une impression ineffaçable.

Quelques instants après, comme son cœur débordait, il voulut courir près de la jeune fille qu'il aimait. Il avait eu pour Claire Monestier un désir violent à certaines heures. Il ne souhaitait rien tant que le jour où un tendre lien l'unirait à cet être charmant et l'assurerait du bonheur à tout jamais.

Ils se disputèrent sur une robe qu'il voulait qu'elle mît.

— Depuis que vous chassez avec des capitaines, lui dit-elle, vous voilà devenu bien fier et bien exigeant !

C'est une dure insulte, dans la langue française des campagnes, que ce mot de « fier » !

Il est vrai que Maurice n'était plus le même. Mais l'amour n'avait jamais suffi à occuper ce cœur passionné et à en satisfaire toute la richesse. Depuis quelque temps, il est vrai, moins encore qu'avant. Très généralement, les élans d'un cœur amoureux suffisent à contenter le besoin d'expansion en même temps que de poésie d'un jeune homme. Mais telle était à vivre l'ardeur de Maurice Vincent que les fièvres de l'amour lui semblaient fades et factices, trop simples aussi devant tant de mystères qui l'appelaient. Qui sait s'il n'entrevoyait pas quelque chose de plus durable que l'amour et que — après tout — lorsque l'amour s'est enfui, l'on vit encore ?

On ne pourrait dire les mille tressaillements de cette âme choisie. Parfois peut-être espérait-il non la gloire, mais cette sorte de glorification solitaire et secrète qui suit une belle action ; non la gloire accordée par le monde, mais la gloire que l'on s'octroie soi-même, et qui est une sorte de contentement, mais plus, de contentement sous l'aspect de l'éternité. Peut-être, enfant naïf, pensait-il parfois à la gloire,

tout court... Combien alors ses petites mièvreries sentimentales, par qui il avait voulu se donner le change à lui-même, devaient lui paraître insuffisantes ?

Claire Monestier était une fraîche enfant, simple et rieuse, assez peu romanesque, mais abandonnée à son cœur. Elle semblait goûter à plein le charme aigu des choses. La neurasthénie la plus tenace aurait trouvé près d'elle sa guérison. Avec cela, elle avait un sens pratique extraordinaire pour son âge, détestait ce qu'elle appelait les « complications » et, vêtue de robes courtes, raisonnait déjà comme une femme.

Elle ne s'attrista nullement des dispositions que lui marquait son futur. Elle se dit seulement que « les hommes étaient ainsi », et résolut de s'employer à le guérir. Ils firent ensemble plusieurs promenades.

Un jour, elle vint le chercher de bonne heure à la maison d'école. Il descendit, les yeux encore battus de sommeil, tout clignotants, les cheveux en broussaille.

— Je vous attends, grand paresseux. Nous irons en barque jusqu'au moulin. J'ai envie de « faire » l'église de la Chapelle.

Elle avait à la main une boîte à aquarelle et, sur la tête, un chapeau de paille que retenait une longue écharpe nouée sous le menton. La boîte à aquarelle irritait Maurice. « Il ne lui manque que de pianoter, se dit-il en remontant chez lui pour s'habiller. Ce serait complet. »

Mais quand il se trouva à l'arrière de la barque, les rames à la main, et qu'il la vit assise à l'avant, et qu'elle laissait sa main dans l'eau qui faisait autour des ronds et qu'elle en fermait imperceptiblement les yeux de plaisir, il ressentit, avec l'amour ancien, une mortelle inquiétude. Allait-il bouleverser sa vie, perdre cette indispensable amie, courir vers l'inconnu, quand le connu avait tant de charme ?

Il la contemplait avec une angoisse qui précipitait les battements de son cœur. Il sentait qu'il ferait des choses fatales, inscrites, contre lesquelles il ne pourrait rien lui-même, et déjà il voyait Claire dans le lointain, perdue et fantômale.

Ils en vinrent à parler de Jouarre, que Claire ne connaissait pas. Elle demanda à son ami de l'y conduire.

— Je veux bien, dit Maurice en souriant,

mais à la condition que vous vous sépariez enfin de votre boîte à aquarelle.

Le père Monestier hésita à donner son autorisation. Mais il était bonhomme, artiste et un peu bohême. Il laissa partir les deux enfants, malgré l'atteinte qu'en recevaient les convenances.

Cette antique abbaye de Jouarre forme l'une des limites d'une sorte de province morale plutôt que politique ou naturelle, et où l'on respire un air particulier. A l'ouest, la frontière en est nettement marquée par Chelles, le monastère que sainte Bathilde fonda en 660 et où furent assassinés plusieurs Chilpéric ou Mérovée. Au nord, on sent la transition avec Meaux, qui aura de la peine à devenir vraiment « arrondissement » et restera toujours « diocèse » : c'est le diocèse de Meaux. Plus au nord, c'est une autre contrée, l'Oise, plus industrielle ; directement au nord, Pont-Sainte-Maxence ; au nord-ouest Méru, une tout autre contrée. Au sud de cet antique îlot mérovingien, la limite naturelle est la petite rivière de l'Yères. Une fois l'Yères franchie, nous arrivons tout de suite à Compiègne, à Provins : historiquement tout à fait autre

chose, une tout autre évocation d'histoire. Cette province, cet îlot est exactement la patrie de Maurice Vincent. Jouarre en constitue l'une des citadelles, la plus émouvante.

Les deux jeunes gens, du haut de cette étonnante plate-forme de Jouarre, admirèrent d'abord l'infini déroulement de la vallée du Petit Morin qui conflue, à peu de distance vers l'ouest, avec la Marne. Ils ne se lassaient pas de suivre jusqu'à l'horizon couvert de nuages légers, les méandres de l'aimable rivière, d'entendre monter dans l'air cristallin les bruits de la vallée, les aboiements des chiens, le chant des coqs, — ou de suivre des yeux les lourdes péniches, petites comme des jouets d'enfant, dans un décor de bergerie. Maurice nommait à son amie les villages. Il aimait cette terre en propriétaire, et ne s'arrêtait pas d'inventorier ses biens, au lieu que Claire, dans son ignorance aimable, en goûtait le mystère et l'inconnu.

Contemplant la petite église de Jouarre, dont le clocher aigu semblait une aiguille posée en terre, à cause d'un mouvement de terrain tout proche, il lui dit :

— Il faut admirer quelle excellente position

militaire surent choisir ces moines. J'imagine leur couvent comme une sorte de forteresse d'où leurs regards pouvaient embrasser l'immense et circulaire horizon de la chrétienté.

Ce fut Claire qui proposa la première d'aller « visiter les ruines ». Ils s'enquirent du sacristain qui détenait les clefs et pénétrèrent sous la voûte basse où l'on voit encore les pierres tombales de quelques vénérables abbés. Claire eut une désillusion. Quelques chapiteaux romans, quelques débris abîmés par le temps, mais pieusement recueillis et formant une manière de musée, c'est tout ce qui reste de l'abbaye de Jouarre.

Pourtant un sentiment profond anime encore ces pierres mortes. Maurice le sentit passer comme un souffle léger. Son état d'âme était fait d'une sorte de reconnaissance émue et mouillée pour le passé, de respect tempéré d'amitié.

Dans la prairie, il posa un baiser sur les lèvres de son amie : baiser chaste et impur tout ensemble, comme peuvent s'en donner deux fiancés. C'est un geste naturel que d'embrasser la femme que l'on aime parmi les nobles ruines de sa patrie. Il n'est point de douceur

plus grande pour l'amour que ces ruines, — ou les cimetières...

Pourtant Maurice rattachait, en s'en revenant le soir vers la petite gare, ses impressions de la journée à celles qu'il avait ressenties quelques jours auparavant avec Nangès. Le lien n'était pas apparent, ni le raccord facile. Pourtant Maurice souhaitait que ce fut le capitaine qui lui expliquât un jour la vraie nature de son émotion devant ces ruines catholiques.

IV

Il advint que Timothée Nangès eut le souvenir de cet enfant un jour qu'il était dans le lit de sa maîtresse, laquelle était bien faite de corps et désirable. Il se complut à supposer les caresses de ces deux êtres également jeunes, tous deux également aptes à l'amour et également charmants. Il en vint presque à désirer qu'un hasard unît les deux enfants et que lui-même l'ignorât, et qu'il en eût un vague et agréable soupçon. Voilà les imaginations d'un homme resté jeune par le cœur, mais qui tente de réduire son ennui et a vu tant de choses que nul jeu de la pensée ne peut lui rester étranger. Il fit à sa maîtresse son étrange confession :

— Je connais un jeune homme, lui dit-il, dont je souhaiterais que vous fussiez amoureuse. Je ne me lasse pas de me le figurer entre vos bras, et je dois dire que je trouve un charme extrême à cette image.

La belle Valérie accueillit cette confidence

par le rire le plus stupide qui se puisse concevoir. Mais Nangès devint grave, parce qu'il pensa à son âge et que réellement le spectacle d'un homme jeune qui s'essaie à vivre est assez douloureux, même pour un quadragénaire. Il se reportait à ses propres fièvres, et quand il en mesurait la vanité, il était près de mépriser un peu l'humanité.

C'étaient des souvenirs d'amour qui jusqu'ici l'avaient uni au pays de Maurice. Là, il avait conduit jadis une maîtresse qui se mourait de la poitrine. Là, il avait dépensé des trésors de sensibilité, accumulés pourtant pendant plusieurs années de vie solitaire, dans quelque Soudan. Maintenant l'image de la vie se substituait à l'image de la mort, mais ce n'était pas non plus sans un plaisir très mystérieux qu'il voyait, du vieux sol où, par habitude, il ne pouvait connaître que des sentiments passionnés, surgir cette sorte de jeune Fabrice del Dongo dont il lui semblait devenir un peu le directeur. Quand un homme d'âge et d'autorité prend de l'empire sur un très jeune homme, c'est une impression complexe qu'il éprouve, faite de tendresse filiale, de vanité, de contentement agréable de soi-même, du

contentement de réussir et aussi de la crainte de trop bien réussir.

C'est ainsi que Nangès s'effrayait de pouvoir un jour arracher Maurice Vincent à son milieu naturel, d'en faire ce que le monde appelle un déclassé (il estimait, lui, au contraire, qu'il le grandissait), mais enfin de faire une petite révolution sociale dont les conséquences dans l'avenir étaient troubles. Il redoutait que la graine qu'il avait semée ne poussât trop vite et trop vite ne devînt une plante vivace. Car si Fabrice del Dongo, âgé de seize ans, avait pu faire ses premières écoles à Waterloo, Timothée ne pouvait décemment espérer qu'un sort analogue dût échoir à Maurice Vincent. Il y a apparemment danger à transporter des rêves trop romantiques, comme celui de Stendhal, dans une démocratie. Le capitaine s'en ouvrit discrètement dans une lettre qu'il adressa à Maurice, en réponse au récit que le garçon n'avait pu se dispenser de lui faire de sa visite à Jouarre.

Pourtant le temps courait, et — ainsi installée en lui — la pensée du jeune Briard revenait souvent à Nangès, par à-coups brusques et selon le hasard des journées, rat-

tachée à mille méditations qui étaient la trame quotidienne de sa vie, mais au hasard, par associations d'idées souvent ténues, et cependant formant bien une trame, un tissu, avec croisements et entrecroisements de fils, — plutôt des recoupements que des associations d'idées.

Un jour, à Paris, Nangès alla voir un de ses cousins nommé Grandier qui était capitaine aux batteries à cheval de l'École militaire. Il le trouva au quartier, en train d'examiner un demi-sang que tenait à la longe un canonnier. C'était l'heure du pansage. Des gars puissants, aux bras nus et sains, passaient l'étrille sur les croupes énormes et luisantes des chevaux. D'autres les frottaient vigoureusement avec cette brosse de chiendent, communément appelée « bouchon » dans l'armée. Bêtes et gens donnaient une impression unie de solidité, de bonne « assiette », de confortable, si l'on peut dire.

— Vous avez là une troupe, dit Nangès, qui fait vraiment bonne impression.

— Ce sont presque tous des mineurs du Nord, dit Grandier.

...Le décor faisait beaucoup. Ces vieux bâti-

ments de guerre où les trompettes se répondent, entremêlées çà et là d'appels aigus de clairon, ces bâtiments, numérotés, selon l'habitude du Génie, — mais qui gardent tout de même l'empreinte du temps où le Génie ne numérotait pas encore, — cette activité ordonnée et qui règne partout, cette ruche : ici les artilleurs, là les cuirassiers, là encore les sectionnaires fragiles et aristocratiques, les tringlots, — l'arme où tout soldat a désiré d'aller, une fois dans sa vie, celle qui évoque le mieux les grandes opérations de guerre, les trains, les convois, les approvisionnements des armées, les services de l'arrière... Le plus prodigieux rappel de la guerre que celui des tringlots, en manœuvres, par exemple, leurs lourdes voitures qui traîneront sur les routes couvertes de boue, avec un pêle-mêle fantastique de blessés, de caisses à bagages, d'ambulances, de vivres, de fours de campagne, de voitures postales, tous les services des armées, toute la grande machine, la grande ordonnance, l'immense organisation appelée d'un seul mot : l'arrière... Là encore, des fantassins ; à toutes les portes, à toutes les grilles, numérotées naturellement, des sentinelles, baïonnette au

canon ou sabre à la main, et derrière, on aperçoit ces vieilles bâtisses de destination militaire et toutes les formes de l'activité militaire ; — tout ce décor, puissant en lui-même, faisait un cadre digne des artilleurs puissants, des chevaux puissants de Grandier.

— Oui, presque tous, dit-il sont des mineurs du Nord ou du Pas-de-Calais. Tenez, voyez-vous ce brigadier à la face carrée, au nez court et droit, aux yeux de braise ? C'est un de mes meilleurs gradés. Celui-là était à Courrières. Il m'a raconté l'histoire. Et comme ils savent raconter, ces gaillards-là ! Jamais nous ne saurons raconter comme eux... Tous ses parents étaient ensevelis dans la mine. Il était parmi les sauveteurs. Pendant quinze jours, il explore les ruines souterraines. Il retrouve la tête de son père, le bras de son frère. Enfin il quitte la mine. En haut, à la lumière du soleil, c'est la grève. Le voilà qui mène une vraie vie de guerilla. Il surprend une patrouille de gendarmes au détour d'un chemin, en tue un. A Courrières, il lance des pierres sur les soldats... Ce qu'il y a d'admirable dans ces récits, c'est le ton qu'ils y mettent, c'est la voix, tendue, brève, un peu sourde, avec des silences à

chaque instant, réfléchie, aisée. Ces gens se meuvent dans le drame avec une facilité étonnante. Et comme on se sent loin ici des « galejades » du midi !... C'est un des meilleurs hommes de ma batterie et un des plus excellents militaires que j'aie jamais vus. Je lui ai demandé comment il conciliait sa conduite passée et sa conduite actuelle. Voici textuellement ce qu'il me dit : « Quand j'étais au service du syndicat, je me battais pour le syndicat. Maintenant je suis au service de l'armée, je me battrai pour l'armée. »

Nangès arrêta la promenade et regarda son cousin. Il y a vraiment des mots qui vont si loin, qui descendent tellement bas, dans de tels fonds de tréfonds, qu'on éprouve un peu à les entendre la suffocation du plongeur que la fraîcheur de l'eau a surpris. Il y a des phrases très obscures de Pascal que quelques lignes peuvent éclairer ; mais, pour certaines phrases que l'on entend dans le peuple, il faudrait un volume de gloses, et encore n'aurait-on rien expliqué.

— Oh ! oh ! dit Nangès, il lui importe peu qu'il se batte pour le syndicat ou pour l'armée, pourvu qu'il se batte ! Ah ! la belle brute ! Et

ceci : « Il se battra pour l'armée »! Mon cher cousin, voilà un mot qui fait rêver.

— Mais ce n'est pas tout, continua Grandier. J'ai dit à mon brigadier : Et s'il y avait une grève et qu'on vous commandât de tirer? Hypothèse affreuse, qui révolte la conscience de tout officier et, plus généralement, de tout bon citoyen, honnête homme et bourgeois. Eh bien! pas du tout! Il me répond tranquillement : « Je tâcherais de tuer autant de grévistes que j'ai voulu tuer de soldats autrefois ... »

— Comme la discipline, ajouta Grandier, est facile avec ces gens-là.

Nangès s'en fut. Or cette lumière que lui avait apportée Grandier, cette fenêtre qu'il lui avait ouverte, éclairait singulièrement pour lui le cas de son jeune apprenti. Pas en droite ligne, assurément. Mais par approximation, par choc en retour. Non par angle d'incidence, mais par angle de réflexion, — mais ils sont égaux.

— Ainsi sont les Français, se dit-il.

Il alla à ses affaires et oublia sa conversation avec Grandier. Le soir même, tant il est de fatalités dans l'existence, il la devait encore utiliser. Vers dix heures du soir, il était dans la salle de rédaction du journal où son vieil

ami, l'illustre Servat, avait ses amitiés politiques. Comme il tapotait sur la vitre en attendant que le maître eût terminé son « papier », il entendit soudain que l'on parlait d'un discours récemment prononcé par un sénateur français en plein Berlin. Cet homme avait assuré aux Allemands que nous, Français, nous ne leur en voulions pas du tout, que nous les aimions bien, et qu'il fallait s'embrasser. Cet homme, qui portait un nom respecté, qui était d'opinions modérées, qui pouvait en somme apparaître aux Berlinois comme un représentant très digne de la conscience française, qui n'était ni un sectaire, ni un démagogue, mais qui était un homme sage, moyen, représentant l'opinion moyenne, cet homme avait pris le train, avait fait un voyage fatigant, en somme, pour un sénateur, cet homme d'âge, cet homme de poids, cet homme important s'était déplacé pour assurer les Allemands que vraiment nous ne leur en voulions pas, au contraire ; que nous serions bien sages, maintenant ; que nous tendrions l'autre joue, plutôt que... Voilà ce qu'un sénateur de France était allé dire à un public de Berlin.

— Oui, disait un jeune homme, cela, c'est plus grave que le 17ᵉ !

Le secrétaire de la rédaction posa son lorgnon sur la table :

— Un homme qui a vu le siège, disait-il en levant les bras au plafond, qui l'a probablement vu, qui a dû en entendre parler, tout au moins !

Nangès était naïf et peu informé. Il lisait rarement les journaux. Il s'étonna. Quand Servat le prit par le bras et l'entraîna sur le boulevard, il ne fut pas fâché d'avoir à qui confier sa stupeur.

— Il est étrange, dit-il au vieillard, que certaines gens ne sentent pas ce que c'est qu'une défaite.

— C'est que, dit Servat...

Et il fit une remarque profonde. Il attribuait cet étrange défaut de la sensibilité à ce que, de notre temps. on n'a plus le sens de l'histoire ; à ce que, sans doute, les historiens ne manquent pas, mais qu'il n'y a plus à proprement parler d'histoire.

— C'est là, ajoutait-il, un des signes les plus étonnants de notre barbarie.

Ils allaient sur ce boulevard charmant où l'on peut être si seul. Ils allaient et venaient,

tout à fait solitaires ; non pas, ils subissaient cette légère excitation de la foule, cette fraternité, mais où tout de même chacun reste soi-même.

— Pourtant, derrière les partis, dit Servat, derrière les individus, derrière nos philosophes, regardez, mon cher Nangès, la France immuable, la France joyeuse et brave et hardie... La France ! la fille aînée de la Gloire ! (De l'Eglise aussi, c'est encore vrai.) Oui, la fille aînée, ou aimée de la Gloire ! Toujours guerrière et aventureuse... (Comme Timothée pensait, à cette heure-là, à son brigadier de l'Ecole militaire !...) Toujours prête à se lancer dans une généreuse aventure, mais non ! même pas forcément généreuse, dans une aventure, même dans la pire des folies, s'il est de la gloire à glaner. Mais regardez, mon cher ami, regardez un régiment défiler dans Paris, regardez encore l'arrivée dans notre bonne ville d'un roi d'Araucanie quelconque. Regardez la foule, si vous savez la voir. Et dites-moi si le génie de la race n'est pas immuable... Même pas cinquante ans depuis la campagne d'Italie, qui fut populaire, notez-le, et point parce que nous y gagnions

la Savoie et Nice... Ce n'est pas en cinquante ans que change le génie d'une race. Ce n'est pas même en cent ans, — ce n'est en aucune durée humaine que peut changer ce qu'il y a de divin dans une race. Cette part-là ne meurt point.

Tels étaient les discours du vieux Servat. En voilà un qui parlait selon son cœur, et il fallait que la raison suivît ; pour qui la critique, l'appareil doctrinal, la méthode, étaient peu de chose, amusement de savant, passe-temps de faux savant. D'une vue totale, il voyait la longue suite des âges ; et il allait, par un même travail, par une même synthèse, jusqu'aux assises ; il allait jusqu'à ce qu'il y a d'impérissable dans les testaments du passé.

Nangès, lui, se contentait d'interroger le présent et de méditer ses enseignements. Il donna à Servat comme un document utile, comme une fiche précieuse, les réponses du brigadier des batteries à cheval à son capitaine.

— Ces paroles-là, lui dit-il, sont des points de repère qui nous permettent de nous retrouver sur notre route.

Et tout naturellement aussi il lui parla de Maurice Vincent et du goût que ce jeune homme marquait pour un état d'où tout sem-

blait devoir l'éloigner. Servat se rencontra avec Nangès, quand il lui dit :

— Je ne souhaite pas trop, mon cher ami, que cet enfant vienne à vous. C'est une erreur de considérer la profession comme une chose essentielle. Il portera ailleurs ces qualités qui vous le rendent charmant. Je vous accorde que l'armée est la meilleure école qui soit au monde, et surtout votre armée, si différente de l'autre, votre armée de soldats de métier, de gens d'armes pour qui la bataille est plus encore que la patrie, votre armée, la même que l'armée de Steinkerque et que l'armée de Malplaquet, les mêmes vieux grenadiers, qui sont aussi ceux de Sébastopol. Voilà l'école unique ! Mais très généralement, je pense que l'armée prend de plus en plus une place insigne dans notre société. Là, du moins, quelque idéal reste encore. La tradition de l'honneur, le désintéressement, toutes ces vieilles ficelles, ces vieux bateaux, finissent par devenir une réalité. Ce ne sont plus des motifs, ni des chansons, mais ce sont d'exactes réalités. Ce deviennent des réalités « scientifiques » ! L'armée, seule aujourd'hui, et malgré les efforts que l'on a faits, possède une tradition. Et

c'est là que réside toute sa vertu, sa vertu unique on peut le dire... Et oui ! je désirerais qu'un homme tel que celui que vous me peignez y vînt essayer sa jeune vertu. Mais enfin...

Servat se tut. Timothée comprenait ses raisons. Il ajouta seulement :

— Tout ceci est peu de chose, si cet adolescent nous aide à nous comprendre nous-mêmes.

Il était tard et les deux hommes se quittèrent. Mais comme Nangès remontait à pied vers Passy par le Cours-la-Reine, il lui revint, dans une sorte de légère fièvre, des sensations d'Afrique, de celles-là qui, toutes proches dans la conscience, sont toujours prêtes à s'éveiller.

Le Seine charriait mille lueurs tremblotantes. L'avenue déserte déroulait sa traînée d'arbres, régulière, infinie... Mais lui, il revoit une plaine incolore, parsemée d'arbres grêles, et de longs affleurements de latérite. Les chameaux d'une colonne en marche se profilent sur le ciel rouge... Il songe à ses journées de misère, à des journées de soif qu'il a connues. Et quand il passe sa porte, il pense à la singulière machine que nous faisons, de regretter encore les dures heures du passé, dans la prospérité d'aujourd'hui.

V

Ce qui peut paraître déplaisant chez un homme comme Nangès, c'est qu'il ne prend pas l'amour très au sérieux, une si belle chose, et tant vantée par les poètes et par tous, une affaire si importante, enfin. La maîtresse qu'il avait choisie était une jolie femme, et qui ne manquait pas de lectures. Généralement, pourtant, il s'ennuyait entre ses bras. Ainsi, pendant près de trois ans, avait vivoté une liaison qui, pour avoir manqué d'excès, n'en avait pas été pour cela totalement dépourvue d'un charme paisible et d'habitude. Timothée n'avait nulle envie de tenter une nouvelle aventure, et c'est là où il apparaît qu'il ne respectait pas grand'chose. Car les aventures prouvent le respect de l'amour, et leur diversité même une certaine unité du cœur. Il se contentait de ce bonheur coulé, glissé, sans parties rugueuses, comme aussi sans ornements.

Pourtant quand Timothée revint de Paris et qu'il reprit sa vie de garnison, monotone et incurieuse, il eut plus de soin de sa maîtresse, et recommença de s'intéresser à elle. Il jouait aussi au bridge où il excellait. Il montait beaucoup à cheval. Ces occupations composaient agréablement sa vie et l'endormaient dans un excès de santé, si l'on peut ainsi dire.

Vraiment, il se sentait de l'affection pour cette jeune femme, certes très supérieure à une prostituée et, en somme, suffisamment mystérieuse, comme le sont un certain nombre de courtisanes. Tous les jours, vers quatre heures, Valérie venait prendre le thé dans l'agréable cabinet de travail du capitaine. Un moment, cet homme étrange crut bien aimer la chevelure trop blonde, les yeux bleu gris de fer, les prunelles métalliques, les dents plates dans une belle bouche voluptueuse, de sa maîtresse. Même il en vint à prendre du goût à son esprit, à ses saillies souvent amusantes, à ses jugements étonnamment faux et charmants.

Mais un jour n'arriva-t-elle pas chez lui avec le dernier livre d'Hervieu sous le bras, et ne

commença-t-elle pas — selon une expression adorable — à « causer littérature ». Nangès trouva le procédé du plus mauvais goût et la manière indélicate :

— Peuh ! les livres !... dit-il avec dédain.

Mais elle, d'une voix de soprano :

— Vous êtes un barbare, mon cher Tim, un vrai barbare...

Timothée soupire et sourit, indifférent et fatigué... Enfin le temps passait, sans qu'aucun des deux sût comment, mais, en somme, il passait. Quant à Servat, quant à Maurice Vincent, quant au cousin Grandier, ils étaient pour le moment très loin de sa pensée. Nangès n'aimait pas à s'appesantir, et s'il n'oubliait rien, il avait une faculté merveilleuse de reléguer aux arrière-plans de sa conscience les impressions qui l'avaient touché un moment.

Nangès avait des moments de tristesse. Ils venaient de cette sorte de reprise amoureuse qui l'occupait. Bien qu'il ne fût pas enchaîné à l'amour, il sentait un lien trop fort déjà, et presque comme une déchéance. Si toute habitude nous ôte un peu de liberté, l'habitude amoureuse nous l'ôte vite tout entière. Asservissement qui avait toujours paru détestable à

l'individualiste qu'était Nangès, et qu'il s'étonnait d'accepter plus facilement qu'il ne l'eût fait autrefois.

Tous les soirs, il faisait une promenade solitaire au bout de la jetée du vieux port. C'était l'heure où il pouvait le mieux s'examiner et descendre en lui-même. Il pensait qu'il était vieux, que bientôt il pourrait prendre sa retraite, se terrer dans un coin de campagne, entre ses chiens et ses chevaux.

Et même, il en venait, pour la première fois de sa vie, à désirer le mariage et à vouloir fonder un foyer. Il croyait voir que le règne des soldats était fini. D'ailleurs, il n'avait pas à se plaindre. Il avait encore connu le beau temps, le temps de la gloire militaire. C'est ainsi qu'en France, il avait connu l'époque où tout un peuple acclamait un général et le demandait comme maître. Il était à peine concevable que ce fût hier. Il avait connu le Soudan d'Archinard, hier encore, mais si loin, au contraire, si reculé dans la mémoire ! En somme, maintenant, il souhaitait de se marier.

Accoudé au rebord de pierre de la jetée, le capitaine se plaisait à suivre l'arrivée des

barques de pêche ventrues et rebondies. De loin, elles semblaient presque immobiles. Mais quand elles passaient devant lui, elles fuyaient vite, penchées sur leur bord et, dans un petit clapotis d'eau, viraient brusquement pour prendre l'étroit chenal qui menait au bassin. Il y avait des enfants qui s'amusaient près du phare et couraient autour.

— Avoir une petite tête blonde à caresser, se disait Nangès. N'être plus seul !

Il pensait écrire à sa vieille mère de lui chercher une femme aimable et dont il eût envie d'avoir de beaux enfants.

— Pour un choix si important, se disait-il encore, il ne faut rien moins que la délicatesse infinie d'une mère.

Ainsi méditait Nangès sur la jetée de Cherbourg, tandis que la nuit livide, pleine de bruits vagues et de plaintes, se faisait sa complice. Mais sitôt qu'à l'heure du bridge il se retrouvait sous les ampoules blafardes du Grand Café, il n'était plus le même homme. Il venait là, insouciant, l'allure dégagée, bien allante, et jusqu'au moment où, les cartes étant données, il se consacrait tout entier à son jeu, c'était le causeur le plus aimable que

l'on pût trouver. Ainsi cet homme habile savait-il toujours reprendre l'exact équilibre de son âme par une adaptation parfaite aux mille nécessités ou aux mille hasards de l'existence. Ainsi profitait-il adroitement de la moindre circonstance pour reconquérir la paix, qui lui tenait le plus au cœur, et pour rentrer dans l'ordre, au moment où son imagination venait de l'entraîner le plus loin.

Dans cette arrière-salle de café, il n'apportait rien des sels marins qui, pendant une heure, l'avaient imprégné ; il ne compromettait aucune des confidences qu'il avait reçues de la mer. Il ne faisait aucun transport, aucun charroi, mais sériait les questions et observait la distinction des genres. On peut dire que son esprit soufflait parfois en bourrasques ; pour qui le fréquentait, ce n'était qu'un léger et aimable zéphyr, incapable de violence, comme de toute saute brusque.

L'égalité de son humeur était surprenante. Nangès aimait à causer avec les jeunes gens, et son prestige sur eux était grand. Il leur apparaissait comme un homme parfaitement heureux et qui avait su trouver le bonheur dans une constante sécurité de soi-même. C'est

ainsi qu'il affectionnait le jeune lieutenant de C. qui n'avait aucun de ses goûts ni aucune de ses idées, mais qui, derrière ses yeux ternes de philosophe triste, savait contenir une fièvre qu'il ne voulait pas montrer.

Tous les matins, à dix heures, quoiqu'il eût fait dans la matinée, le capitaine Nangès était au bureau de sa batterie. Souvent, l'après-midi, il retournait au quartier et on l'y voyait au manège, tenant un cheval à la longe, la tunique déboutonnée, la chambrière à la main, ou bien encore dans la cour des écuries et surveillant le pansage des chevaux de sa batterie.

Mais il ne pouvait se faire à la tristesse des grandes cours désertes. Il avait beau y passer et y repasser : ces deux grandes bâtisses parallèles et, au fond, derrière le mur, les antennes métalliques de quelque vaisseau de guerre au repos, le silence de cette partie écartée de l'arsenal, c'était la mortelle mélancolie des bâtiments désaffectés. Quelquefois, dans cette cour, le matin, il voyait cinq ou six jeunes soldats réunis autour d'une pièce de 75 : c'étaient des engagés volontaires qui faisaient leurs classes sous le regard sévère d'un vieux

« margis ». Là résidait toute l'activité militaire que présentait ce pauvre terrain dépouillé. Quelques canonniers noirs de la Martinique se promenaient indolemment. Des vieux, à moustaches tombantes, aux poils rudes, ou de grands diables roux à faces carrées, que l'on reconnaissait vite pour d'anciens légionnaires, passaient lentement, leur musette de pansage à la main, et disparaissaient dans la cour des écuries.

Et pourtant, ce qui réconfortait Nangès, c'étaient ces vieux soldats, durs visages bronzés, briqués, crevassés. Ces briscards lui semblaient seuls désormais maintenir la tradition du vieux soldat français, des soldats de l'Empire. A cause de leurs vertus guerrières, autant que pour leurs défauts mêmes, Nangès les affectionnait. C'était la tradition qu'ils représentaient, la tradition du soldat de métier, qu'il aimait en eux. En somme, c'étaient là les mêmes hommes que les soldats de l'Italie et du Mexique, mêmes conditions de vie, mêmes origines, même esprit. Ceux-là n'étaient pas des « électeurs conscients », ils n'avaient pas l'esprit très souple. Peut-être restaient-ils trop loin de la cité. Mais qui sait si, au

moment où l'on ne pourra plus compter sur rien, l'on ne sera pas content de trouver intact ce vieux rempart puissant, derrière lequel chercher un peu de sécurité ?

Pour arriver au bureau de sa batterie, Timothée, qui prenait d'ordinaire l'escalier central du bâtiment, avait à traverser des chambrées dont plusieurs étaient presque désertes. Des literies, installées en cubes, et qu'aucun paquetage ne surmontait, de grands espaces vides, témoignaient que la mer, comme à la marée descendante, abandonnait peu à peu ce rivage.

— C'est dommage ! se disait Nangès. Je ne crois qu'aux armées de métier. Voici les vestiges de la dernière !

Il pensait à la faiblesse des effectifs de France, et quand il se tournait vers les colonies et vers les quelques points d'appui de la flotte que l'artillerie coloniale tenait encore, ce n'était pas une consolation qui lui venait.

— Mais les restes en sont bons, poursuivait-il. On ferait encore quelque chose avec ça !

Or, un matin de février, il fut fort étonné, au moment où, rentrant de sa promenade à cheval, il mettait pied à terre devant les écuries

de sa batterie, d'apercevoir une silhouette connue.

C'était Maurice Vincent. Le jeune homme était vêtu d'un pantalon civil et d'un bourgeron de toile, neuf et raide, qui marquait déjà son nouvel emploi. Il se présenta au capitaine avec la gaucherie charmante d'un jeune animal maladroit. Mais cette gaucherie était telle qu'elle ne faisait que montrer mieux cette admirable chose qu'était ce jeune soldat : la pure statue de l'adolescence. Une tête brune, au regard profond et comme liquide, comme s'écoulant en nappe étendue, une expression enfantine encore, déjà énergique, des dents blanches, des cheveux frisés en broussaille, un corps élancé où l'on sentait la vigueur d'une saine jeunesse.

Timothée reconnaissait le fils de l'instituteur Vincent.

— Ah ! ça, dit-il, tu t'es engagé ici ?

— Oui, mon capitaine, pour cinq ans.

— Et... à quelle batterie es-tu affecté ?

— A la deuxième.

— Bien, tu es sous mes ordres. Nous nous reverrons. Je m'occuperai de toi. Tâche de faire un bon soldat.

Et il partit, tandis que Maurice suivait des yeux son dos un peu voûté, sa démarche lente, un peu balancée.

... C'est ainsi que ce jour-là, grâce au hasard de cette arrivée, Nangès en vint à songer encore au pays de Voulangis et aux étranges rencontres qu'il avait faites avec cette terre. Le temps gris de Cherbourg est un merveilleux excitant au souvenir. Dans ces pays du Nord, on vit autant dans le passé que dans le présent. Par exemple, parce qu'il avait vu dans la cour du quartier ce jeune engagé, il pensa à cette femme qu'il avait jadis mené mourir à Voulangis et qui y était partie dans un vert et lumineux printemps, il y avait huit ans déjà. Pendant son deuil, le capitaine s'était consolé par d'interminables parties de chasse, — il avait essayé plutôt, car la chasse est une occupation terrible pour un cœur dolent. Mais pourtant, ce qui lui faisait du bien alors, c'était la qualité rare de ses émotions. Le petit clocher patriarcal, les glèbes riches foulées aux pieds pendant des heures, tandis que les grosses chaussures s'alourdissaient de terre grasse, ces paysages si parfaitement équilibrés, ce vieux sol, l'antique ber-

ceau, la terre de Mérovée, de Clodion, des rois fainéants dans leurs chariots à bœufs, ce vieux fief, l'harmonieux pays où il semblait reprendre racine, sentant sa force décuplée par les millions de forces ancestrales qui vivaient encore là, ces ruisseaux aimables qui lui disaient des choses fraternelles, ces jardins, la route nationale avec ses deux rangées d'arbres en plumeaux, les petites maisons emplies de bonheur simple, — tout cela lui avait composé une émotion si intense qu'elle avait presque effacé ses douleurs particulières.

En ce temps-là, Sébastien Vincent, le père de Maurice, n'était pas encore le sophiste violent qu'il est devenu depuis. C'était un bon compagnon de chasse, marcheur inlassable et bon fusil. Sa cervelle s'emplissait des lieux communs de l'époque, mais c'était appris et maladroitement répété. Il était de ces âmes tièdes qui manquent de chaleur et de mystère. Maurice avait, à ce moment-là, dix ans. Déjà il suivait les chasseurs dans leurs fatigantes battues. Timothée aimait ce bambin. Ne s'était-il pas mis en tête de lui faire commencer l'escrime, alors qu'on était presque encore forcé de le moucher ? Petit être charmant et

sauvage, dont le capitaine eût souhaité avoir le semblable pour fils, pour en faire, de ses mains, un homme...

Sébastien se disputait souvent avec Nangès. Ses propos étaient élémentaires, trop intelligibles, trop faciles, et, par là, si loin de la vie ! Ils donnaient de la colère à son compagnon.

— L'expansion coloniale, disait-il, que de millions jetés dans ce gouffre !

Car ce ton emphatique lui était coutumier.

— Encore, continuait-il, si la cause était juste ! Mais de quel droit allons-nous déranger chez eux des êtres inoffensifs, à qui nous ne savons apporter que nos vices ?

Il ne sentait pas les exigences de l'honneur, de la fierté.

— Croyez bien, répondait Nangès, tout en rappelant son setter, que la force est toujours du côté du droit.

L'instituteur se récriait :

— Mais certainement, expliquait Timothée. Qu'est-ce que la force ? C'est l'intelligence, la ténacité, c'est la patience, c'est l'habileté, c'est le courage, c'est la volonté. Voilà, Vincent, les facteurs de la force. Voilà les fibres du tissu. Ne croyez-vous pas qu'avec toutes les vertus

qui la composent, la force n'a pas de grandes chances d'avoir toujours le droit pour elle ?

Naturellement, Vincent ne comprenait pas. L'armée coloniale lui était un objet d'épouvante.

— Vos soldats, disait-il, mais quand ils viennent en manœuvre dans un pays, toutes les portes se ferment avec effroi. Les bonnes femmes se mettent en prière et se signent à leur passage.

Ce qui marquait l'esprit de Sébastien, c'était alors une grande simplicité. Quelques années après, cet homme devenait, avec plus de conscience, le docile instrument des politiciens, des politiciens de gouvernement et, très vite, des politiciens d'au delà du gouvernement. Qu'il fondât son enseignement sur la « Déclaration des droits de l'homme », affichée sur toutes les parois de la maison d'école, ou sur l'un de ces catéchismes laïques qui tentent de substituer un dogme à un dogme, c'était indifférent : le mal était fait et l'erreur admise ; d'un éducateur désintéressé, Sébastien était devenu un furieux représentant des partis.

Voilà les mains d'où était sorti ce jeune engagé volontaire pour cinq ans que Nangès

avait croisé dans la cour du quartier de l'artillerie.

Que l'on vienne parler après cela des bienfaits de l'éducation et de son influence souveraine ! Infini sujet de réflexion !... Car enfin, comment nier cette influence ? Mais Nangès lui-même ne démêlait pas bien à cette époque que ce n'est pas seulement le père qui éduque l'enfant, mais aussi, surtout peut-être, les pères, ses pères, les mille forces du passé, les conseils obscurs des forêts et des pâtis, mêlés aux voix innombrables des penseurs et des poètes. Voilà ce qui prévaut contre une déviation particulière. La route, un instant perdue, se retrouve. Dans le cas de Maurice, il y faut une génération. Dans d'autres cas, c'est à l'intérieur d'une même génération que le travail s'accomplit, et c'était le fait de ce brigadier de l'Ecole militaire dont Nangès n'avait pas perdu le souvenir.

Appel intense que celui de la terre et des livres, ardente sollicitation que celle des champs de notre enfance, quand c'est la douceur de Virgile qui s'y mêle !

Là, c'est une force divine qui se dégage, et qui nous appelle, et qui nous courbe, et qui

nous ploie irrésistiblement. Là, l'intelligence échoue, comme la plus haute raison échoue devant la foi d'un Pascal. Là, nous sommes humiliés, abaissés vers la terre, et plus encore que le laboureur silencieux penché sur sa charrue, parce que la puissance qui nous prosterne descend du ciel lui-même.

Toutes ces clartés manquaient à Nangès. Mais ne lui suffisait-il pas de voir venir à lui un si bel échantillon d'humanité ? Mentalité d'éleveur, c'est possible. Mais pourtant, quel est le capitaine qui n'a pas ressenti une sorte d'allégresse, et d'un ordre très haut, lorsque le recrutement lui a envoyé de solides gaillards et quelques fiers étalons ? C'est une joie presque physique d'abord, un sentiment d'abondance, de plénitude, et, vite aussi, mais peut-être accessoirement, un sentiment utilitaire, une simple vue pratique, la simple vue que le travail de l'ouvrier dépend un peu de l'outil qu'il a entre les mains, mais peut-être cette vue-là subsidiairement. Peut-être d'abord est-ce un plaisir d'amateur de voir de belles choses bien réussies, le plaisir du « curieux de tulipes », lequel ne pense pas à l'utilisation de ses tulipes, ni qu'il pourra les vendre fort cher ou en tirer

vanité, mais d'abord, est content d'avoir de belles tulipes...

Ce soir-là, Timothée Nangès ne parut pas au quartier. Plongé dans un fauteuil, il remuait la cendre du passé. Il éprouvait la volupté d'Ovide exilé à revoir, dans les volutes de la fumée, les bosquets d'Ile-de-France, et ses moulins à eau, et ses parcs qui viennent mourir au bord de ruisseaux gracieux, la terre qu'il avait choisie jadis pour y souffrir un peu, où derechef le ramenait le cours hasardeux de sa pensée, patrie élue après de longs périples, bien au delà de nos mers, dans les océans inconnus.

A quatre heures, la jolie Valérie fit son entrée. Sa gracilité s'accordait mal avec la rude contemplation de Timothée. Elle amenait mille potins, ces potins qu'elle arrivait à glaner par un prodige d'habileté dans cette ville morte et embrumée. Le capitaine l'écoutait assez distraitement. Elle le trouva « peu galant », comme elle disait, et point suffisamment occupé d'elle. Mais elle ne songea pas à s'en froisser.

DEUXIÈME PARTIE

I

Cinq heures du matin !... Le quartier dort encore, sommeil puissant, pesant, où l'on sent comme une force obscure qui s'élabore... Dans la chambrée encore noyée d'ombre, la voix rauque du vieux brigadier retentit :

— Eh bien, Vincent, voulez-vous vous presser d'aller au jus !

Il dit même « vous grouiller ». Vincent ouvre un œil, se décide, bondit de son lit, enfile son pantalon, et va prendre la cruche, tandis que les anciens grognent, à demi réveillés. Il descend l'escalier en titubant. Il fait presque nuit. Une lueur tremblotante éclaire un moment les marches qui semblent danser dans le froid nocturne.

Dans un petit local — bâtiment R — est installé le « percolateur », le réservoir de cuivre où se fait le café du régiment. Là, Maurice voit d'autres hommes qui attendent, lourds encore de la nuit, la cruche à la main, tandis que les

cuisiniers surveillent l'immense appareil qui siffle doucement...

Maurice Vincent se frotte les yeux... Pauvre enfant ! Il n'a pas encore compris les beautés de la règle ! Ce qu'il avait vu en s'engageant, c'étaient des combats, des coups de sabre, des chevauchées dans les terres lointaines, et il n'avait pas pensé à ce dur « quotidien » du quartier, les corvées, la voix dure des brigadiers, le « bricolage » des chevaux dans la bise mauvaise, la corvée de fourrage, l'abreuvoir, le pansage. Ce qu'il avait vu surtout, c'était cette vieille gravure du *Supplément du Petit Journal* où un capitaine (il imaginait que c'était Nangès) était représenté, attrapant à la vitesse de son cheval un indigène à burnous rouge, le sabre levé, tandis qu'un spahi agonisant à terre portait la main à son cœur. Image grossière, sans vérité ni vraisemblance, et qui pourtant avait presque déterminé sa vocation !

Maintenant, il lui fallait s'accoutumer à ce froid du quartier, acquérir cette insouciance paisible des anciens, écouter « sans observations ni murmures », comme dit le règlement, les remontrances des sous-offs, essuyer les punitions... D'ailleurs, le métier ne s'annonçait

pas trop mal pour Vincent. Le jeune homme ne voyait autour de lui que de braves gens. Sous leur écorce rude, il devinait chez eux des âmes naïves et fortes et de bonne trempe.

Maurice, sa cruche remplie, sortit dans la la cour où naissait le jour blafard et incertain. Le trompette de garde, dans le silence de la ruche endormie, sonnait le réveil. Un peu plus loin, le clairon du 25[e] d'infanterie lui répondait, plus gai, plus alerte, plus content de vivre, le rythme plus rapide, plus saccadé... Ces sonneries de trompette, d'une tonalité un peu fausse, en mineur, évoquaient pour lui des tristesses de champ de bataille, des retraites, des déroutes, comme dans un tableau d'Alphonse de Neuville... Le clairon, c'est l'espoir, la joie de l'assaut, le soleil des combats. La trompette, c'est un cavalier en long manteau qui sonne, dans la nuit, les dernières heures... Triste musique, voix du nez des trompettes, voix enrhumée qui détonne toujours un peu, voix tremblante...

Maurice, mille sentiments troubles l'éprouvent, qu'il ne sait pas définir. Voilà la vie militaire qui recommence. Un millier d'êtres, ici et là, s'éveillent au monotone travail de tous

les jours. Morne recommencement ! Et pourtant, quelle grandeur dans ces voix de cuivre qui s'appellent l'une l'autre, en pleine nuit. Un froid vif pénètre le jeune engagé, et il frissonne sous son mince bourgeron, dans le tombeau glacial de février. Il se sent déjà tout entier dans un immense poème serein et boréal.

Quand il rentre dans la chambre, les anciens sont déjà levés, habitués à bondir dès l'aube. Presque tous sont des employés : bourreliers, ordonnances, maréchaux ferrants, tous en sabots, vêtus de défroques, vieilles vestes, vieux tricots, vieilles vareuses coloniales, tabliers bleus. Deux canonniers, en bourgerons de toile raide, balaient la chambrée. Ce sont des jeunes gens qui se sont engagés peu de temps avant Vincent. Les soldats s'interpellent d'un bout de la chambrée à l'autre et se lancent des énormités qui les font encore rire.

Cependant le maréchal ferrant, pour l'édification des trois engagés, raconte ses exploits d'Indo-Chine :

— Mon vieux, à Cao-Bang, on se faisait des journées de soixante francs. Il n'y avait pas de maréchaux civils. L'administrateur avait demandé que nous soyons autorisés à ferrer

les chevaux des civils. Un sacré boulot ! Mais le pèze rappliquait. Un jour, il passe une caravane d'Anglais : cinquante chevaux à ferrer. J'étais avec Planquet. Mon vieux, on y a passé la nuit. Mais ça nous a valu une pièce de cent cinquante francs. Ah ! c'était le bon temps !...

Oh ! oh ! voilà tout le souvenir qu'il a rapporté de cette vieille pourriture de l'Orient, de ses odeurs de volupté, de ses rêves malsains et tristes, de ses beautés de cadavre... Que l'on s'indigne, si l'on veut ! Maurice aimait autant ces humbles propos que toutes ces histoires de « sampans », d' « arroyos », de « flamboyants », de « congais » dont on nous fatigue les oreilles depuis si longtemps ; il savait gré à ce maréchal ferrant de n'avoir pas le sens de la couleur locale...

Pendant que le vieux raconte son histoire, Maurice s'acharne sur ses basanes qui, naturellement, ne veulent pas reluire. Car c'est une chose que l'on ignore généralement, mais il est très difficile de faire reluire des basanes, surtout lorsqu'elles sont pénétrées d'humidité. Mais voilà que le voisin de lit de Maurice, un vieux à la face creusée de sillons épais, à la

petite barbiche noire, vient à son secours. Il le bouscule comme un enfant :

— Ah ! les bleus seront toujours les bleus !...

Et il arrache la brosse des mains de Vincent. En un tour de main, les basanes reluisent...

— Tu sais, il faut y mettre de l'huile de bras, conclut le vieux.

Maurice goûte un vif plaisir à vivre parmi ces gens. Vieux marcheurs des routes, vieux routiers, vieux traîneurs de guêtres, ils le gourmandent comme un gamin, et puis ils viennent toujours le tirer d'embarras.

Dans la grande armée « nationale », dans la nation armée comme il faut dire, il serait peut-être moins heureux. Entre les « anciens » d'un an, gouailleurs, ne pensant qu'à la « fuite », cherchant à « se défiler » de l'ouvrage le plus possible, et les petits sous-offs grisés par leurs galons neufs, il ne connaîtrait pas cette forte sérénité, sûre d'elle-même, bien posée et établie, cette vie de famille de la vieille marine. Ici, chacun connaît son travail, chacun fait ce qu'il a à faire, sans qu'il ait besoin des « deux jours » du brigadier. Les gestes du métier sont si familiers à tous qu'ils les accomplissent sans effort, comme ces forgerons qui soulèvent avec

aisance les lourds marteaux de fonte que vous auriez peine à déplacer...

A cinq heures et demie, c'était le rassemblement. Les trois engagés en basanes et en bourgerons, une vingtaine d'anciens, étaient rangés dans la cour. Le « margis » de semaine faisait l'appel, un papier à la main, et désignait les corvées...

De tout l'arsenal, montait le murmure de la vie qui s'éveillait peu à peu, qui grandissait en même temps que le jour. Une fourragère passait dans la boue de l'avenue militaire... Les élèves-clairons du 25e entamèrent leur musique rauque, là-bas, sur le polygone. Tout ce frémissement s'élevait, s'étalait, emplissait l'espace léger, l'atmosphère fluide de l'hiver...

— Les jeunes soldats, au manège, pour la reprise... disait le maréchal des logis.

Dans les écuries où ils se rendirent, les trois soldats cherchèrent leurs chevaux, tandis que le garde d'écurie, tout en remuant ses litières, admonestait les bêtes qui commençaient à remuer dans leurs stalles :

— Holà ! Tabarin ! Holà ! Pacha ! Tu vas voir ce qui va te tomber sur le poil !...

Il flottait une odeur d'ammoniaque, saine et forte, un peu grisante.

Les jeunes ont sellé trois vieux sous-verges, et ils entrent dans le manège. Vincent trottine de son mieux, attentif aux commandements :

— Individuellement.... tournez... Successivement,... volte... Partez au trot...

Soudain la lourde porte du manège s'ouvre.

Le sous-officier commande :

— Garde à vous !

Et le capitaine Nangès paraît à cheval, s'arrête au milieu du manège.

— Continuez, dit-il au maréchal des logis. Et les rênes sur l'encolure du cheval, il roule une cigarette, en regardant ses hommes d'un œil aigu. Vincent a de la peine à détourner de lui sa face. Il lui semble une sorte de héros, un homme d'une autre espèce, si lointain, éloigné encore par l'immense différence de grade, et pourtant encore très près de son âme. Devant ce chef, il a le désir de bien faire. N'est-ce pas pour lui qu'il a quitté le foyer et qu'il est venu là, dans l'espoir de le suivre un jour, de s'attacher humblement et fidèlement à sa fortune ?

Le capitaine Nangès, dans une piste inté-

rieure, fait partir sa jument au galop. Ce Nangès, il est là chez lui, et son cœur est là aussi. Quand il est près de Valérie, il sent tout l'abîme entre lui et elle, et qu'il n'y a pas d'entente possible. Mais là, sans paroles, sans gestes, il s'accorde avec ses hommes, son cœur se donne tout entier.

Il est plus près d'eux que de tout. Napoléon aussi aimait ses grenadiers par-dessus toutes les femmes, et elles ne le lui ont point encore pardonné ; mais cet amour-là est d'un soldat.

Au bout de quatre tours de manège, le capitaine s'arrêta, appela le sous-officier, lui donna quelques instructions, et continua à faire galoper doucement la bête en sueur. Le « margis », au milieu du vaste rectangle, interpellait durement ses hommes. Vincent, malgré sa bonne volonté, se fit traiter d'« emplâtre » :

— Le corps en arrière, criait l'instructeur. Rentrez la pointe du pied !

Lui, il admirait la grâce équestre, la parfaite aisance de son capitaine, et il prenait une triste conscience de son infériorité.

Après la classe de manège, il y avait une séance de voltige. Nangès descendit de cheval. Il regarda les jeunes gens, maladroits encore,

s'accrocher à la crinière du cheval paisible qui décrivait un cercle au bout de la longe maintenue par le sous-officier. Là, Maurice reprenait ses avantages. Il était souple et hardi, et cette grosse jument blanche ne l'effrayait pas du tout...

Nangès ne disait rien. Dans le service, il était un homme froid, bon et brusque. Ce causeur disert et renseigné était, dans son métier, avare de paroles comme de gestes. Jamais il ne se permettait un éclat de voix. Toujours ce ton un peu traînant, presque en sourdine, qui forçait l'attention. C'est ainsi que ses particularités physiques elles-mêmes lui servaient dans la conduite et la domination des hommes.

Nangès ne disait rien. Ce petit Vincent l'intéressait... Depuis qu'il l'a vu pour la première fois au quartier, il n'a point reparlé au jeune homme. Maurice le voit comme dans un rêve, assistant un instant aux manœuvres, sans dire un mot, réunissant seulement ses sous-ordres pour quelques brèves indications.

Pourtant le capitaine ne cessait d'observer avec attention l'enfant-soldat qui ne s'en doutait guère. Quelle belle occasion d'enquêter sur l'état moral de la France ! Voilà un jeune

homme dont il connaît les parents, le pays, l'ambiance. Il a suivi ses premiers pas, et le même, il le retrouve tout à coup, orienté vers un but où rien ne semblait le conduire.

Mais Timothée se soucie peu d'enquêter. Ce qu'il aime en Maurice, c'est un jeune Français, d'une heureuse constitution physique, et dont il se plaît à suivre les harmonieux mouvements. C'est une œuvre d'art parfaite, et qui l'émeut, puisqu'elle est faite de la même argile que lui. Il sent qu'une secrète fraternité les unit ; que celui-là aussi sera son ami dans les seules heures qui comptent pour le soldat. Quelle grande et fine tendresse que celle-là, et qui dégrade tout le reste !

Et puis, il y a Voulangis, le beau pays de là-bas. Nous aimons la grande patrie avec l'esprit et la petite avec le cœur. Vincent, pour Timothée, est comme un morceau détaché de cette patrie. Il en est le mystérieux ambassadeur, et, à l'heure du découragement, il vient lui apporter la bonne parole :

— Regarde-moi. Je suis le sol natal, plein de jeunesse et d'espoirs. Cesse de te plaindre. Je viens à toi et tu me connais : je suis la Force et la Vertu. Crois en moi...

Le dimanche suivant, Nangès alla à la grand'messe. Il s'y rendait toutes les semaines. Ce n'était pas qu'il fût très fort sur cet article-là. Il n'avait jamais eu le loisir de s'occuper de la religion, et d'ailleurs, ce modeste ne se croyait pas assez de lumières pour juger la foi de Pascal et de Chateaubriand, que lui avaient transmise ses parents. Il était un bon chrétien, mais que le poids de ses péchés n'accablait pas. Seulement, il entendait affirmer sa liberté de conscience et il ne manquait pas un dimanche de paraître à l'office. Un peu par esprit de contradiction, un peu par plaisir, car il aimait les cérémonies de l'Eglise, un peu aussi par protestation contre ce qui est dérèglement de la vie et violence faite à la pensée.

De la messe dominicale, Timothée Nangès recevait, toutes les semaines, un enseignement très net (et ainsi il pensait ne pas perdre tout à fait son temps), une impression, -- mais qui était un enseignement. Il admirait que la foi fût encore, après tant d'efforts, les uns nobles et empreints de sincérité, les autres entièrement dignes, il est vrai, de notre mépris, après tant de persécutions, il admirait que la foi fût vivace encore au cœur de la race. Après deux

mille ans, c'étaient les mêmes cerveiles, et aussi à peu de chose près, c'étaient les mêmes gestes qui se répétaient, c'étaient les mêmes prières, c'étaient les mêmes mots qui sortaient des lèvres inchangées. Tout l'effort de la pensée humaine avait échoué devant la représentation sensible de ce crucifié. Tous les philosophes et les savants étaient restés impuissants devant le mystère inouï, formidable, de la transsubstantiation : ce pain (que l'on voit, qui est là, qui a été fait par des mains humaines), ce pain devient la chair de Jésus-Christ. Près de deux mille ans n'ont rien fait, ont passé comme un jour, ont été comme d'hier à aujourd'hui, ou plutôt n'ont pas été du tout, — la durée a été suspendue, par grâce spéciale, pour l'article particulier de la foi. Et pendant tout le temps que durait l'oblation du pain et du vin, devant la foule prosternée, Nangès sentait l'immense vertige des générations, vagues roulées et déroulées vers le même rivage.

Dans cette église de Cherbourg, nous sommes au lendemain de l'an mil. Cet homme qui est là, tout à l'heure il sera un bon bourgeois ordinaire, maintenant, c'est exactement un bourgeois de l'an mil. Au moment que

l'hostie est élevée par le prêtre, par une grâce spéciale, le temps n'est plus pour ce bourgeois, il est son propre ancêtre de l'an mil, il est son propre aïeul à lui-même. Cette perpétuité de la foi, voilà pour cet homme de grande inquiétude qu'est Nangès, voilà le grand mystère, le mystère transcendant entre tous. — A Pompéi, au moment des premières fouilles, on a dû avoir l'impression de remonter le temps. Dans une maison, on n'avait pas la représentation de la vie romaine, comme la donnerait une reconstitution habile ; on était, au contraire, dans la réalité de la vie romaine. Dans une reconstitution habile, on serait un homme du xxe siècle qui regarde passer le premier. Mais dans cette réalité où l'on se trouvait à Pompéi, on se retrouvait soi-même son propre ancêtre romain du premier siècle. — Ainsi, exactement, dans une église de France d'aujourd'hui, mais ici encore, sans effort, tout à fait naturellement, parce qu'en effet notre matière humaine n'a pas changé depuis le moyen âge, tandis qu'elle est devenue tout à fait autre qu'elle n'était avant l'an I du premier siècle. — Et cela, c'est le deuxième mystère. C'est que, tout à coup, par retournement brus-

que, en l'an I du premier siècle, le cerveau du fils se soit trouvé le contraire (on peut dire le contraire) de ce qu'était le cerveau du père et que, depuis, rien n'ait changé, que les cerveaux des fils soient pareils à ceux des pères, que tout soit resté en l'état, et qu'on se reconnaisse près de deux mille ans après, comme la Belle au bois dormant à son réveil, et que, comme elle encore, on retrouve ses gens immobilisés dans la même attitude depuis des centaines et des centaines d'années.

Voilà ce que Nangès, qui s'astreignait difficilement à manquer de ferveur, voyait dans l'église de Cherbourg. Par ailleurs, il pouvait constater qu'il était le seul uniforme de cette assemblée de fidèles. Et pourtant, il se disait que saint Paul différait assurément plus d'Horace à quarante ans de distance que Clovis ne diffère de nous, malgré les quinze siècles qui nous séparent. Aucun abandon ne peut effacer cette dissimilude-ci et cette similitude-là.

Or, ce jour-là, à la messe de neuf heures, Timothée fut fort étonné de voir le soldat Vincent debout derrière un pilier, qui regardait le prêtre de ses yeux vifs. Pourquoi ve-

nait-il dans cette église ? Lui qui n'avait pour ainsi dire jamais assisté à une messe, qui ne connaissait pas même son catéchisme. Sans doute, c'était désœuvrement de soldat, ennui d'une longue journée qu'il faudra tuer. Mais le jeune homme adressait, lui aussi, sa prière aux puissances formidables du Destin. Écoutons ce que disait son cœur dans l'église de Cherbourg :

« O mon Dieu, donnez-moi le courage et la vaillance, et donnez-moi la grâce, l'élégance aisée de mon capitaine, lorsqu'il paraît à cheval dans la cour de notre quartier. Donnez-moi la vigueur du corps et la patience de l'âme. Faites que je trouve beau ce qui paraît mesquin aux autres hommes, et faites que j'aie la foi des soldats, Dieu des armées ! Ah ! si vraiment vous êtes là, dans cette hostie, daignez voir que je ne suis pas mauvais et que, moi aussi, je suis digne de mourir pour une idée. Envoyez-moi dans les pays lointains des Infidèles, sur des champs de bataille ensoleillés, et donnez-moi alors la tranquille bravoure des vieux soldats. Faites que je sois fort, et que je tue beaucoup d'ennemis, et que j'aille ensuite par les déserts, sur des chameaux,

dans le perpétuel étincellement de la lumière Si vous le voulez, Seigneur Dieu, donnez moi la grâce de mourir dans une grande victoire et faites alors que je voie au Ciel votre splendeur ! »

Le dimanche de Vincent sera moins morne. Il ira solitaire dans les faubourgs de la ville. Il verra la mer, et il enviera les barques lointaines qu'elle fait danser. Il verra le grand Empereur qui montre du doigt l'Angleterre. Mais quelles pensées de gloire, en lui, et quel émerveillement !...

Le jeune homme s'attarda dans l'église. Nangès l'avait quittée bien avant lui, et en remontant vers sa table de bridge du Grand Café, il se demandait si Maurice avait regagné la foi, du même coup qu'il remontait à la source de ses instincts, si le vieil homme avait reparu en lui jusqu'à ce point. Il n'en aurait eu nul dépit. Lui, sans doute, n'était pas un dévot. Mais il n'en tirait aucune gloire. Il n'en était pas plus fier pour cela. Il ne se croyait pas très fort, très scientifique et très habile. Il ne faisait pas du tout le malin. Il ne se croyait pas plus raisonnable qu'un autre. Et que cet adolescent eût etrouvé la foi de

ses pères, en même temps que leurs vertus, cela n'eût pas été pour lui une pierre de scandale.

II

Maurice avait maintenant l'allure d'un vieux soldat. La vie du quartier s'écoulait assez monotone, mais du moins, était-ce une grisaille qui lui plaisait. Il n'avait pas épuisé la matière militaire. Il pensait, avec une tristesse mâle, à l'immense route qui s'ouvrait devant lui, — et que ce serait pour toujours, ces murs gris, ces chambrées et leur odeur violente de sueur humaine et de coaltar. Pourtant il en était arrivé au moment où les gaucheries, les embarras et les fatigues du début font place à la parfaite aisance désinvolte, un peu lourde encore et pourtant facile, allante et coulante, du vieux soldat. Ainsi il avait cette démarche un peu traînée, balancée, cette cadence des mouvements, toujours lents et précis, où jamais on ne décèle l'effort inutile, ce port des vêtements bien usagés, bien faits aux plis, cette élégance enfin, puisqu'il faut l'appeler ainsi, et cette manière de nouer la cravate autour du cou, de

porter le sabre dans la rue, qu'il avait enviée aux anciens le jour de son arrivée.

Il toucha sa prime d'engagement. Il négligea l'ordinaire et invita les copains à la cantine. La journée finie, ils allaient « en ville », ils « sortaient en ville », comme ils disaient, mangeaient des huîtres dans une gargote et faisaient un « frottin », c'est-à-dire qu'ils faisaient une partie de billard. Ces primes d'engagement créent généralement de grands liens de camaraderie.

Un soir, ayant la permission de minuit, Maurice, accompagné de deux anciens, entra au casino. La salle, encombrée de tables où se pressaient les consommateurs, était noyée dans la fumée des pipes et des cigares à deux sous. Il y avait beaucoup de soldats. A un bout de la salle, une petite scène se dressait. Les chanteuses s'y succédaient, disaient leurs chansons d'un air ennuyé, sans faire de gestes, sinon un seul, toujours le même, d'écarter les deux bras simultanément, puis de les ramener devant le corps, les mains l'une dans l'autre. On entendait peu ce qu'elles disaient, à cause du bruit des conversations et aussi à cause d'une bande de marins en bordée qui menaient

grand tapage. A côté de Maurice, il y avait un sous-officier flanqué de deux femmes. Maurice admira sa fine moustache rousse, le port avantageux de son képi chiffonné avec art et légèrement rejeté en arrière. Les trois camarades ne disaient rien... Soudain, il se fit un silence. Le comique paraissait en scène. C'était l'enfant chéri de ce public. On l'écouta dans des hoquets de rire, on l'applaudit et il dut revenir plusieurs fois. Mais comme, après lui, le défilé des femmes reprenait, un des amis de Maurice proposa de s'en aller.

L'ignoble schnick qu'ils avaient absorbé leur tournait déjà la tête. Dehors, les deux anciens se mirent à chanter. Maurice se sentait chavirer dans un grand abandonnement de son âme.

Ils échouèrent dans une autre salle, petite, basse, où quelques chaises éparses attendaient le client problématique. Pourtant trois marins de la marine marchande, cinq ou six autres personnages, composaient une manière de public. Et là aussi, il y avait des chanteuses... Cela s'appelait l' « Eden » ou l' « Alhambra ». Les trois soldats se sentirent plus à l'aise. Les langues se délièrent et ils se mirent à invectiver les femmes.

Pourtant Maurice avait remarqué à côté de lui une assez jolie fille. Elle avait une grosse coque de cheveux qui lui tombait sur les yeux, et sa bouche, où manquaient deux dents, était pourtant voluptueuse, comme l'exhalaison nocturne et frissonnante d'une lagune.

— Tu offres quelque chose, mon chéri ?...

Tout de suite, il fut au ton. Il offrit une menthe à l'eau, enlaça la fille, lui demanda sa bouche, ce dont elle feignit d'être scandalisée. Pourtant, voyant l'innocent, elle se radoucit et lui dit, tout près de ses yeux :

— Tout à l'heure, petit voyou, tout à l'heure !

Un vertige, une bouffée de sang à la tête, et le jeune brutal commandait :

— Allons-nous-en !

Et il l'entraîna dans la nuit de la rue, tandis que les deux anciens continuaient de chanter.

Au petit jour, Maurice connut l'affreux serrement de cœur d'aller par les rues désertes, après une nuit d'amour, et la désolation des murs de l'Arsenal quand on sait que l'aube va venir, et qu'il fait sombre, mais déjà un peu jour, et qu'il fait froid. Maurice appréciait exactement sa situation. Il avait découché, et, chose plus grave, il craignait — à voir la clarté

augmenter — de manquer à l'appel du matin. Il prit le pas de course. Ses basanes l'alourdissaient, il sentait des frissons de fièvre le parcourir. De loin, il entendit la trompette de l'artillerie, puis le clairon du 25e. C'était l'appel ! Il cessa de courir. Il se consolait en pensant à la belle fille d'amour et à l'odeur violente de son lit.

Déjà il estimait qu'il ne faut jamais rien regretter, mais surtout pas les bêtises que nous faisons... Arrivé au quartier, il se présenta de l'air le plus dégagé du monde au sous-officier de semaine, se mit en tenue pour la manœuvre. Et il goûtait un amer bonheur à remuer dans sa bouche toute l'âcre boue de l'amour et de l'alcool...

Or, ce soir-là, Nangès offrait le thé à quelques amis, comme il avait coutume de le faire presque toutes les semaines. Il y avait pas mal de monde. Les anecdotes se succédaient. Ces thés de cinq heures, chez Nangès, étaient fort gais. La vaste pièce où il recevait, toute ornée de fleurs, par les soins diligents de Valérie, respirait une intimité heureuse. Le porto, le whisky, les cakes, la fumée des cigarettes, une ou deux femmes assez jolies, sur des coussins,

tout cela composait une sorte de bien-être tranquille, un peu province, un peu ville de garnison, suffisamment élégant, somme toute indigne de Nangès. Une table de bridge réunissait, près de la cheminée, des fanatiques. Mais le maître de maison, ces jours-là, ne jouait pas.

Deux jeunes femmes avaient soulevé le rideau et penchaient leurs têtes sur la vitre. Le capitaine s'approcha d'elles. Il leur dit :

— Vous regardez l'Empereur, et comme il est triste dans la brume de l'Océan. C'est un grand exilé. Voyez : ses yeux se tournent vers la mer. Les nôtres aussi se tournent vers elle, la grande amie.

L'une dit :

— Nous ne le regardons pas, parce qu'il n'a pas été pitoyable à la France.

L'autre dit :

— Nous ne l'aimons pas, parce qu'il a mis cette grande inquiétude dans le cœur des femmes...

On eût dit que c'était hier que l'Empereur avait pris leurs fils, car les mères n'ont pas oublié.

La première était une femme méchante, qui

avait fait pleurer des hommes. Nangès pensait :

— Elles sont ainsi. Elles mettent du sentiment dans les choses de l'esprit, et elles n'en mettent point dans les choses du cœur. Elles en mettent quand il n'en faut pas ; elles n'en mettent point quand il en faut.

Et tout à coup, un lourd ennui l'accabla. Il sentait sa solitude. Car sa vie s'épurait, devenait géométrique. Il se crispait dans la volonté de s'élever. Il ne pouvait se consoler de ne point vivre en ascète. Ainsi la connaissance qu'il avait faite du monde le rendait-elle irritable. Ses yeux avaient vu de si grandes choses qu'il en restait accablé et frissonnant.

Il alla trouver Labastière qui était seul et il lui parla longuement de Maurice Vincent. Il lui disait durement des choses si douces que Labastière eut un sourire triste :

— Il vous a manqué d'être père, dit-il.

— C'est vrai, répondit Nangès. Nos existences sont si absurdes ! Il faut bien maintenant que je prenne les enfants des autres.

Ils se turent longtemps. Et Nangès reprit :

— Il est passionné comme la France elle-même. Quand je l'ai vu venir à nous, j'ai pensé à la guerre, à la guerre qui purifiera, à

la guerre qui sera sainte, qui sera douce à nos cœurs malades. Quand il est venu vers nous, c'est toute l'espérance qui venait. Lorsqu'on reçoit de tels cadeaux, on doit se donner tout entier. Il n'est plus de partage possible.

Comme l'heure du dîner approchait, les amis de Nangès partirent. Le capitaine sentit un poids lourd qui l'oppressait. Rien n'est plus pénible que de se retrouver seul dans un endroit où l'on vient, avec des amis, de causer, de boire et de fumer. Les tasses à moitié vides, les soucoupes emplies de la cendre des cigares, l'atmosphère chaude et bleue de fumée nous font mieux connaître un isolement auquel les charmes de la conversation nous avaient moins préparés. Nangès vit que le meilleur parti à prendre était de s'enfuir lui-même, comme s'il était le dernier des invités.

Dehors, le hasard de sa promenade le conduisit vers la rue Tour-Carrée. Il était sept heures. Des soldats, des ouvriers de l'Arsenal, encombraient la chaussée. Dans cette rue étroite, quelle rage de vivre ! La rude odeur de l'alcool sort des bouges... Quelle confusion ! c'est l'heure équivoque où les griseries mauvaises

fermentent, où déjà le rut répand son fauve et mortel parfum. Impossible de se recueillir dans ce désordre... Timothée, machinalement, lit les enseignes des petites boutiques sales où s'étalent, à la devanture, mouchoirs coloriés à l'image du *Jauréguiberry* et des navires de l'ancienne marine, des bérets de matelots, de la pauvre pacotille militaire. Déjà, les cabarets sont emplis de cols bleus et les gramophones font rage... *A la descente des matelots... A la renommée des pommes de terre frites... Aux amis de la flotte.*

Dans les salles étroites, presque toutes en contrebas et ressemblant à des caves, Timothée aperçoit de fortes humanités, des marins dont le col bleu laisse voir sur les épaules deux triangles de peau brune et hâlée, des « biffins » plus frêles mais plus nerveux, de grands artilleurs à l'air bête...

Il marche encore, et puis, soudain, c'est le silence... Un coin de ciel parsemé d'étoiles, des mâts se balançant dans une vague poussière lumineuse... C'est le quai désert où l'effort des grues a fait trêve... Un havre de silence et de mort... La rue tortueuse, la rue des soldats, elle est là, tout près, à quelques

mètres. Mais sur ce quai, c'est le silence, la nuit immense et solitaire.

Nangès pensait qu'au sens le plus précis du mot, ce jeune Maurice Vincent l'intéressait, au sens très précis que tous les événements de sa vie passée, de sa vie présente, de sa vie à venir, se reliaient directement à sa vie à lui, Nangès, qu'ils avaient un lien secret avec sa vie, — au sens que rien de Maurice Vincent ne pouvait absolument lui rester étranger. Tout, en effet, lui importait de ce jeune homme dont il était devenu le maître par la hiérarchie et par le cœur.

Le capitaine Nangès, peu curieux de confidences, n'avait point encore reçu celles de Maurice. Il savait pourtant que cet enfant était venu vers lui, qu'il était le disciple, mais mieux : qu'il se rapportait exactement à une image que Timothée avait depuis longtemps au dedans de lui, qu'il personnifiait, qu'il rendait clairs des rêves indistincts, des idées obscures, troubles, des perceptions jusqu'ici non parvenues encore jusqu'au seuil clair de la conscience.

Il s'étonnait que de nouveau sa maîtresse le laissât indifférent, que même il ne souhaitât

plus les bonheurs trop paisibles du mariage, que même il songeât à de belles choses qu'il pourrait faire encore et, qu'après tout, il n'était pas si vieux. Mais c'était d'un travail sérieux, austère comme la vie elle-même, qu'il s'agissait.

Il faut, se disait-il, enseigner ce jeune héros, obtenir de lui le maximum de rendement. Ce n'est pas à l'âge de Nangès qu'on disperse sa vie dans une amourette. Ainsi, la situation lui apparaît-elle nette, précise et simple. Il en fait le bilan avec exactitude :

1° Maurice Vincent l'intéresse. Comme disciple. Comme maître. Entre eux, il y a connexité si intime qu'on ne sait plus qui est le maître et qui est l'élève. Maurice Vincent l'intéresse, comme lui il intéresse Maurice Vincent. Ce sont des quantités égales affectées de signes différents.

2° Il faut agir. Il faut oublier les incertitudes, les discussions stériles du passé. — Le temps n'est plus, se disait Timothée confusément, sans qu'aucun mot articulé ne vînt au bord de ses lèvres, d'épiloguer avec le maître Servat sur la psychologie militaire, ni de s'exercer entre amis à des imaginations guerrières. Il s'agit de travailler, de mettre les mains à la pâte,

à la pâte humaine que la destinée a formée des limons lointains du Grand Morin, puis envoyée pour lui vers les galets de la Normandie.

Admirables détours de l'esprit humain pour arriver à l'optimisme ! L'esprit de Timothée est ainsi fait qu'il procède par touches légères et qu'il arrive à l'unité par une dispersion originelle. C'est le procédé des peintres dits « pointillistes ». Les mots de rationalisme, de science, de laïcité, qui volent dans l'air et qu'il recueille au passage; l'écœurant bavardage des commis voyageurs de la pensée humaine, sont comme autant de fils dont il finit par faire un tissu serré et uni. Triste résultat que celui de cette méthode, et que rejette un Servat visionnaire et synthétique, développant dans le domaine de l'histoire la loi des séries.

Mais tout d'un coup, un horizon apparaît, celui de la terre briarde, si médiocre et si chargée de mémoire tout ensemble. Maurice pousse là, comme un bel arbre, lourd de gui. Il a de la grâce physique, de la gaieté, un corps qui trahit son âme, une jeunesse pleine de promesses. Timothée devient plus visionnaire, plus synthétique que Servat lui-même, et, par une autre route, arrive à son optimisme. Une

réalité immédiate le saisit, et — détour imprévu — le présent bien rempli le conduit à un avenir entrevu dans un rêve, très clair et très confus, tout ensemble, de noblesse et de félicité.

Ah! il s'occupe peu aujourd'hui des fantômes qu'il poursuivait autrefois. C'est un mépris immense qu'il éprouve pour la gloire facile que procure l'exercice des vertus bourgeoises. Mais l'arrivée d'un enfant dans sa vie lui fait prendre la conscience exacte des vraies grandeurs. Il marche maintenant selon son âme.

Après sa profitable station sous les étoiles, Nangès revenait chez lui par la place Napoléon. Un vent frais soufflait de la mer, soulevant les lames qui passaient par-dessus la balustrade de fer et balayaient la place. Chaque paquet de mer faisait un bruit aigu qui se prolongeait dans la nuit en sifflements indéfinis. A l'Église de la Sainte-Trinité, gardienne de la mer, les dernières notes de l'Angélus s'espaçaient et ces deux bruits mêlés, celui de la lame et celui de la cloche, faisaient une harmonie banale, attendue, si l'on peut dire, pour cela peut-être, inexprimablement spiri-

tuelle ; peut-être un peu « Hugo », mais si attendue, si conforme à nos intimités que l'on succombait à d'inévitables effusions. Le cœur de Timothée débordait. A ces heures-là, les plus fins sont pris au piège.

Comme il rentrait chez lui, son domestique lui remit des papiers.

— Monsieur, c'est l'ordonnance qui a apporté cela.

C'était la « décision ». Nangès la lut avec attention, tout d'un coup revenu à son métier.

... « Demain, pointage de nuit à l'île Pelée... Le canonnier Dupré, de la troisième batterie, remplira les fonctions de secrétaire auprès du commandant-major », etc...

Puis un papier, un « huitième de feuille ». Nangès a un moment de surprise. Il s'approche de sa table, lit le document :

« Deuxième batterie, 4 jours de consigne au quartier au canonnier de 2e classe Vincent, ordre du maréchal des logis de semaine Vigot. A découché et n'est rentré au quartier qu'après l'appel du matin. »

O ironie ! Charmants imprévus de la vie !

Timothée prend sa plume, la retourne dans ses doigts, regarde les dorures pâles du plafond.

Enfin il se décide et écrit au bas du papier :

« Quinze jours de salle de police, en échange, ordre du capitaine commandant ».

Et ils signe : Nangès, de sa grande écriture noble et droite.

III

Et modo solvebam nostrâ de fronte corollas,
Ponebamque tuis, Cynthia, temporibus.

Lui aussi, le jeune homme ivre, il secouait, plein de pitié, des roses sur son souvenir. Et il pleurait en s'approchant de son souvenir. Et il prenait grand'pitié de sa fiancée. Et il songeait à Claire, sa fiancée, car il comprenait maintenant qu'il s'était assis à un autre foyer, que le foyer de son enfance n'était plus, et qu'enfin il avait mordu au fruit amer de la vie.

Dans la chambrée, Maurice fut, le lendemain de l'aventure, paternellement blâmé et, au fond des cœurs, approuvé. Ce n'étaient pas des saints que ses camarades, mais de la simple et moyenne humanité. Seulement, ils avaient en plus de Maurice, de l'expérience. Ces braves gens commentèrent l'événement en termes pittoresques. Des vieux disaient : « Eh ! il commence à se dessaller, le petit gars », en

clignant de l'œil et en roulant leurs cigarettes. Mais il y avait tout ensemble de la malice et de l'indulgence dans leurs voix. D'autres conseillaient à Maurice une sage prudence :

— En douce, mon vieux, disaient-ils, en douce ! Pas d'histoires ! Toujours en douce ! Tu vois, dans le métier, mieux vaut se tenir peinard.

Le maréchal-ferrant, en bourgeron bleu, assis à cheval sur son lit, haussa les épaules et dit en souriant :

— Bah ! on n'est pas soldat tant qu'on n'a pas tâté de la *grosse !*

C'était là toute la morale qu'il voulait tirer de l'affaire. Maurice, lui, ne prenait pas son infortune au tragique. Il avait le sentiment de la justice et de la fatalité.

Mais, de tous, c'était encore Nangès le moins scandalisé. Voilà-t-il pas que, de la façon la plus imprévue, cet être raffiné, ce « produit évolué de la race », dirait un savant, se mettait à raisonner un peu à la manière des vieux soldats, quelque peu rugueux, de la chambrée !... Opinions du peuple saines... Les vieux disaient : « Eh ! eh ! il se dessalle, le petit gars ! » et Timothée ne pouvait s'em-

pêcher de penser : « Ce n'est pas une fillette, que diable ! » Même cette buverie, cette équipée nocturne, enlevaient décidément à Maurice ce qu'il pouvait avoir aux yeux de Nangès d'un peu trop « bon petit garçon », d'un peu bien « jeune homme bien élevé », — et il n'était pas loin de dire, comme le maréchal de sa batterie : « On n'est pas soldat quand on n'a pas fait ça ! »

Personne, à vrai dire, n'était moins moralisateur que le capitaine Nangès ; tout élan de la vie le trouvait indulgent et nulle chose ne le satisfaisait davantage que de rattacher un humble geste à l'ensemble harmonieux où il trouvait sa place en même temps que sa raison. En l'espèce, il était conforme à ses secrets désirs que le jeune apprenti se livrât aux manifestations ordinaires de la vie militaire, adoptât les coutumes, si désordonnées qu'elles pussent être — par quoi il arriverait plus tard à saisir l'âme. C'était déjà un soldat, ce Vincent, point parfait, point mauvais. Non une exception, mais un brave garçon de soldat qui faisait comme ses camarades et vivait de leur vie, sans se hausser à mieux.

Ainsi ce petit événement de régiment était-

il une source de réflexions pour Nangès. A l'encontre de ceux qui aiment tout dans l'armée sauf les armes, cet homme d'expérience avait toujours placé sa mission d'instructeur fort au-dessus de sa mission d'éducateur. Il estimait que la plus saine éducation militaire était de connaître son métier, et nulle autre chose. — Pourtant voici qu'il s'occupe un peu de l'âme de Maurice Vincent, et qu'il s'inquiète des pensées intimes de ce néophyte. Mais c'est pour arriver dès les premiers pas à conclure qu'il vaut mieux « laisser faire », et que la vie militaire est la meilleure des leçons. De son essai loyal, il ne tire qu'une conclusion : désormais il n'éprouvera plus cette sorte de crainte qu'il avait de susciter les confidences du soldat Vincent. Il craignait une erreur, une maldonne. Maintenant il n'hésite plus.

Rien n'est plus difficile à marquer que les étapes de cette initiation qui n'avait justement aucune apparence d'initiation. Nous sommes, en ce moment, à une période trouble de tâtonnements dans l'ombre, où l'on ne peut compter les coups ni mesurer le terrain. Maurice a reçu un peu plus qu'une demi-instruction, une instruction bourgeoise et peuple

tout ensemble. Il a été soumis à une pédagogie semi-bourgeoise. C'est la plus pernicieuse de toutes, celle dont il est le plus difficile de se dégager. Aussi le travail est lent, obscur, ralenti encore par la sensation immédiate, la perception, l'aperception (écrivent les philosophes) des inconvénients matériels de la vie de soldat, — ralenti aussi par le contour même de l'époque qui enveloppait les cœurs de lâcheté. Juste à ce moment, on parlait d'un ministre de la marine dont le landau s'était promené dans une ville du midi, précédé du drapeau rouge et entouré de gens chantant l'*Internationale.* De tels faits, d'autres analogues, prouvent une ambiance, ou la créent. Mais malgré les inévitables ralentissements qu'il éprouvait dans sa marche, le jeune Vincent avait tout de même une chance de plus d'arriver au but que d'autres, plus diligemment nourris de bonne doctrine : c'était une étonnante facilité à garder en soi, à retenir comme importantes des impressions en apparence négligeables, de ces impressions qui secouent comme le contact d'une bobine de Ruhmkorff, mais qui laissent peu de traces chez la plupart des hommes,

parce qu'ils les estiment, les insensés, étrangères à la raison. Maurice, lui, bâtissait sa vie sur ce sable mouvant. Il y fallait l'audace tranquille de sa jeunesse. Jeune garçon, jeune gars aux yeux bleus, peu fait pour la dialectique savante, et, ce qui est plus fort, qui s'en rendait compte...

Tout à fait étranges, ces haltes de Maurice sur la route déroulée à l'infini de la vertu et de l'honneur militaires. Ainsi la première manœuvre de garnison à laquelle il assista fut une révélation, mais nullement réfléchie, toute de sensibilité esthétique. Il fut révélé à Maurice tout un monde de sensations étagées, cutanées, sous-cutanées, bulbo-rachidiennes, dégradées de l'extérieur jusqu'aux régions les plus troubles de la conscience. Evidemment, ça ne se raconte pas. Ce n'est pas un argument à produire dans une assemblée de philosophes. Non. Mais déjà, au point où nous en sommes, nous n'argumentons plus. Nous vivons.

C'était un matin d'avril. Et d'abord, ce fut si pâle, si ensommeillé qu'il semblait qu'aucun souvenir ne pût émerger jamais de cet océan de brume. Vincent trébucha dans les cuirs des bricoles, puis il entra dans l'écurie

pour en sortir son attelage. L'odeur saine, nocturne, l'exhalaison violente des litières le réveillèrent. Il harnacha ses chevaux en sifflotant. La vie lui semblait belle. Il touchait un de ces moments simples où toute théorie, tout théorème, sont abolis, un de ces moments élémentaires où, sans raison apparente, il se fait en nous des inscriptions valables pour la vie entière.

Dans la grande cour du quartier, après qu'il eût attelé, Maurice lança un regard sur la blanche machine de guerre qui déjà lui semblait à lui, avec laquelle, déjà, il faisait corps. Confusément, il en sentait l'élégante beauté, la parfaite harmonie, non point cherchée ni voulue, mais obtenue toute seule, comme par hasard, par le simple jeu des chiffres, la mathématique... Beaux canons, précis et gais, avec des ornements qui n'en sont pas... Beaux joujoux... Là, l'heureuse proportion des lignes ne vient pas d'un souci d'esthétique, — mais, inconcevable surprise — de tel théorème de mécanique qu'on y a appliqué rigoureusement. Jamais nos ingénieurs n'ont eu l'idée de faire un canon joli, — et les équations de Sainte-Claire Deville se sont trouvées d'accord avec ce que nos

sens appellent ou sentent harmonie. Mais Maurice ne va pas si loin. Ce qu'il aime, c'est la précision des ajustages, le beau manufacturage, la matière d'acier bien travaillée. Il ne serait pas français, et un peu ouvrier français, s'il n'aimait pas le fini, l'absolue perfection, car ce mot ici peut être employé, d'un beau travail métallurgique.

Tandis que le jeune ouvrier contemplait son outil, le capitaine Nangès parut à cheval. Aussitôt Maurice le fixa des yeux, le suivit sournoisement du regard, tout en conservant la position rigide du « garde à vous » ! Dans le maintien honnête de son commandant de batterie, il devinait le reflet d'une tradition, non d'élégance vaine et prétentieuse, mais de bonne manière, de correction parfaite, d'élégance vraie... Nangès passa devant l'attelage de Vincent. Il semblait faire peu d'attention à son inspection. Il remarqua pourtant un détail : un contre-sanglon n'était pas dans son passant fixe. De sa voix basse, Nangès fit l'observation. C'est à ces moments-là qu'un chef commande le respect et apprend aux hommes à le suivre.

Le soleil devait être bien levé. On le savait à

un long frémissement, une sorte de brise printanière qui s'élevait, — non à plus de lumière, mais à un mouvement en ondes larges, au réveil instantané de tout, semblable à l'éclairement brusque d'une scène de théâtre. Les commandements traversèrent le silence du quartier :

— A cheval !... Canonniers, montez !... En avant, ma...rche !...

Les deux premiers brefs, le troisième prolongé, traîné, donnant l'impression d'un départ non facile, non instantané et joyeux comme celui de l'infanterie, mais d'un départ difficile, non simultané, mais propagé de l'avant vers l'arrière, avec un bruit grandissant d'acier, des vibrations plus nombreuses, enfin, un commandement non de départ, mais de démarrage.

Dans la douce griserie de l'aube tiède, dans le demi-réveil qu'encourage le bercement des normands, Maurice se laisse aller à un rêve surnaturel, au rêve qu'il est en train de vivre. Il éprouve ce bonheur intime de participer à l'action précise de ces forces combinées, d'être une unité agissante dans cet ensemble formidable de forces diverses — pensée et matière —

que représente une batterie de campagne. Enfant naïf, il croit déjà, par le digne emploi de sa jeune vertu, honorer le nom français !

On suivait une route qui sinuait dans la neuve verdure. Des arbres s'inclinaient vers le fossé, se penchaient sur les canons... Quelle force, quelle puissance fatale, irréfragable, que cette colonne pesante qui roule, dans l'avril délicat, au trot pesant des porteurs et des sous-verges ! Nul bruit que de l'acier des canons, des cercles des roues et des fers des chevaux. Nul bruit humain. Il semble que c'est une chose qui marche, une substance métallique qui s'écoule pesamment, comme la fonte en fusion d'un touret Bessemer.

La cadence unie charmait Maurice. On eût dit qu'un seul mouvement soulevait les hommes et les abaissait, au rythme plein des attelages, comme si tous ces hommes n'en étaient qu'un, un seul mouvement uniforme, aisé, d'enlèvement et de translation. Une courbe de formule simple. Ici, il pouvait prendre conscience d'un tel plaisir. Une joie aiguë lui venait de se laisser aller, sans penser, de se sentir mêlé à cette force mystérieuse qui promet les victoires. Et aussi de tout cet acier, dans toute cette

verdure ! C'était un flot de poésie qui l'envahissait à suivre l'artifice humain, fluide, mouvant, si heureusement mêlé à cette stable, immobilière, éternelle campagne...

Soudain un geste de Nangès arrêta la masse. Des troupes affluaient, des fantassins chantaient au long des chemins creux :

— Reconnaissance, criait Nangès.

Et, suivi de trois cavaliers, il s'élançait vers une petite crète qui dominait la batterie vers la droite... De loin, Maurice l'apercevait, qui se détachait sur le ciel gris, la cigarette collée aux lèvres, les jumelles à la main... L'attente se faisait silencieuse. Qu'y avait-il derrière cette crête ?... L'illusion commençait... Derrière, il y avait le champ de bataille. Maurice l'imaginait avec des lignes indéfinies de soldats, des groupes épars filtrant, passant, glissant, des sections, des escouades, des pelotons de cavalerie embusqués derrière des boqueteaux, partout une poussière humaine, et pourtant le dessin net d'un grand mouvement ondulé, serpentin, mais tout d'une poussée, une impulsion commune, unie, tendue, vers l'avant. Mais était-ce cela réellement ?... Et ici se laissait deviner, entrevoir, le grand, le

véritable attrait de la guerre : la curiosité...

Sur un signe de Nangès, la batterie s'élance à son tour vers son capitaine, plus rapide, un peu fiévreuse. A quelques pas de la crête, elle s'arrête. La manœuvre est brusque, silencieuse, impérieuse. Les servants se précipitent, séparent les trains. Maurice, surpris et novice, suit le mouvement. En un instant, les pièces sont en batterie, prêtes à tirer, les gueules tournées vers l'immense déroulement de la plaine. Lui, entraîné par les deux attelages qui l'encadrent, se retrouve dans le petit chemin où la batterie s'était arrêtée, mais plus haut, plus près de la crête. De loin, il entend la voix calme de Nangès :

— Chefs de section et pointeurs, sur moi !... Abattez !... Par la droite par batterie, correcteur 16...2000 !...

Quatre détonations, mais brèves, sans le prolongement, le sifflement aigu de l'obus Robin, aident à l'illusion. Nangès observe l'horizon, grand, droit, tel ces officiers, sur les tableaux de batailles d'autrefois, qui représentent, au premier plan, quelque état-major... Vincent l'imagine un instant dans les plaines de l'Est, sur le plateau de Gravelotte, sur les

mamelons de Frœschwiller, sur le sol des batailles d'hier et de demain, aux noms tragiques, naturellement tragiques (pourquoi les noms des grandes batailles, des grands désastres ont-ils toujours des consonances tristes, indéfinies, des consonances prédestinées ?...)... il le voit, tout pareil à maintenant, mais... « pour de vrai ».

Devant la batterie, à cent mètres, sur la pente descendante, les fantassins fusent, s'« infiltrent », pour employer le mot technique, plus exact que « marcher ». Il en sort des haies et des buissons, qui s'avancent en silence, courbés en deux, le fusil bas, pris de passion comme s'ils étaient à la bataille, comme si c'était arrivé.

En somme, on a suffisamment l'illusion de la guerre. C'est ça, une bataille ; à peu près. On a très bien l'impression que la manœuvre n'imite pas la guerre ; mais presque, que ce serait la guerre qui imiterait la manœuvre. La complicité de tous à faire de la fiction une réalité, parce que cela est plus amusant et que c'est naturel aussi, que l'instinct de la guerre est tout près, à fleur de peau, — la passion, un peu enfantine souvent, de ces gaillards bien

trempés qui s'amusent à jouer aux soldats, aident bien, oui, à la représentation vraie de ce qui n'est pourtant qu'imité.

— Par deux, correcteur 18...2400...2600... crie Nangès.

Près de Maurice, le brigadier explique doctement :

— Tu vois, le capitaine allonge son tir pour accompagner la marche de notre infanterie. Attention ! nous n'allons pas tarder à repartir !

En effet, un commandement de Nangès, et les avant-trains retournent à la crête. En un clin d'œil, la batterie s'élance dans la lande caillouteuse. C'est une trépidation infernale, une marche d'enfer. La poursuite ! On sent la joie, l'oubli, un moment, qu'on est sur telle terre, que tout à l'heure on sera à Cherbourg, dans un café, à faire une manille ou un billard... Le soleil commence à donner. Le drap épais des vestes pèse aux épaules.

Voici une dernière crête... Une vision instantanée... L'infanterie est là, en longue ligne de tirailleurs, les uns couchés et tiraillant, les autres s'avançant d'un mouvement précis, décidé... Et sur une lointaine ondulation de terrain, les « manchons » blancs de l'ennemi...

Les canons se remettent en batterie. Nangès commande sans hâte, de sa voix blanche et douce, plus impérieuse, plus dominatrice qu'un éclat de voix ; — on n'entendrait pas de si loin un hurlement...

Et tout à coup, des sonneries de clairons éclatent, se répondent de partout, étincelantes comme des sabres. C'est la fin de la manœuvre, l'appel des officiers à la critique. La batterie reformée gagne un chemin étroit où déjà des fantassins forment leurs faisceaux...

Vers onze heures, les artilleurs firent le café. Jusqu'alors, ils avaient paru unis à leurs pièces, comme le tenon à sa mortaise. On eût dit qu'ils participaient de leur matière, qu'ils en étaient une partie intégrante. Maintenant, ils reprenaient leur vie propre. Et c'était la blague, l'éternelle blague, la gaieté des soldats, des soldats de toujours qui fusait en éclats, la gaieté saine, de bon aloi, qui marque la force et le courage...

Dans un soir d'apothéose, la batterie revenait vers Equeurdreville, les roues, les boucliers, les affûts blancs de poussière. Et les hommes aussi, les lourds conducteurs aux larges basanes, les servants cahotés sur les avant-trains.

Les faces noires de terre, comme au retour d'une bataille... Et c'était vrai ! Vincent revenait d'une victoire ! Il ressentait l'ivresse, le petit frisson froid du grand mouvement en commun, de l'action énorme, combinée, mystérieusement unie et qui vous écrase, et où il jouait son rôle pourtant, infime et capital. Il croyait que ce ne serait guère plus beau, si c'était vrai. Au fait, c'était presque aussi beau.

Personne ne se le disait : mais une simple manœuvre de régiment, pour peu qu'on se laisse aller à l'impression, pour peu que les yeux aient conservé quelque jeunesse, est une raison suffisante d'espérer. Sans doute, comme remède aux assourdissants bourdonnements de nos esprits forts, des manœuvres, même des grandes, ne valent pas une guerre. Mais tout de même, lorsqu'un officier quitte la grande ville et qu'il s'en va pendant quelque temps dans la bonne brousse française, avec ses canons derrière lui, il va mieux, il sent un peu de fraîcheur, son âme est rafraîchie.

Le capitaine Nangès marchait seul en tête de la batterie, à vingt mètres. Un moment, il s'arrêta et regarda s'écouler la colonne. Elle

défilait lentement, pesamment, avec un air de fatigue, de long usage. Malgré ses vingt années de service, il savait encore tirer profit d'un tel spectacle. Son œil fin observait, semblait saisir le détail et l'ensemble, la partie et le tout dans un même mouvement, une même opération visuelle... Il aperçut Maurice et mit son cheval à côté de l'attelage du jeune homme :

— Eh bien, petit, lui dit-il brusquement, as-tu reçu des nouvelles de ton père ?

Maurice tourna vers lui son regard sérieux. Ses yeux bleus, honnêtes, fixèrent Nangès.

— Oh non ! mon capitaine, le père ne m'a pas écrit... Nous sommes fâchés.

— Il ne voulait pas te permettre de t'engager ?

— Non, il ne voulait pas. On s'est disputé...

Il s'arrêta un moment, et comme Nangès ne disait rien, il continua :

— Comme il fallait son autorisation, je l'ai menacé de m'engager dans la légion étrangère où l'on m'aurait pris sans papiers. C'est ce qui l'a fait céder.

— Mais, dit Nangès en allumant sa cigarette, as-tu bien réfléchi à ce que tu faisais ? Te voilà canonnier. C'est très joli. Mais tu ne peux pas

rester canonnier toute ta vie. Or, dans l'arme, pour gagner ses galons, il faut du temps et une sacrée patience. Et la patience, tu sais, c'est plus difficile que le courage.

Tout en parlant, il souriait. Quel jeune homme, pensait-il au dedans de lui, n'a rêvé de l'Equateur et des Tropiques ? Mais diable ! le retour à la réalité sera peut-être un peu dur, pour cet enfant naïf.

Maurice confia, en effet, à Nangès qu'il espérait partir bientôt.

— D'abord tu n'as pas l'âge, dit Nangès. Et puis, il faut que tu décroches tes galons rouges. Tu vas suivre le peloton qui commence dans quelques jours et tu tâcheras de bien travailler. Pas de bêtises, hein ? Il faut d'abord apprendre son métier. C'est ton premier devoir. Tu as compris ?

— Oui, mon capitaine, répondit simplement le jeune homme.

IV

Vers la fin du mois, Maurice commença de suivre le peloton d'instruction des élèves-brigadiers. Ceux-ci formaient un petit groupe d'une dizaine d'hommes, tous plus âgés que Maurice, qui était parmi eux le seul engagé volontaire. Les autres étaient d'anciens sous-officiers de l'armée métropolitaine qui avaient rendu leurs galons pour avoir l'honneur de se dire coloniaux. On imagine sans peine ce que pouvait devenir Maurice, jeté dans un tel milieu où toute concession aux idées modernes eût été mal jugée et peu comprise. C'était, si l'on pardonne ce mot barbare, le militarisme intégral qu'apprenait le jeune homme. Pour une âme éprise de logique, amoureuse d'absolu comme la sienne, il ne pouvait point y avoir de meilleure école.

Mais les débuts furent assez durs, et Maurice l'éprouva le lendemain de son arrivée au peloton. Comme le sous-officier passait l'inspection de la tenue de ses hommes, il punit notre

canonnier de deux jours de consigne pour n'avoir pas de « lanterne » à son képi. Il appelait lanterne ce mince liséré rouge qui entoure la grenade du képi d'instruction. Maurice, à vrai dire, ne comprenait pas ce terme et il fut mortifié de son ignorance. Mais il le fut davantage encore, le soir de ce même jour. Les jeunes candidats n'ayant pas pour la plupart récité leur théorie d'une façon impeccable, le sous-officier rassembla ses hommes et commanda : « Pas gymnastique. » Maurice fit ainsi le tour complet du polygone au grand pas de course, dans l'ignoble mélasse qui inondait de boue son bourgeron blanchi avec grand soin. Il rentra le soir harassé. Couché sur son lit, les yeux clignotant de sommeil, il songeait avec désespoir qu'il avait encore quelques pages de théorie à apprendre pour le lendemain, et il eut une heure d'affreux découragement. Voyant plus loin, il songeait à l'immense route qu'il avait encore à parcourir. Même à ce moment pourtant, il sentait confusément cet orgueil, naïf et charmant, de se dire un « vrai » soldat. Et s'il pensait à cette fin dernière qu'il poursuivait, les moyens ne lui en semblaient pas indignes.

Le peloton était dur. Il ne faudrait pas voir, dans ces rudesses, le moindre caporalisme. Les chefs directs de Maurice étaient de vieux soldats qui forçaient l'admiration. Mais ils semblaient considérer ce temps d'apprentissage, non seulement comme une école des vertus militaires, mais encore comme une épreuve où l'on pût mesurer la valeur des âmes et voir si la trempe en était solide. Ainsi, perdus dans un coin du monde, à l'extrémité de la France, quelques hommes, ignorants du siècle, maintenaient encore un idéal particulier et s'enfermaient farouchement dans un rêve inactuel.

Nous ne suivrons pas Maurice Vincent pendant cette pénible étape. Les jours ressemblaient aux jours, tous faits de menus déboires, de petites joies. Le détail en importe peu. C'est la trame, c'est le tissu, l'ensemble du tableau qu'il faut voir. Ces mois d'étude — où il est si difficile de distinguer un jour et de repérer une date — étaient teints uniformément d'une belle couleur morale, sévère et sombre.

Pourtant, il était des fois où Vincent, au milieu de ses petites misères, s'assurait de la

solidité de son bonheur, — je veux dire que, ces soirs-là, il était assuré que jamais de sa vie, il ne pourrait être autre chose que soldat. C'est un état d'esprit assez particulier et qui n'est peut-être comparable qu'à la vocation des religieux. Pourtant, que cet état d'esprit fût celui de Maurice à certaines heures de sa vie, au milieu du courant qui l'emportait, c'est une chose digne de remarque, et assez étonnante.

Un jour, le peloton était allé à cheval dans la campagne de Beaumont. Il faisait gris. On était noyé d'humidité tombant toute droite par chute verticale, en gouttelettes, enveloppant, pénétrant l'âme et les poumons. Les cavaliers se séparèrent. Ils devaient, par des itinéraires différents, et en s'aidant de la carte, rejoindre le même point. Vincent s'enfonça dans un petit chemin creux qui descendait à pic sur un rû. De l'autre côté, une vieille ferme dressait son pignon que la bruine faisait trembler.

Cela faisait un paysage conventionnel e charmant, comme les fusains de ces albums destinés à l'étude du dessin. Maurice s'attendrit. Déjà il oubliait la théorie, les séances moroses au polygone, la voix rude de son

sous-officier. Il fit une centaine de mètres. Mais la pluie se mit à chanter ; un épais rideau de brume cachait toute la campagne. Au bout d'une heure, Vincent était perdu. Il partit au grand trot, sauta des haies et des fossés. Il éprouvait une joie amère à se sentir égaré dans l'humide fraîcheur solitaire.

— Fichu métier, se disait-il ; mais, au même moment, par une sorte de clarté intime, comme il était abandonné à lui-même, il reconnaissait de toute évidence combien son lien était solide, et que partout ailleurs désormais il n'éprouverait que de l'ennui et de l'accablement. Jamais Maurice ne se sentit plus en sécurité que ce jour-là, lorsqu'il eut rejoint, à la Croix de Beaumont, son chef et ses camarades.

Pourtant le capitaine Nangès suivait les progrès du jeune homme avec un intérêt amusé. Il n'osait point se dire que c'était là de l'amitié. Mais il y a de cet état d'âme une fatalité plus impérieuse encore que de l'amour, et, plus encore que l'amour, l'amitié nous dirige et nous commande.

Le lien qui unissait Nangès à Vincent, si ténu, si lointain qu'il fût, était de ceux qui dominent toute une vie. Mais ni l'un ni l'autre

n'y prenaient garde, ni ne pouvaient, à vrai dire, y prendre garde. C'est en dehors d'eux-mêmes que se faisaient leurs destinées.

Au fait, Maurice Vincent, qui apprenait par cœur les règlements d'artillerie et subissait la plus rude des initiations, ne pensait plus à rien. Le soir, après le pansage, et une fois la gamelle de rata avalée, il tombait sur son lit et ne tardait pas à s'endormir sur les « fonctions du pointeur » ou le « maniement du débouchoir ».

C'est dans l'épreuve que Maurice traversait, que sombre souvent la foi des médiocres. Lui acceptait tout parce qu'en tout, il percevait confusément une raison dernière. D'ailleurs, il abhorrait d'instinct la sensiblerie. Au 2e de l'arme, on avait conservé les bonnes traditions et cette sorte de rudesse mâle qui avait caractérisé l'armée française jusque vers 1890 environ. Là, les instructeurs étaient sûrs qu'ils s'adressaient à des soldats. Si, dans la chambrée, on disait qu' « on en avait assez, de ce cochon de métier », personne n'était dupe et tout le monde savait que l'on était d'accord sur le fond. Tout se passait entre soldats.

Mais, en même temps que l'instruction militaire, Vincent en recevait une autre, purement

spirituelle celle-là, du capitaine Nangès. Comment s'étonner de voir le brave Timothée s'oublier jusqu'à faire le pédagogue? N'a-t-il pas cette manie de domination qui est la marque de tout militaire? Et comment n'eût-il pas voulu s'emparer complètement de la neuve intelligence de son disciple? Aussi, de temps en temps, le faisait-il venir chez lui... Etrange complicité! Timothée, lui, apprenait de la seule présence de Vincent. Il apprenait de s'entendre parler lui-même. Quant au jeune homme, le but de ces conférences était de lui donner une forte nourriture mathématique qui, plus tard, pourrait lui être utile.

Dans la petite salle du deuxième étage, toute blanche, ornée de cartes, avec un grand tableau noir sur un chevalet, Timothée Nangès alignait des chiffres. Il se passionnait vite à ce jeu et affirmait, oubliant son élève, que « le problème posé était plus facile à résoudre par les intégrales ». Et le voilà, bafouillant, avec une science inouïe, d'interminables formules! Maurice, las et la tête lourde, suivait son capitaine d'un œil vague. Il avait envie de dormir... Mais bientôt une causerie ardente les transfigurait. Timothée parlait de tout,

des choses du passé, de la confiance en soi, des colonies. Là, il n'avait plus aucune intention didactique. Mais sa pensée était tellement tendue qu'elle ne pouvait dévier et s'obstinait à tourner dans le même axe.

Un jour, comme ils sortaient ensemble de la maison du quai Napoléon, Timothée dit en montrant le héros à cheval qui, prétend-on, tient la main droite étendue vers les rivages de l'Angleterre :

— J'ai vu en 1889 les régiments d'infanterie de Cherbourg porter l'arme en passant devant cette statue, tandis que la musique militaire jouait : « En revenant de la R'vue ! » Voilà comme était l'armée dans ce temps-là !

De tels propos consolaient Maurice de bien des peines. Pour le jeune homme qui, quelques mois auparavant, entendait hurler contre la soldatesque, quel changement, quel aliment nouveau et fortifiant ! Il oubliait l'humilité de sa situation, son pauvre uniforme, et pensait à des choses grandes et terribles. Il se croyait dans un bain bienfaisant de franchise et de clarté.

A ces moments-là, la maison paternelle lui apparaissait bien lointaine, toute petite dans

le passé, comme si une vie entièrement nouvelle avait commencé pour lui.

Peut-être Nangès était-il coupable ! Mais sans le vouloir précisément, il apprenait au jeune homme l'orgueil, et, par une pente insensible, le poussait à s'isoler. Devant la forte humanité du capitaine, devant cette force vive toujours prête à s'exalter, quand il arrivait à Maurice de penser à l'instituteur Vincent, il avait presque pitié de ce pauvre homme qui lui paraissait sans muscles et sans cerveau. Vers le printemps, une lettre de Voulangis, la première depuis son entrée au service, par le peu d'impression qu'elle lui fit, lui prouva à quel point la désaffection était grande, et combien était lâche le lien qui l'unissait encore au foyer.

Le père Vincent se montrait pourtant bien intentionné. Il souhaitait revoir son fils. Mais il lui demandait en grâce de ne pas chercher à conquérir de grades et surtout de ne jamais demander à partir aux colonies. Au début, ses arguments étaient sentimentaux et affectueux. Malheureusement, M. Vincent s'élevait vite à la métaphysique et à la poésie où l'on peut dire, sans le calomnier, qu'il n'excellait pas. Maurice ne comprenait rien à ce devoir d'élève.

Il était entré dans une maison nouvelle. Les perspectives passées lui étaient étrangères. Tout l'ancien édifice lui était devenu, sans qu'il s'en fût aperçu, tout à fait inintelligible. Au vrai, tout ce lyrisme lui semblait de la non réalité. M. Vincent parlait de l'évolution du monde moderne, des derniers vestiges de la barbarie, de l'avilissement de la discipline militaire, et même de la conférence de la Haye. Enfin tout l'appareil de la philosophie moyenne était étalé là, dans une surprenante confusion. Phrases fumeuses dont l'enfantine et appliquée calligraphie symbolisait bien la prétention et la misère !

Le soir du jour où Maurice reçut par la poste cette dissertation, il y avait un tir de nuit à l'île Pelée. Le jeune soldat se trouvait sur cette plateforme de béton armé, toujours balayée par l'air salin, où s'allongent, braqués sur le large, les gros canons de 32 et les pièces de 100. La manœuvre l'occupait tout entier. L'œil fixé sur le cran de mire de sa hausse, il s'employait à faire donner, par de brèves indications à la voix, la direction au canon que les volants déplaçaient pesamment. Comment, devant des réalités aussi nettes, devant ces réalités, les

plus réelles qui soient, devant ces seules réalités du monde moderne, les pauvres rêves de son père l'eussent-ils occupé un seul instant ? Tout conspirait encore à lui donner de la force une idée noble et mystérieuse.

Nuit étrange ! Belle d'une beauté d'artifice, d'une beauté d'orgueil et de violence et de sang. Ce bloc de béton de l'île Pelée, posé en pleine eau, avec des murs de six mètres de largeur sur le front de mer, le ronflement de ses dynamos, les sombres couloirs tapissés de fils électriques enchevêtrés et de gigantesques machines de guerre, ses monte-charges électriques et ses rails, cet îlot, tout entier sorti des mains humaines, c'est bien une avant-garde brutale dans la douceur de la nuit marine.

Sur la plate-forme supérieure où la manœuvre se continuait, un vent sinistre faisait rage, semblait dénuder l'âme, la laver des pensées médiocres. Derrière les batteries, le phare et le sémaphore étaient comme les écheveaux de la tempête. Un nuage passa devant Orion. Les grands projecteurs électriques fauchèrent l'écume de la mer hurlante. Alors les commandements se précipitèrent. Le tir commença.

Quand l'ordre fut donné de cesser le feu,

Maurice se dirigea vers le rebord sud de la plate-forme. De là, il voyait au loin les lumières de Cherbourg. Les globes électriques des quais n'éclairaient que des solitudes. Mais aux fenêtres des maisons, des lumières plus douces brillaient et annonçaient les endroits où était la vie. Et alors, dans la nuit livide, son cœur se mouilla d'une tendresse désespérée. Il pensa avec plus d'indulgence à la lettre. Oui, il l'avait bien aimée autrefois, la maison paternelle, la petite maison d'école de Voulangis, avec ses glycines et sa grande cour de sable fin, toute nue et simple, où s'ébattaient, matin et soir, les petits pouilleux et les petites morveuses du bourg. Il est des heures qui ne s'oublient pas. Aucune, hélas ! ne s'oublie. Comment rayer le beau passé, et la douceur des soirs, tous ensemble, sous la lampe, et le calme des jours d'enfance, près de la mère et du père ?

Bientôt les galons rouges vont orner les manches de l'enfant prodigue, et il ira au pays. Déjà, malgré la trahison du foyer, il espère revoir les frais horizons de sa vie antérieure. Il pense à la rivière, prisonnière dans ses parcs rustiques, à la route qui monte vers

le petit clocher lamartinien, perdu dans les futaies grêles de Voulangis, à la route bordée de peupliers et de tilleuls, avec la voiture du boulanger qui grimpe, doucement; il pense aux jardins de chez lui, avec des soleils et un vieil arrosoir par terre, au jeu de boules, à la belle poussière de l'été...

Et tout à coup une image qui dormait en lui, s'éveille et l'éblouit. Là-bas, il y a Claire Monestier, l'amie d'enfance, la jolie fille, blonde et chaude comme une terre riche, et ses lèvres violentes. Le pauvre Maurice s'étonne de cette bouffée de souvenirs qui lui fait monter le sang à la tête. Il en a peur, un peu comme un prêtre d'une pensée profane...

Une vision vive, aux lumières crues, aux clairs contours... C'est dans le jardin du père, le vieux peintre Monestier... Vincent cherche Claire, et sur la pelouse du fond, près du bras de rivière où dort le bachot, voici qu'elle apparaît. Il fait chaud. Elle est couchée sur le dos, la tête posée sur un de ses bras repliés. Un fruit sauvage tombe dans l'eau immobile et noire. Tout se tait. La jeune fille dort, les deux genoux levés, et dans le désordre de sa robe trop courte de fillette, Maurice voit, au-

dessus des bas, sa chair jeune et fraîche qui sent le bain. Et sans bouger, la gorge sèche, il fixe son regard sur ce bout de peau blanche qui fait une tache éclatante dans l'herbe verte. Les feuilles des saules dessinent des ronds de lumière sur sa claire figure. Maurice s'effraie du désir aigu qui s'installe en lui, et le conquiert...

Et il se rappelle aussi l'adieu de Claire :

— Vous savez, vous aurez toujours une amie ici, une amie qui vous comprend. Mon amitié à moi sera fidèle.

Et, soucieuse, abandonnée, elle était montée dans sa chambre et, de sa fenêtre, avait suivi des yeux celui qui s'en allait...

Vincent s'éveilla... Il était parmi la nuit, parmi le vent, dans cette île de granit et d'acier. Mais c'était une âpre joie, une fierté enivrante que lui faisait ressentir le contraste.

Le jeune garçon se retourna et aperçut Nangès derrière l'abri des microphones. Le capitaine était accoudé au parapet, les yeux penchés sur le flot noir qui clapotait doucement au pied de la muraille verticale plongeant à pic dans le gouffre.

Lui aussi pensait à une femme, mais avec combien d'amertume ! Il se demandait pour-

quoi l'amour le laissait insatisfait, pourquoi tout le laissait insatisfait, sinon espérer autre chose, sinon la fièvre de l'avenir. Lui aussi, ce soir-là, pensait à sa maîtresse. La belle Valérie ne réalisait-elle pas, en somme, un maximum de commodité ? Nangès, au dedans de lui, en convenait, mais les plaintes de cette jeune femme l'exténuaient.

Une rose rouge dans la main, elle lui avait dit le soir même, pour une futilité :

— Cher, on dirait que vous prenez plaisir à me faire du mal. Oh ! que vous m'énervez ! que je vous en veux !

Il connaissait ces artifices. La voix s'alanguissait. Le pied s'agitait nerveusement. Cette poupée trop jolie exaspérait le capitaine. Il avait des envies furieuses de l'insulter et de jeter à sa blondeur des mots de caserne. Timothée s'ennuyait à l'extrême, d'avoir à se trouver devant elle tout à l'heure.

Derrière lui, des lieutenants se promenaient sur la plate-forme, évitant, dans la nuit familière, les prises d'air grillagées de l'usine électrique et les rails encombrés de wagonnets. Ils parlaient de leurs plaisirs, du casino, d'un tapage nocturne récent. Nangès envia leur

jeunesse. Il se releva, et, jetant sa cigarette dans la mer :

— Partir, partir, murmura-t-il en lui-même.

De sa voix brusque, un peu plus nerveuse que de coutume, Nangès ordonna la reprise du feu. Lui-même se dirigea à son poste de commandement. Sur le grand tableau d'affichage, des chiffres se déclanchèrent. Les hommes semblaient des fourmis s'agitant autour du monstre d'acier. Ils couraient, leurs falots à la main, sur les escaliers de la pièce, près de la grue électrique et jusque dans le fond plein d'ombre de la plate-forme. Le bruit des wagonnets et des monte-charges dominait un instant, mais les rafales de vent emportaient tout vers l'immense nuit du large.

Là-haut, près de sa lunette à micromètre, Nangès suivait les pinceaux de lumière des projecteurs... Un bref commandement... Puis un choc ébranla la masse épaisse du béton. Un bruit déchirant de montagne qui s'entr'ouvre éclata et se propagea sur la mer sombre. C'était un fracas répercuté à l'infini, un cri atroce de désastre dans la nuit. Nangès, penché sur le parapet, suivait le tir...

V

Un an après avoir terminé ses pelotons d'instruction, vers la fin du mois d'avril, Maurice Vincent fut nommé brigadier. Il en reçut l'heureuse nouvelle un matin, tandis que le maréchal des logis chef donnait lecture de la « décision » du colonel devant la batterie réunie. Les premiers galons sont certainement ceux qui font le plus de plaisir, et il n'est point de général de division qui apprenne sa nomination avec une satisfaction aussi grande que celle du jeune Vincent à s'entendre proclamer brigadier. Ce fut là, sans doute, la raison pour laquelle il y eut, le soir même, d'amples libations, dont Maurice fit les frais, comme c'était son devoir.

Pourtant le nouveau brigadier ne se contenta pas de cette frairie. A cette occasion solennelle, il déposa une demande de permission pour son pays natal, qu'il n'avait pas revu depuis deux ans. Et c'est ainsi que vers les premiers jours de mai, Maurice Vincent por-

tant à sa manche de beaux galons neufs, gravissait lentement, à cause de la douceur charmante de l'air, la grande allée de peupliers d'Italie qui mène de Crécy au bourg de Voulangis. Ses larges basanes lui donnaient une lourde démarche de scaphandrier. Sur l'épaule, il portait, au bout d'un bâton noueux, un petit paquet qu'enveloppait un large mouchoir multicolore.

Parfois le jeune homme s'arrêtait. Il écoutait monter les bruits de la petite vallée du Morin. Elle sinuait au bas de la côte boisée qui tombait en pente raide sur le côté droit de la route.

C'était un paysage uni, intime et secret que contemplait Maurice Vincent. Un bicycliste, un automobiliste, ou simplement un homme pressé ne s'y attarderait pas. Mais, pour dire ce que ces arbres, ces frémissements lointains, ces mousses,ces gaulis, murmuraient à Maurice Vincent, les notations imparfaites dont nous disposons sont insuffisantes. Au vrai, le retour à tant de douceur, à tant de noble candeur, lui noyait l'âme de tendresse. Il faudrait de la musique pour exprimer une aussi mystérieuse influence. Si l'on veut, le début du deuxième acte de *Siegfried* peut mettre dans un état

d'âme analogue à celui qu'éprouvait alors le jeune homme.

Là, tous les arbres, toutes les herbes lui étaient connues. Du fond de la paisible vallée, c'était toute son enfance qui remontait vers lui comme une chanson inexprimable. Jamais il n'avait revu la terre aimée avec autant d'émotion. Aujourd'hui, pour la première fois, il se sentait un homme, et c'était d'une autre vie que lui parlait la chanson délicate du vent dans les hautes cimes des arbres. Encore si jeune, il éprouvait, pour la première fois, le sentiment du passé, et d'une connaissance immédiate, totale, inanalysable. Il ne vivait plus dans son enfance. Il en était sorti, et il la regardait doucement, comme une étrangère venue de loin et dont, dès l'abord, on se sent l'ami.

Quand Maurice Vincent entra dans la maison d'école, toute nue et blanche, il comprit confusément que c'était un homme nouveau, un *homme* tout simplement qui pénétrait dans l'asile de sa jeunesse. Déjà il s'effarait de ce que, tout étant resté si pareil, lui-même eût tant changé. Mais avait-il donc tant changé ? A côté des enseignements de son père, n'avait-

il pas été soumis à une règle plus forte, plus impérieuse que toute règle humaine ? Son maître n'avait-il pas été ce pays d'histoire, tout humanisé, et qui sait pourtant si bien nous entretenir, non des choses éphémères, mais de l'éternel et du divin ?

Tout ici l'avait préparé à son actuelle destinée. Mais quand son parentage guerrier ou paysan lui parlait autrefois, il n'entendait qu'une voix confuse. Aujourd'hui, il s'étonnait moins de son invisible présence.

Dans la salle du premier étage, à l'aile gauche de la triste bâtisse, le père avait fait grand accueil au jeune brigadier. Il l'avait embrassé avec tendresse et était allé quérir une bouteille de vin. Il s'était enquis de la santé de son fils. Mais une vue l'irritait. C'était celle des galons rouges qui ornaient la manche de Maurice. Aussi, après les premières effusions, les mains posées sur la toile cirée de la table, contemplait-il, les yeux froncés, le fils qu'il sentait si loin, à cette heure, si loin de lui.

Le père Vincent faisait partie de la génération qui avait eu vingt ans en 1880. C'était celle des hommes qui avaient vu la défaite —

frêles enfants purs — et qui l'avaient oubliée. Avec des yeux frais, avec des yeux tout neufs, ils avaient eu cette vision-là et ils ne se rappelaient plus, et ils ne pleuraient plus à ces noms pitoyables : Niederbronn, Rezonville, Gravelotte, Bazeilles, Beaune-la-Rolande, Bapaume, Champigny, Buzenval, — car ils avaient perdu cette grande pitié.

Ainsi cet abandonnement de la France, qui était venu de Dieu, se prolongeait sur plusieurs générations marquées, et la défaite engendrait la défaite. Enfin, tout d'un coup, — comme, à la fin d'un long interdit, des églises se rempliraient de chants graves et joyeux, — de jeunes hommes étaient venus qui chantaient, et pleuraient, et riaient. Ceux-là n'avaient pas vu la défaite, et ils s'en souvenaient au contraire, et l'alouette, qui longtemps s'était tue, ouvrait de nouveau les ailes, sur le casque.

Maurice Vincent, depuis qu'il était entré dans la maison natale, se trouvait devant un de ces hommes qui semblent vraiment porter le poids d'une effroyable condamnation. Les contemporains de Sébastien pouvaient être grands selon l'esprit. Ils ne pouvaient pas l'être

selon le cœur. Il leur manquait ces tressaillements intérieurs, et cette meurtrissure de la chair, et ces gonflements de l'âme qui faisaient Maurice si humble devant la France. Il leur manquait d'être devant la France comme devant la pauvre vieille grand'mère un douloureux petit enfant.

C'était donc une grande chose que ce père et que ce fils qui se mesuraient du regard, se tenant debout l'un devant l'autre, et se recueillant en eux-mêmes. Ils signifiaient le présent et le passé. Mais, par une sorte de transmutation des valeurs, c'était le père qui signifiait le présent et le fils qui signifiait le passé, et c'était le fils qui recourait à l'histoire, et c'était le père qui en appelait à l'avenir. Ainsi l'ordre ordinaire des facteurs se trouvait-il renversé, le père se disant nouveau, et l'enfant, au contraire, faisant office de vieil homme.

Sébastien Vincent était de ces tièdes qui souffrent d'une pensée forte, de ceux-là qui veulent bien s'abaisser devant des hommes, mais parlent de leur dignité, lorsqu'il faut s'abaisser devant les grandes choses du monde. Et c'est ainsi que toujours il avait fui, oblique, devant l'absolu, qu'il se nommât la Sainteté,

la Force, la Volupté même. D'abord, il avait mal pensé de la France, qui est image de grandeur et mère de vertu. Et puis, toute son âme s'était affaissée, comme la maison que ne soutiennent plus les fondations.

Il avait lutté longtemps contre le curé du village. Nulle guerre ne lui semblait plaisante que contre ce qui est symbole : l'autel sur qui volent les colombes, le drapeau dont les couleurs signifient des vertus. Nulle guerre ne le trouvait plus dispos que celle où, dès l'abord, il butait sur le mépris indicible de l'adversaire.

De sa Brie, — la Brie si fière, si gentille ! — il avait secrètement applaudi les instituteurs de l'Yonne. Ce que ses pareils disaient lui était facile. Il allait où l'on entre de plain-pied, où ne gênent plus le mystère de la vie, les finesses du cœur.

Il avait l'orgueil, non de sa conscience, mais de sa pauvre intelligence. Il eût été tenu, comme son fils, par mille liens invisibles qu'il se serait cru esclave, et il ne voyait pas qu'il était asservi à quelques hommes. Il ne voyait pas sa chaîne qui était de grosses mailles, et Maurice voyait la sienne, qui était de soie

ténue, arachnéenne. Ainsi le père se croyait-il plus libre, plus grand de même, que le fils, et il se félicitait de la supérieure intelligence de ses haines.

Maurice ne brûlait que de se soumettre, et il était de la race des hommes libres. Sébastien était de la race des esclaves, et il proclamait l'indépendance de la raison affranchie.

Il avait du progrès l'idée que s'en font tous les ignorants. Qu'étaient vingt siècles d'histoire pour lui, devant cette force mystérieuse ? Mais l'histoire, à son tour, prenait sa revanche. En face de cet homme se dressait un enfant qui n'écoutait que son cœur, et qui osait entendre en lui la voix du passé. Tout à coup, par un retour imprévu, par une opération inattendue, comparable à ce que nos savants appellent l'hérédité régressive, vingt siècles de fine civilisation, de bonnes manières, de sérieux, de noblesse d'âme, revivaient en ce dernier venu.

Sébastien voudrait bafouer le soldat, comme il voudrait bafouer le saint, comme il voudrait bafouer le poète. Mais le voilà qui est tout bête devant son fils le soldat, et qu'il a peur devant son fils, et qu'il ne comprend pas, le malheureux !

— Trouves-tu pas que c'est une belle situation que la tienne, à cette heure...

— C'est selon.

L'enfant se balançait sur ses grandes jambes, devant la fenêtre nue qui laissait voir le printemps. Ils se taisaient. Le père marchait lourdement, dans ses sabots, les mains dans les poches de son veston. Des fusils étaient pendus aux murs blancs. Un lourd silence était tombé entre eux, comme celui-là qui s'abat avant l'orage, devant les fermes. Maurice s'ennuyait, le magnifique enfant qui savait tout, devant cet homme qui ne savait que ce qu'on apprend, que ce qu'il avait appris, si peu de chose...

Sébastien Vincent s'assit près de la table ronde, couverte de toile cirée. Briquet, le vieux setter, s'étirait à ses pieds. Sébastien dit plus bas, accablé, les deux coudes sur la table :

— Comment cela t'est-il venu ?

— C'était un matin. J'étais réveillé avant l'aube. J'ai entendu le clairon du 25ᵉ, dans le froid de l'hiver...

Sa voix était si lointaine que déjà le père ne l'entendait plus, et déjà il était seul, courbant la tête sur son cou, le regard fixé sur le sol.

M. Vincent parla longuement de l'armée, et

il put le faire sans qu'un mot original, qui vint de son âme à lui, effleurât ses lèvres... Une phrase fit lever les yeux de Maurice : « ... le sabre et le goupillon... », parce qu'il aimait que l'on procédât par images.

Admirable avertissement, si l'on y pense, que l'accouplement de ces deux mots, et comme l'on comprend bien que l'expression de M. Vincent ait arrêté Maurice un instant sur la pente de sa rêverie. Sans doute le sens, que M. Vincent attribue à ces deux mots n'est guère exact. Il voit, lui, une alliance, une sorte de conspiration occulte, une ligue des vieux dogmes contre la vérité nouvelle. Il entend deux symboles effroyables qui figurent deux dogmes, et il veut que ces deux dogmes suivent deux lignes droites sécantes, se rencontrent en un carrefour pour former la grande avenue de l'ignorance et du fanatisme. Mais si l'on s'y arrête, ne rejoignons-nous pas ici l'*ense et cruce* de l'Eglise ?

D'abord Maurice sent confusément qu'il y a une raison à cette alliance et que la raison de son père est la vraie. *Ense et cruce !*... Ce sont bien là, il est vrai, les figures de deux dogmes, et les images de deux systèmes. Métaphysiques

dissemblables, nullement alliées, comme le croit M. Vincent, nullement coalisées contre un ennemi commun, et non impliquées l'une dans l'autre, mais au contraire dissociées. Et pourtant, comme les deux signes se marient bien dans le ciel illuminé de Maurice, et comme tous les deux, il les aperçoit tout près l'un de l'autre, apparaissant tout seuls, et auréolés de surnaturels rayons !

C'est qu'il est une marque commune à toutes les mystiques, et cette marque est la recherche d'une haute passion qui nous ravisse hors de nous-mêmes, et nous contraigne de pleurer d'amour. Ici, il ne s'agit plus de l'économie des choses terrestres. Nous sommes embarqués dans deux grands voyages entrepris vers une morale, vers une foi, vers une certitude. Routes parallèles, non point convergentes comme le veut M. Vincent, mais éternellement l'une au-dessous de l'autre, et l'une étroite, l'autre large, mais toutes deux cheminant ensemble.

— Je n'y contredis pas, disait Maurice. Je t'accorde, si tu veux, que nos prières, à nous soldats, sont aussi vaines que celles des prêtres. Mais, telles qu'elles sont, je les préfère encore aux déductions des doctrines de raison et aux

prétentions des doctrines de science. Tant mieux, si c'est une folie que ces prières. Je suis ainsi, de les préférer.

M. Vincent, devant cette grandeur paisible, restait muet. Muet et accablé, car il ne croyait pas que le mal fût si profond, qu'il y eût tant de distance entre ses quarante ans et les vingt ans de son fils. Désarroi touchant qui faisait pitié plutôt qu'il n'irritait. Il regardait son fils avec cet horrible désespoir de ne l'avoir pas fait à son image. Et ici, l'on comprend qu'il était un brave homme, un excellent père de famille, comme tous les pères de famille du monde. On comprend ce retour à l'humanité, l'on commence à se retrouver, et l'on est tout prêt à admirer que cette grande discussion, qui touchait de si près la vie intime de ces deux hommes, qui intéressait jusqu'aux fibres les plus lointaines de leur cœur, se soit tenue si longtemps dans les hauteurs et les nobles généralités.

C'est là, en France, un fait assez commun, et nul trait n'est plus à l'honneur de notre race.

Pourtant, c'était une pensée plus terrestre qui agitait M. Vincent, quand, se promenant de long en large dans la chambre, il évoqua ses

propres souvenirs de régiment. Le malheureux n'osait pas dire qu'il souffrait de voir son fils perdu dans ces casernes dont il se croyait lui-même avoir été l'une des victimes ; qu'il souffrait aussi de l'éloignement de Maurice, éloignement double, éloignement de l'âme et éloignement physique de la distance, éloignement infini quant à leurs âmes et fini quant à la distance qui les séparerait désormais.

M. Vincent racontait qu'étant au régiment, il avait été victime des brutalités d'un sous-officier et que c'était à la caserne qu'il avait fait l'apprentissage de la haine.

Il accablait aussi l'armée coloniale, dans son être et dans sa destination. Mais c'était surtout un point de vue mondain qui l'occupait. Il disait par exemple :

— Est-ce pour mener cette vie-là que je t'ai fait donner l'instruction que tu possèdes ?... Que répondrai-je lorsque l'on me demandera ce qu'a donc fait mon fils ?...

Et encore d'autres choses semblables. Maurice, accablé d'ennui, ne voulait pas répondre. De sa place, la main gauche à la tempe, il apercevait dans la campagne des meules anciennes, d'un jaune noirci, et qui

étaient comme des champignons, parce qu'on avait pris de la paille de dessous. Pendant que le père parlait, il voyait sa vie où le rêve et l'action se mêlent. Il songeait au jour où il lui faudrait se dévouer, à de grands sacrifices de tout qui, peut-être, lui étaient réservés. Sébastien s'était encore arrêté.

— On m'a dit, reprit-il méchamment, que le vice fleurit là-bas, qu'il n'est que vauriens et gredins dans vos quartiers. Ne sais-tu point encore que toutes les portes se ferment quand vous passez dans un village, et que les bonnes femmes se signent, et que tout est rangé et caché dans les demeures, et les volailles mises au poulailler et tout rentré ?

Les yeux de Maurice se gonflent de larmes :

— Père, ce n'est pas vrai...

Maurice se ressaisit. « A quoi bon ? » se répétait-il machinalement. Il restait accablé par l'inutilité de cette dispute. Pendant que son père continuait d'avilir ce qu'il avait mis de beau dans sa vie, il eut un éblouissement. Tout à coup voilà qu'il s'évadait de l'horrible médiocrité qui l'entourait, de cette lugubre pauvreté. Dans une vision instantanée, il apercevait un steppe immense, écrasé de soleil, des

cavaliers qui se hâtaient vers un horizon circulaire.. C'était en Chine, ou au Soudan, ou ailleurs...

— A quoi sert tout ceci, dit-il lentement, et où veux-tu en venir ? Je suis las. Je m'en vais. Je ne veux plus de ton foyer. J'ai des chefs et des maîtres là-bas, que seuls j'écoute. Et ils me disent cela, et toi, tu es impuissant devant moi, et maintenant, tu ne peux plus rien empêcher.

Cet homme bon qu'était M. Vincent, ce libéral, ne goûtait pas beaucoup de telles révoltes. Il s'était arrêté dans sa promenade irritée. Sa figure osseuse, tiraillée de tics, apparut laide à Maurice, qui s'effraya d'une pensée aussi coupable.

— Eh bien donc, va-t'en, mon fils. Mais écoute bien ceci. Tant que tu persévéreras dans ton erreur, je ne te connaîtrai point et ne t'aiderai point. Va, je suis sûr qu'un jour ou l'autre, tu auras besoin de ton père. Ne compte pas sur ma bonté ce jour-là. Puisque tu as assez peu de cœur pour quitter le foyer paternel, j'attendrai, pour te rendre toute mon affection, que la raison te soit venue. Allons, au revoir, Maurice. Tâche de réfléchir

et reviens un jour plus sage, plus prudent que tu n'es.

Le pauvre Sébastien Vincent avait presque des larmes dans les yeux, lorsqu'il serra la main de son fils.

Maurice, lui, s'échappa de la chambre avec une nausée au cœur. Ce ne fut que lorsqu'il eut traversé la petite place du village et qu'il vit l'auberge : *A la descente des chasseurs*, la boutique de l'épicier Pérache, la forge du maréchal, toute cette petite vie qui, pendant tant d'années, avait enclos la sienne, ce ne fut que lorsqu'il se retrouva à l'air libre dans cette paisible atmosphère bleuâtre des belles fins de journée qu'il reprit son calme. Il s'étonna même de n'avoir pas trop de tristesse. Il se retourna vers la maison d'école et il sentit qu'il la regretterait à peine. A Cherbourg, dans la chambrée froide et nue, il savait qu'il serait chez lui davantage que dans cette chaude demeure : ici, il n'y avait plus que science et poussière de livres, odeur de craie et de vieille encre. Son foyer, désormais, serait une tente errante parmi les déserts roses des Tropiques...

Comme il descendait vers Crécy, il se plut à

penser à l'amour. C'était encore la chaîne qui l'attachait au pays. Il se dirigea vers une chère maison. Il pensait de tout son cœur à celle qui lui avait dit un jour :

— Mon amitié, à moi, sera fidèle...

VI

Claire Monestier est la femme que Vincent a choisie pour qu'elle devînt plus tard sa femme. Dans une âme aussi équilibrée que celle de Maurice, dans un cœur aussi sain, il n'y avait guère de place pour le romantisme. Claire était tout simplement celle dont il rêvait d'avoir plus tard des enfants. Les félicités qu'elle lui promettait étaient pour lui si assurées qu'il n'avait point de trouble ni de hâte. Il était comme ces marins bretons qui gardent pendant des années en eux l'image de la promise et attendent avec une sereine confiance le retour au pays. C'est sans urgence qu'il voulait construire la maison de son bonheur. Mais dans une heure si critique où il faisait sa vie, comment ne serait-il point allé vers son amie, comme une barque, après une tempête, cherche son havre ? Près d'elle, il savait bien qu'il ressentirait du calme et la certitude, pour ainsi dire, mathématique du bonheur.

La maison de M. Monestier se trouvait à une centaine de mètres de la ville de Crécy, sur les rives mêmes du Grand Morin. C'était une jolie demeure, agreste et villageoise. Le jardin empli de roses et de magnolias avait un peu l'air d'un parc, mais dans le goût tendre du XVIII[e] siècle. On y voyait des rocailles enfouies dans des bosquets, une vieille statue en plâtre qui s'effritait, et, à côté de cela, des parterres soignés d'où montait une chaude odeur terreuse. Le tout formait un ensemble un peu naïf qui devait plaire à un bourgeois transporté aux champs, assez touchant comme peut l'être ce que le citadin va chercher à la campagne. C'était bien là ce qu'on appelait jadis une « maison des champs ».

Maurice Vincent, ayant vu que la villa était déserte, traversa vivement ce petit éden qui tenait tant de place sous le ciel de ses vingt ans. Près du Morin, se trouvait un endroit qu'il aimait entre tous. Un pavillon tapissé de lierres s'avançait dans la rivière et baignait ses pilotis dans l'eau encombrée de roseaux et de conferves. Une barque plate aux planches vermoulues était retenue à la rive par une lourde chaîne, et autour, le flot tranquille, inondé de

soleil, faisait deux grandes ondulations parallèles. Là, l'on sentait l'abandon, ce mortel silence des endroits où l'on ne va pas, une joie contenue et un peu lasse, comme celle qui finit les beaux jours.

Du pavillon, Maurice espérait voir son amie. Il y respirait la fraîcheur de l'ombre et se mit à trembler de bonheur. Cet humble abri lui suggérait l'image d'une vie calme et réglée, d'une retraite heureuse que les agitations du monde ne troublent pas. Au milieu des inquiétudes de sa jeunesse, il donnait une minute au souvenir qui l'enveloppait d'une ombre mystérieuse et envahissante.

Il secoua sa torpeur et descendit du pavillon. Comme il s'approchait de la rive, il aperçut Claire de l'autre côté du Morin. Tous deux éclatèrent de rire de se voir séparés un instant par l'eau mouvante et noire. Maurice détacha la barque et, en s'aidant d'une gaule, il suivit l'ombre oblique des peupliers. Claire, les mains croisées, le regardait. Il faisait chaud ; le jeune homme avait déboutonné sa tunique. La chemise entr'ouverte montrait sa poitrine rose et bombée. Claire croyait voir un jeune dieu qui marchait sur l'eau, vers elle. Quand

il eut rattaché la barque au rivage, il lui dit de sa voix un peu paysanne :

— Sais-tu bien que je pars ce soir, Clairette ?...

— Oh ! mon pauvre Momo !... dit la jeune fille dans un soupir.

Et voilà que Maurice la contemple longuement et qu'il s'attendrit, tel ce matin, devant les saules et les tilleuls de son enfance. Comme eux aussi, elle est toute son enfance, toute sa jeunesse, tout son pays. C'est à peine sa beauté qu'il veut voir... (est-elle jolie ?)... mais combien de liens l'enchaînent, le retiennent au merveilleux passé.

Ils étaient arrivés près d'un vieux pont de pierres dont l'arche blanche s'avançait sur l'ombre opaque de la rivière. Ils s'arrêtèrent, comme pour mieux goûter la joie amère de l'heure qui fuyait... O les beaux mouvements de l'âme que ressent Maurice quand ils suspendent leur promenade, timides tous les deux devant l'amour ! Oui, elle était jolie tout de même, la fille du vieux Monestier, avec sa robe de coutil rose et cette figure où tout plaisir laissait sa trace et ses cheveux blonds que l'été et la jeunesse ébouriffaient. Elle n'était

pas vêtue en paysanne, mais en petite provinciale modeste, un peu sauvage. Seulement, elle ne pouvait plus ne point palpiter de plaisir quand elle se trouvait près du rude soldat qu'était Vincent...

Du pont de pierre, les amoureux voyaient la petite ville toute proche. Ses toits moussus s'endormaient. Une fenêtre s'éclaira dans l'ombre. Maurice pensa aux vies paisibles et obscures qui étaient là... On n'entendait plus que le bruit d'une vanne qui filtrait doucement son eau sur les aubes d'une roue de moulin, perdue dans le feuillage. Derrière eux, les glèbes des exploitations agricoles, les coteaux délicats, s'effaçaient, se perdaient dans la brume chaude. Maurice frissonna : il sentait confusément à cette heure la fuite du temps, la hâte de vivre, l'impatience du plaisir, le désir. Sans rien dire, il prit la main de la jeune fille qui venait de relever son chignon rebelle.

Il se laissait aller à d'imprécises songeries. Volontiers il aurait pensé à des fiords de Norvège sous la lumière bleue de la lune de minuit. C'est ainsi qu'aiment les hommes, et il n'est point jusqu'à ce petit soldat qui ne veuille mettre dans son amour un parfum de

poésie. Mais ce n'est pas là le compte de Claire Monestier. Les précisions de la vie l'occupent tout entière, et même au milieu des plus graves transports, son cœur sait rester intelligent. Elle voudrait que la situation fût nette et elle a peine à admettre que si Maurice l'aime, il consente volontiers à se séparer d'elle. Voilà ce qu'elle souhaite de comprendre, et c'est plus encore du trouble spirituel que de la tristesse qu'elle éprouve à sentir Maurice perdu dans les quartiers des soldats.

Hélas ! comment jamais saisir l'enchaînement mystérieux de la vie ! Quelle folie que d'y vouloir de la logique ! C'est Maurice Vincent qui a raison de s'abandonner à une éphémère minute de bonheur. Son embarras nous touche quand il voit sa fiancée interrompre par des larmes brutales la mélancolie un peu mouillée de sa rêverie. Dès les premiers mots, il se cabre, il rit bêtement, tout désemparé du mélange, avec sa fiction, du réel trop précis :

— Savez-vous, mon cher Maurice, dit la jeune fille en se mutinant gentiment, que vous êtes un être tout à fait extraordinaire. Votre régiment est une chose affreuse. Ne riez pas. Je suis bien renseignée. Tenez ! le fils

Lubin est venu en permission, il y a un mois. Le pauvre garçon est persécuté par son lieutenant. C'est horrible, ce qu'il nous a raconté. J'avais envie de pleurer en l'entendant. Et voilà que vous retournez content dans votre caserne, et encore que vous voulez partir aux colonies, me quitter, mon ami ! Car je le sais. On me l'a dit. M'aimeriez-vous assez peu pour me faire tant de peine ? Ah ! mon cher Maurice, dites-le-moi, que ce n'est pas vrai, qu'on a menti, jurez-moi que vous ne me quitterez jamais !

C'était une sorte d'ultimatum. Mais Maurice, un instant troublé, s'est repris. Son cœur est si simple que l'amoureux appel de sa compagne ne peut y jeter le désordre. Il se résout à la franchise :

— Oui, c'est vrai, je partirai, répondit-il gravement. Mais il ajoute :

— Que veux-tu ? C'est le métier qui veut cela, et c'est vrai, je ne m'en plains pas trop... Combien, à mon retour, serai-je plus digne qu'aujourd'hui d'être ton mari ! Je voudrais tant, Claire adorée, te raconter plus tard les belles choses que j'aurai faites !

Et ceci était encore un cri sincère. N'est-ce

pas la Gloire qui, il y a longtemps, vola vers lui? N'est-ce pas bien elle, la sœur de l'amour, qui hante le repos de ses nuits et qui l'a pris? Mais tout de même, il avait peur que sa voix sonnât faux et il regrettait que les élans d'une tendresse importune fussent venus gâter un soir qui s'annonçait si bien. En réalité, il avait fait blanc de son épée, mais il savait bien qu'il est des heures où les systèmes les mieux établis se dissocient, où mille facteurs interviennent qu'on avait négligés : une brise d'été, une langueur amoureuse, une oppression faite de désir et de regret. Il ne se trouvait plus très assuré quand il voyait devant lui cette jolie fille et qu'un crépuscule délicat se faisait encore complice de son émoi. Quand il la voyait abandonnée à sa tristesse et qu'il comprenait son geste de résignation, de lassitude, alors une pitié désespérée montait en lui.

Elle s'était couchée sur l'herbe un peu grasse, toute imprégnée d'odeurs fanées. Maurice s'approcha d'elle et voulut parler. Elle sentait le plein air, la santé. Il aspira ce frais parfum et ne dit rien. Il lui sembla seulement qu'elle penchait vers lui ses lèvres entr'ouvertes et qui tremblaient d'amour. Mais il n'avait

plus que de la fatigue et une fièvre lourde.

— Le monde me paraît si simple, disait Claire, le bonheur si facile ! Et depuis que vous êtes là, Maurice, je ne sais plus... Je ne comprends plus...

Le jeune homme baissa les yeux. Il eut un vertige. Pourquoi fuyait-il le bonheur qui s'offrait ? Qu'avait-il fait de sa vie ? Mais il se redressa. « Allons, j'ai le délire, se dit-il, demain tout cela sera bien loin. » Il tendit la main à la jeune fille et l'aida à se lever. Il était tard ; ils se hâtèrent vers la ville.

Un vent nocturne se mit à souffler, et il semblait que cette caresse aérienne allégeât la pesante angoisse où deux jeunes cœurs amoureux avaient failli sombrer... Mais voici que la rue de la petite ville apparaît. Les lumières des maisons y piquent de petites étoiles vacillantes. Entre les deux rangées de demeures bien closes, souvent coupées par les murs d'un jardin, on se trouve déjà à l'abri, loin de l'eau noire, des prairies vagues baignées d'humidité. Quels fantômes ne disperseraient pas les demeures des hommes ? Maurice, au milieu d'elles, se reprenait et redescendait en lui-même :

désemparé. Une seule idée le préoccupait. C'était de bien finir cette belle journée ensoleillée. Il craignait qu'ils ne se fussent pas compris :

— Vous ne m'en voulez pas, demanda-t-il, ma chère Clairette ? Dites-moi que vous êtes toujours mon amie. Ne m'abandonnez pas, vous aussi.

La jeune fille sourit et tendit franchement sa main à Maurice :

— Vous êtes mon cher fiancé, ne le savez-vous-pas ?

Et ils s'embrassèrent enfantinement, un peu comme un frère et une sœur. La voix de Claire, quand elle avait dit : « Vous êtes mon cher fiancé », en disait plus que ce baiser, mais Maurice ne comprenait pas que, depuis tout à l'heure, Claire savait mieux l'aimer, que la douleur, mieux que la joie, pouvait projeter quelques lueurs dans les sombres galeries de son cœur.

Quand Claire fut rentrée dans la maison paternelle, Maurice resta un moment cloué dans l'ombre. Il vit une lumière qui passait. Alors il s'enfonça dans la nuit et traversa la cité dormeuse d'un pas alerte. Derrière le pont du canal qui fait le tour de la petite ville, il y a une longue allée de peupliers qui mène

à la gare de Crécy. Le jeune garçon s'y engagea. Mais il s'arrêta pour aspirer une dernière fois les odeurs de la nuit. Le vent faisait dans les hautes cimes une incertaine musique. Une lueur trembla au bout de l'avenue ; elle grandit et disparut : c'était une carriole attardée... Au loin, le sifflet d'une locomotive déchirait l'air. Jamais Maurice n'avait ressenti une telle plénitude de tristesse. Le voilà qui était seul, il avait perdu sa famille, le doux foyer, la tendresse, tout le charme délicat de la vie. Il pleurait d'aimer trop sa terre. L'odeur du sol natal l'obsédait et le poursuivait. C'est depuis que, tout jeune, il s'est grisé des foins et qu'il a aspiré l'humide et pénétrant parfum des prairies. Depuis !... Il s'est lancé dans les grandes routes du monde. Depuis, il est le nomade, perdu en un désert de deuil, accablé de nuit, de souvenir. Est-ce donc que cette terre ne lui suffit plus ? Est-ce donc que, sans foi et sans prêtres aujourd'hui, elle ne peut plus le contenter ? Est-ce donc que, vraiment, il l'a perdue, cette terre, et qu'il sent qu'un dur périple peut seul l'y ramener ?...

Maurice continuait sa route. Une petite auberge, tout près de la gare, l'invita à manger,

en lui rappelant sa faim. Deux ou trois bonnes gens étaient là. Maurice les connaissait. Il leur serra la main et demanda à la servante une omelette, un morceau de lard et du fromage. La présence de ces braves campagnards et ce dîner aussi simple que confortable lui rendirent l'optimisme dont il était coutumier. La salle était bien éclairée et sentait bon les légumes, la saine campagne, le pot-au-feu. Les dîneurs parlaient de chasse et leurs propos plaisaient à Maurice qui s'y mêla, avec cette sorte de fraternité aimable qui s'établit vite dans une auberge de France.

Mais quand il eut quitté l'humble logis et qu'il se retrouva sur le quai de la gare, il ne sentit plus qu'une extrême lassitude. Il avait hâte d'être dans le train pour s'endormir. Il n'y avait pas un voyageur. Le quai était désert. Là-bas, une locomotive égarée crachotait, sur une voie de garage. Maurice percevait la fuite du temps et comptait les minutes qui tombaient pesamment dans le silence. Tout à coup il perdit conscience de la réalité. C'étaient déjà des souvenirs, tout ce qu'il venait de vivre. Les seules joies qu'il pourrait garder étaient celles du souvenir. Les prairies du

Morin, l'heure brève près de l'amie, tout cela était loin déjà. C'était déjà son passé qui l'accompagnait fidèlement, le frêle bagage qu'il emportait dans l'immense et solitaire traversée...

Tout à coup, il eut une vision : Claire Monestier entrait dans la gare en coup de vent. Elle avait un gros paletot d'étoffe bourrue. Avec elle, il entrait un bon parfum de jeunesse, toute l'humide fraîcheur des foins quand ils sont coupés en automne...

— Oui, c'est moi. La voiture du père Laval partait. Alors j'en ai profité pour venir vous faire un dernier petit adieu. N'est-ce pas que je suis gentille ?

Maurice voudrait balbutier des mots d'amour, de reconnaissance... Il lui prend la taille. Il lui dit :

— Tu es folle, ma Clairette. Et tu vas rentrer toute seule dans la nuit noire ! Tu crois que c'est convenable pour une petite bourgeoise comme tu es !

Mais Claire ne répond pas, et se serre contre son ami. Elle voudrait pleurer et rire, et rire et pleurer. Son cœur est plein de tendresses printanières...

— Au moins, soignez-vous bien là-bas, mauvais garçon, et écrivez-moi un peu de temps en temps.

Oh ! ces riens, ces enfantillages, ces phrases naïves, comme elles s'inscrivent dans la mémoire du jeune homme, et comme il connaît déjà qu'elles forment le fond subtil et aérien devant lequel il se mouvra désormais ! Serré contre sa fiancée, Maurice voudrait se pénétrer à jamais de son odeur agreste, qui paraît plus aiguë dans la pénombre de cette gare. Cette fois-ci, aucune pensée d'avenir ne l'importune. Il s'abandonne au rêve charmant que l'heure talonne...

Deux phares parurent dans la nuit. Ils étaient l'image de la fatalité...

Rien ne rend le désir aussi âpre que la griserie d'un départ, l'inconnu qui vous enfle le cœur, la fièvre d'une heure inscrite. Tous deux goûtent le moment unique où toutes les forces de l'amour sont concentrées, ardentes, et impuissantes tout ensemble, à dompter le destin. Ils s'enchantent de la plénitude de l'amour, et de ce que leurs nerfs sont exaspérés par tant de beauté, tant de douceur. Maurice oubliait tout. Comme la jeune fille penchait en arrière

sa tête, ce timide essaya un baiser. Les lèvres de Claire étaient fraîches, presque froides de toute la nuit qu'elles avaient frôlée. Maurice sentit un frisson de révolte qui les remuait. Ce fut un moment, mais si plein, si intense, qu'il portait en lui un infini de consolation.

L'émotion de Maurice était riche quand il consentait à l'amour et se laissait aller, parce qu'il savait trop bien, le pauvre enfant, que ces beaux jours n'auraient pas de lendemain. A sa vie, toute tissée de mâles vertus, il fallait ces faiblesses, ces abandonnements.

Maurice lâcha sa douce proie. Le train stoppait, dans un grincement aigu de freins. Il monta dans un compartiment de 3e classe. Accoudé à la portière, il regardait cette gamine, abandonnée à son tour, désemparée sur le quai désert. Cette image le navrait. D'ailleurs, que pouvait-il dire qui ne froissât le besoin qu'ils sentaient tous deux de se recueillir ? Que pouvait-il dire maintenant ? Il s'ennuyait. Il avait hâte que le train partît, que la solitude le rendît à lui-même. Mais quand il partit, en effet, le jeune homme suivit longtemps des yeux cette forme grise toute noyée

d'ombre et incertaine qui restait là, sans voix, dans la nuit hostile de cette gare.

Il s'étonnait d'être sans larmes, mais, à vrai dire, il goûtait trop le charme d'un beau moment pour le gâter de tristesse ou de regret. Non, il ne regrettait pas. Il se souvenait seulement. Et dans le bercement monotone du train, des images du passé l'endormaient. D'abord le martèlement rythmique de la marche lui rappela des cloches à Montmartre, certains dimanches où, tout petit, il allait voir le vieux Monestier dans son atelier de la place Vintimille... La grande croisée était ouverte sur des glycines... Le bruit des cloches de Montmartre, dans le silence dominical d'un vieux quartier !... C'étaient encore des heures imprécises et douces, qui n'étaient rien, et pourtant le souvenir s'en était accroché à lui, comme les nuages fugitifs s'accrochent aux sommets des coteaux, les jours d'orage... Puis des gens passèrent, des figures grimaçantes qui l'entouraient, et, au milieu, il y avait Claire qui souriait et secouait la tête doucement... Il frissonnait de froid... Enfin tout se brouilla, sombra dans un gouffre de lumière verte, et il s'endormit du sommeil pesant d'un soldat de vingt ans...

VII

Vers ce temps-là, il se tint chez Timothée Nangès des propos qui montrent assez bien l'étape que d'un seul bond, d'une seule poussée, d'un seul mouvement avait franchie Maurice Vincent. C'est en décrivant les états d'âme de quelques officiers que nous pourrons jalonner notre terrain et nous rendre compte des opérations complexes que le soldat Vincent avait effectuées spontanément, par un jeu naturel, et en quelque sorte sans y prendre garde.

C'est ce qui nous pousse à rapporter très exactement ce qui fut dit ce soir-là chez Nangès et qui nous semble plus important pour notre objet que les discussions où s'usait, sans profit apparent, l'affection réciproque de M. Vincent le père et de son fils. On verra par la suite que le jeune homme qui, une fois dans sa vie, avait su simplement s'écouter et suivre la parole de son cœur, était allé plus loin dans la connaissance des destinées de son pays que

ces autres qui dispersaient leur juvénile énergie en de nobles causeries.

Il est permis de regretter que Nangès n'ait pas pris plus de part à cette conversation. Il n'était pas un théoricien, et surtout il estimait que certaines rêveries n'avaient point de place dans le cerveau d'un soldat. Mais toutes ses sympathies allaient à son lieutenant, Labastière.

« Le Marsouin » était un jeune lieutenant d'infanterie coloniale qui venait d'éprouver la chance des armes en Afrique, où il avait su se signaler heureusement. Mais, plutôt que de conter ces campagnes, il préférait médire de la guerre, qui était pourtant le point où il excellait.

— Comment, dit Labastière, je ne vous entends pas. Votre idéal n'est pas la guerre ?

Le Marsouin expliqua :

— Ce serait, certes, mon agrément personnel que de la faire, et nulle part, je crois, je ne trouverais mieux mon emploi. Pourtant, si j'élève le débat, si j'échappe un instant au point de vue égoïste, si je vois enfin l'intérêt de mon pays, eh bien non, je ne suis pas en droit de désirer la guerre, je veux dire une

grande guerre, une épopée guerrière, si vous voulez.

Labastière cligna des yeux, puis il dévisagea son camarade, et il répondit :

— Ce que vous dites est important, mon cher ami. Mais je me demande alors ce que nous faisons dans l'armée. Car enfin tous les Français feront leur devoir en temps de guerre. Je dis tous, même ceux qui professent aujourd'hui qu'ils ne le feront pas, et qui seront peut-être les plus enragés. Ce n'est donc pas un critérium pour nous que l'accomplissement du devoir guerrier. Mais notre devoir commence plus haut et va plus loin. Je dirai plus : il diffère essentiellement du devoir du simple patriote, de l'honnête électeur. L'officier n'est pas patriote à un degré au-dessus du citoyen. C'est là une idée vulgaire, mais elle est fausse. Il l'est autrement et la différence est si grande que c'est presque amener une confusion que d'appliquer le même mot à deux objets aussi éloignés l'un de l'autre. Ce n'est pas une différence essentielle, originelle, qui sépare les deux modes du patriotisme. Ce n'est pas une différence d'intensité, de minimum et de maximum. Ce n'est pas une différence de quan-

tité. C'est une différence de qualité. Ceci dit, ou bien nous serons nous-mêmes d'une qualité particulière, incomparable, non mesurable à la commune mesure, ou, au contraire, nous aurons dans l'Etat une place assignée, et toute notre ambition devra être de servir en exacts et consciencieux fonctionnaires. Mais, je vous le demande, mon ami, admettez-vous qu'un savant, par exemple, soit un fonctionnaire, et que direz-vous d'un savant pour qui la science ne serait pas tout l'idéal ? Notez qu'ici encore, le respect du savant pour la science n'est pas simplement un respect pour la science plus vif que le nôtre, d'un degré au-dessus. Son respect pour la science ne peut être mesuré en aucune façon avec le nôtre, qui a tendance volontiers à la mettre dans sa juste place. Et que direz-vous d'un prêtre qui n'aura pas la charité ?

— Pardon, dit le Marsouin, j'ai, comme le savant et le prêtre, mon rôle à moi, ma loi particulière, qui est d'apprendre la guerre, mon but, qui est de m'y préparer. Le jour où nous serons attaqués, — le jour, moins beau à mon gré, où nous attaquerons, je veux pouvoir servir de toutes mes forces, de tout mon

cerveau, de toutes les fibres de mon cœur... Comprenez-moi, Labastière ; comme Français, comme citoyen, comme homme français, enfin, je ne puis, quoi qu'il m'en coûte personnellement, appeler de mes vœux une guerre et toutes les misères que fatalement elle amènera avec elle.

Les hôtes de Nangès s'étaient approchés. Les cigares s'éteignaient. Tous avaient un peu honte de penser si rarement à ces choses.

— Vous pourriez, dit Labastière, me retracer les horreurs de la guerre. Vous n'emporteriez pas ma conviction. J'estime la vôtre pleine de sens et de sagesse. Mais je ne crois pas qu'elle soit utilisable pour nous, que nous puissions nous l'approprier. Notez que je ne la condamne pas en elle-même, mais seulement pour l'usage que vous en faites. Vous aurez beau me prêcher, l'armée n'est pas la nation. La morale applicable à la nation ne l'est pas à l'armée. Les principes qui valent pour l'une ne valent pas pour l'autre. L'armée comporte en elle-même sa morale, sa loi et sa mystique. Et ce n'est ni la morale ni la mystique de la nation. Nous avons deux ordres de grandeurs absolument distincts, que vous ne pouvez superposer sans faire une opération irrégulière.

— Holà ! s'écria le Marsouin, je vous arrête, mon cher camarade, car vous m'accorderez, dans ce cas-là, que la nation est au-dessus de l'armée, et que donc, si l'armée n'a pas les principes mêmes de la nation, ces principes sont condamnables, — que sa morale est condamnable, si elle va à l'encontre de la morale de la nation.

Beaucoup des amis de Nangès ne pouvaient comprendre les paroles de Labastière, parce que Labastière avait le goût de réfléchir sur son état, et qu'il croyait tout le monde parvenu au point de vie intérieure où il était. Il expliqua sa conception de l'ordre militaire :

— Les principes de l'armée sont nécessaires dans une nation, bien qu'ils soient contraires souvent aux principes de cette nation. Je vous dirai même tout à l'heure que la seule utilité de ce corps, de ce mécanisme qui est l'armée, c'est qu'il est indépendant, qu'il joue tout seul, qu'il fonctionne par ses propres moyens, et que c'est précisément par le jeu de ce fonctionnement indépendant que l'armée apporte à la nation un principe utile à sa vie. Vous n'empêcherez pas que nous n'ayons une mystique, que cette mystique ne soit qu'à nous, et en soit interchangeable avec aucune autre. Vous

n'empêcherez pas que nous ne soyons un peu plus qu'un métier, au sens où l'on entend ce mot d'ordinaire, un peu plus qu'une profession. A ce point de vue, dans l'ensemble de la société, nous ne sommes guère comparables qu'au prêtre et au savant.

— C'est-à-dire, Labastière, dit le Marsouin, que nous sommes le bras de ce corps dont le prêtre est le cœur et le savant le cerveau. Et il est bien vrai que ce sont là les « trois ordres ». Mais ce bras, ce cœur, ce cerveau, ne sont rien par eux-mêmes. Et le bras, en particulier, n'est qu'un instrument et ne fait qu'obéir. A mon tour, laissez-moi voir une certaine beauté dans ce rôle qui nous est assigné, dans notre effacement, dans notre parfaite résignation à n'être qu'un moyen, et non un but.

Il parlait doucement. A la noblesse de ses propos se rattachait celle d'une belle vie de soldat que tous savaient. Mais Labastière, d'une voix dure, lointaine, lui répondit :

— Nous sommes plus. Nous ne sommes qu'un moyen pour le pays, mais nous sommes un but pour nous-mêmes. Et ceci est très important, pour nous-mêmes et pour les autres. C'est très important pour tout le monde,

J'estime nécessaire, mon cher ami, qu'il y ait dans le monde un certain nombre d'hommes qui s'appellent soldats et qui mettent leur idéal dans le fait de se battre, qui aient le goût de la bataille, non de la victoire, mais de la lutte, comme les chasseurs ont le goût de la chasse, non du gibier. « Ils ne savent pas, dit Pascal, que ce n'est que la chasse et non le prix qu'ils recherchent. » Si l'officier est tout uniment l'homme qui fait son devoir — son devoir professionnel, — en cas de guerre, c'est beaucoup, certes, mais c'est beaucoup moins qu'il ne m'en faut. L'état d'officier comporte une autre règle. Il implique des doctrines, un corps indépendant de doctrines qui ne sont pas à l'usage de tous, *ad usum universi*, de même que le savant et le prêtre ont en quelque sorte une morale professionnelle, une doctrine morale inhérente à leur état, enfin des obligations morales particulières, outre les obligations professionnelles tout court, matérielles et mondaines. Notre rôle à nous, ou alors nous perdons notre raison et nous n'avons plus de sens, c'est de maintenir un idéal militaire, non pas, notez-le bien, nationalement militaire, mais, si je puis dire, militairement militaire.

Et cela envers et contre tous, jusqu'à l'injustice même, jusqu'à la violence inique, jusqu'à la ruine. Car notre morale à nous dépasse de bien loin les exigences de la morale commune et journalière. Enfin, si vous voulez, l'armée en temps de guerre sert à faire la guerre, et en temps de paix elle sert à ce qu'il y ait des militaires.

Comme certains prédicateurs, il frappait l'auditoire sans emporter la conviction. Un officier qui était sorti de l'école quelques mois auparavant traduisit le sentiment des jeunes :

— Ce que vous dites est bien subtil, Labastière. Mais vous ne voyez pas assez ce que nos devoirs empruntent aux circonstances présentes. Si j'étais né sous le premier Empire, je ne manquerais pas d'avoir toutes vos idées. Etant humblement un soldat de la troisième République, et voyant la France avant toutes choses, je me demande quelles sont les destinées que je souhaite le plus à mon pays, et alors je ne suis pas loin d'avoir pour idéal, comme notre camarade, la paix universelle. Que diable ! nous ne pouvons tout de même pas fermer les yeux sur les conséquences ef-

froyables des guerres. Ce serait être mal d'un siècle de lumière. Ce qui n'empêche pas, — tant que la guerre sera une nécessité, et ce sera longtemps encore sans doute, — de m'y préparer de mon mieux. J'espère y faire mon devoir comme un autre, et y goûter en plus la satisfaction d'être un rouage plus utile, plus essentiel, d'être utile, comme vous dites, à un degré au-dessus de mes autres compatriotes.

— J'exige autre chose de vous, mon cher camarade, dit Labastière. Je veux encore que vous mainteniez une idée qui s'en va et dont nous sommes les derniers représentants. Je crois nécessaire à ce peuple qu'une telle idée soit maintenue. Je ne prétends pas que tout électeur pense comme je fais. Nous n'avons pas de conversions à désirer ni de propagande à tenter. Au contraire. Comme, pareillement, il serait hors de sens de vouloir que tous les Français adoptassent la mystique du savant, ou bien encore celle du prêtre. Mais réfléchissez-y bien, mon ami. Le jour où nous perdrons nos belles folies, nous ne vaudrons plus grand'chose, et tout ce peuple souffrira de notre déchéance particulière. Je veux que vous soyez

un prêtre zélé, et non pas seulement un prêtre consciencieux.

— Je proteste, je suis zélé...

— Oui, vous aimez à apprendre la guerre. Vous y mettez tous vos soins, tout votre zèle. Vous aimez l'étude de la guerre. Mais vous blâmez ceux qui veulent la faire. Tout vous plaît dans le métier, sauf une chose : c'est le but lointain à quoi il tend. Vous posez gaillardement des prémisses, mais la conclusion vous effraie. Tant est effroyable, en effet, et inconcevable l'idée de la force, l'idée de l'emploi et de la domination de la force.

— Faites attention, Labastière, dit le Marsouin. Vous nous conduisez insensiblement à l'apologie du césarisme.

— J'ignore ce qu'est un soldat césarien, et j'ignore ce qu'est un soldat républicain et ce qu'est un soldat non républicain. Mais je tâche de savoir ce que c'est qu'un soldat. Et je crois me sentir plus en sécurité dans mes retranchements que vous ne devez l'être dans les vôtres. Que ce métier doit vous paraître au fond une lamentable chose, qui vous ballotte entre les rêves du passé et les réalités du présent ! Qu'il doit vous peser, quelque-

fois, quand, redescendant en vous-même, vous mesurez le but qui vous est proposé, avec votre conscience de moderne, et que vous devez, à ces moments-là, sentir de découragement ! Comme ces condamnés au *hart labour*, qui, dit-on, poussent toute la journée devant eux une roue qui tourne à vide et usent leurs forces sans résultat tangible...

Timothée Nangès intervint pour donner avec bonhomie une conclusion :

— Peut-être, dit-il, allez-vous trop loin, Labastière. Votre jeunesse vous entraîne. Aussibien, représentez-vous, Messieurs, deux types de soldats qui ont toujours existé et existeront toujours. Mais à quoi bon philosopher ? Ce qu'il y a d'admirable dans notre état, c'est que les théoriciens n'y ont point de place. Napoléon l'a déjà dit. Il n'aimait pas, vous le savez, les idéologues. Nous occupons la borne où viendront éternellement se briser les philosophes et les moralistes, les philanthropes, les hygiénistes, les orateurs et les politiques. Je crains qu'ils n'éprouvent tous une mésaventure analogue à celle d'un ministre qui vint jadis nous visiter. Je veux vous la conter, parce qu'elle comporte un sens assez caché, que vous

comprendrez. L'éminent fonctionnaire était tombé en arrêt, en plein quartier, devant une fontaine qui ne donnait point d'eau filtrée. Horreur et malédiction! Des soldats pouvaient boire de cette eau. Ils en buvaient certainement. Ils buvaient, Messieurs, de l'eau non filtrée! La mode était à l'hygiène, en ce moment. Le pauvre homme n'en revenait pas. Il manifesta son mécontentement et voulut montrer aux officiers qui l'entouraient la réalité, l'imminence du danger. Il voulut montrer que, oui, les soldats du quartier d'artillerie buvaient certainement de l'eau contaminée, et, comme un vieux sous-officier se trouvait là, il le prit à témoin : « Ainsi, vous, maréchal des logis, dit-il, je suis sûr que vous buvez de cette eau! » Mais l'autre, sans se troubler, lui répond de sa voix rugueuse, flegmatique en même temps : « Pardon, Monsieur le Ministre, moi, je ne bois jamais d'eau! » Ce fut un saisissement. C'était un de nos plus vieux sous-officiers, l'un des meilleurs aussi, mais on sentait à sa voix qu'il avait dit vrai! Toute l'hygiène moderne, le travail de tant de commissions et de sous-commissions, la vertu et le zèle de tant de fonctionnaires, venaient d'échouer devant

cette minuscule réalité militaire d'un brave homme qui buvait son litre au lieu d'aller à la borne-fontaine. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que ceci vaut bien toutes vos idéologies ?...

Le lendemain, Nangès vit Maurice Vincent au quartier. La vue du jeune brigadier lui fit plaisir. Il était changé. Depuis quelques jours qu'il l'observait, il le trouvait plus ferme qu'avant, plus établi dans son métier, plus confirmé. Et, en effet, quelques heures passées à Crécy auprès de l'instituteur, son père, avaient plus fait pour sa sécurité personnelle que tous les discours qu'aurait pu imaginer Nangès. Enfin il était plus soldat. Il avait pris du pied. Il s'était mieux installé dans la maison.

Comme Nangès pensait à la conversation de la veille, il lui vint à l'idée que, si son vieux sous-officier avait su répondre à un hygiéniste, Maurice Vincent se chargerait bien, par sa seule mine, de répondre à un philosophe. Eh quoi ! vous élevez ce jeune homme dans le zèle humanitaire, vous lui apprenez l'exercice de la vertu pacifiste. Il est né aux temps mêmes des grandes abdications, des grandes défec-

tions, des grandes défaites, de l'affaissement progressif et irrécusable des vieilles vertus, de l'abaissement des vieilles morales. Il aurait pu faire un honnête bourgeois, un bon jeune homme vertueux, dans la bonne moyenne des jeunes gens, c'est-à-dire suffisamment « avancé », comme tout le monde doit l'être décemment, suffisamment prudent, il aurait pu être tout cela, et il a suffi qu'un capitaine vînt lui parler de l'Afrique, il lui a suffi de savoir qu'il y avait quelquefois des gens qui tiraient de vrais coups de fusil, — pas pour rire, — pour qu'il accourût s'engager, et il a suffi de quelques mois pour apprendre à ce jeune homme tout ce qu'un soldat doit savoir, tout ce que Nangès lui-même savait, c'est-à-dire à commander et à obéir ! L'aventure était plaisante, le détour singulier !

Mais voici que le cas de notre petit Français devient une sorte de symbole, prend la valeur d'un fait historique. Voici que ce petit Français devient la France elle-même.

On maudissait la guerre. Jean-Jacques venait de nous apprendre l'amour des hommes, la Révolution venait de nous apprendre que les peuples sont libres et que la conquête est ini-

que. On était en plein dans l'idylle. Et il a suffi d'un petit lieutenant d'artillerie pour que sortît de terre la grande armée... Paradoxes étonnants qui s'expliquent l'un l'autre et se complètent. Le cas Vincent nous explique que Bonaparte ait trouvé l'instrument qu'il lui fallait, et, en retour, l'épopée impériale nous apprend pourquoi et comment Maurice Vincent est toujours possible en France.

Un jour, le jeune brigadier vint trouver Nangès.

— Qu'y a-t-il, petit, demanda le capitaine d'une voix rude.

Maurice raconta sa permission. Sa voix tremblait. A la fin, il ajouta :

— Faites-moi partir, mon capitaine. Je sais ce que je vous demande. Mais j'ai hâte d'être loin, pour savoir enfin ce que je vaux.

Nangès regarda un instant le jeune homme, et il répondit simplement :

— Gagne d'abord tes galons de sous-officier, mon ami. Nous verrons après. Si tu pars avant d'avoir ton galon, tu pourras l'attendre longtemps !

Maurice Vincent n'avait pas pensé à ce détail

Il fut sur le point de répondre : Que m'importe ! Il était dans une fièvre juvénile, une sorte de rêve ardent d'où la réalité lui échappait. Nangès, qui le connaissait, voulut donner une raison plus haute :

— Tu as bien le temps d'aller te promener dans la brousse. Apprends ton métier. C'est l'essentiel. Tu verras cela plus tard, chez nous. Sous prétexte qu'on a « fait campagne », on méprise le métier. On affecte d'ignorer une chose aussi commune et aussi quotidienne. On n'a plus, et l'on s'en vante presque, le souci de la compétence. Je ne veux pas que tu commences déjà à avoir ce défaut-là.

... Maurice quitta Nangès réconforté. Mais le vieux capitaine avait pourtant une idée. Quelques jours auparavant, il avait reçu une lettre du colonel Seillère qui allait prendre le commandement de la Mauritanie saharienne. Le colonel le convoquait à Paris et lui laissait entrevoir un périlleux commandement dans son nouveau territoire. Or il était venu à l'idée de Nangès que ce pays était tout juste ce qu'il fallait au jeune Maurice Vincent. Dans cette marche toujours troublée du Sahara, on pourrait mesurer, en effet, ce que Maurice valait.

C'était bien là que se trouvaient les parcours nécessaires pour faire de cet enfant un homme et pour qu'il vît enfin ce que c'étaient que des soldats. Quant à la nomination au grade, Maurice était en bonne passe, ayant été classé premier à ses deux pelotons d'instruction, ce qui était susceptible de le mettre bientôt sur les rangs.

Nangès, tout plein de son sujet, en parlait souvent à ses camarades. Il admirait le fond invertébré de la nature humaine et qui pousse pourtant à l'action, au sacrifice. Chez Maurice, il percevait des mobiles obscurs. D'abord une volonté d'action, puis cette autre volonté peut-être, mais tout inconsciente, de s'inscrire dans la gloire de l'arme, une volonté d'héroïsme, non point lyrique ni romantique, mais presque animale, incapable même de s'exprimer nettement.

Nangès estimait qu'il n'y avait pas de raison qui dût le pousser à empêcher une telle force vive de se manifester. Ses camarades s'étonnaient, ne comprenaient plus.

— Ah ça, mon cher, lui disait le capitaine D., un jour qu'il l'avait vu causer longuement avec Vincent dans la cour du quartier. Voilà,

je crois, que tu te mets à faire du sentiment. Donnerais-tu dans l'éducation morale du soldat ? Quelle révolution !

Mais Nangès répondait :

— Permets. Celui-là était déjà un soldat quand il est venu ici. Je ne fais ni éducation ni instruction morale. Mais c'est moi qui m'éduque et qui m'instruis.

VIII

— Savez-vous, ma chère Valérie, que voici bientôt trois ans que nous nous connaissons ! Que de souvenirs déjà, que d'heures douces et cruelles, toutes précieuses, de sombres et de claires, toutes si ardentes à chercher le bonheur !

C'est Timothée Nangès qui parle ainsi à sa maîtresse ! O caprices étonnants de l'amour ! Détours imprévus du cœur, chemins obscurs, impasses... Déjà il va partir, et il s'aperçoit que son amante est désirable, et c'est maintenant qu'il va s'essayer à l'aimer ! Il n'y prenait pas garde, l'insouciant ! — Mais que la sirène lointaine d'un steamer semble l'appeler, et il s'avise qu'un regret lui sera doux. Il lui faut un chant qui soit le dernier, une note dans ce chant qui soit la dernière, qui se prolonge, comme le bruit d'une fête vers qui l'on va.

La jeune femme eut un regard long, immobile, posé. Le quart d'heure était important. En vraie séductrice, elle comprit ce qu'il fallait à ce cœur :

— Mon cher Nangès... (sa voix avait un air de lassitude qui lui allait bien, qui était bien aussi ce qu'il fallait, et ce nom de Nangès aussi faisait bien. Elle aurait pu dire, dans la même note : Mon cher ami... Tout le passé remonta, fut réintroduit)... Mon cher Nangès, vous faisiez si bien semblant de m'aimer autrefois...

Elle parla d'une promenade en mer, du retour au port parmi des rochers qui défilaient comme des décors de théâtre pour une scène d'amour, dans Wagner. Et elle avait dit tout cela avec une grâce un peu enjouée, un peu fanée, très spirituelle. Ainsi elle ajouta :

— Que vous saviez mal comprendre, mon cher barbare, toutes ces choses divines. Jamais vous n'avez aimé ce qu'il y a de beau dans la vie : les prés en été, la mer, la campagne d'automne.

— Je n'aimais que vous, ma chère maîtresse, dit Timothée avec un élan de tendresse qui vibrait bien.

Mais qu'est ceci ? Voilà qu'il s'humanise, quitte sa morgue ennuyée des derniers mois... Confusément, Valérie devinait l'artifice et que ce pouvait bien être là le chant du cygne.

— Peut-être, dit-elle, m'aimeriez-vous encore, mais vous n'aimez pas le bonheur.

Timothée la trouvait touchante. Elle reposait de biais sur un canapé chargé de parfums, et elle était vêtue de taffetas léger, toute rose et blonde, dans l'ombre sévère de la chambre. Sur un coussin tissé d'or mat, que l'âge avait pâli, un de ses bras s'alanguissait. Timothée prit la main qui semblait l'attendre, la serra ardemment, et penché sur elle :

— Pardonne-moi, mon amie, dit-il, pardonne-moi. Nous sommes ainsi, que veux-tu, quand nous avons un peu roulé à travers le monde. C'est vrai, les bonheurs stables nous font peur. J'ai des vertiges de nouveauté ou de solitude ou de souffrance, si tu veux. Mais va! console-toi. Tu es toujours l'étape où il faut bien arriver, le clair foyer où l'on revient après une route noire, dans la nuit.

Tout ceci était bien fade. La jeune femme le sentit et trouva plus simple de tendre ses lèvres à Timothée qui sombra dans l'amour offert. Il avait envie de sangloter.

Mais au demeurant, qu'importe la banalité de ces gestes ? Timothée comprendrait la vulgarité à laquelle il échappe à peine, et il la comprendrait jusqu'à la souffrance, si l'amère douceur d'un deuil prochain ne venait donner

du prix à son amour. Les plus humbles attitudes prennent du style à certaines heures... Ainsi cet orgueilleux s'abandonnait-il à la vie, le cœur tout brouillé de désir, de langueur.

Comme ses mains défaisaient le vêtement léger qui tremblait sous ses doigts, Valérie se leva, et elle riait de toutes ses dents, brillantes et dures comme celles d'un loup. Mais quand il la vit toute droite, raidie d'amour et souriante, les jambes unies, nerveuses, et qu'elle était presque nue et frissonnait, Timothée imagina une victoire ailée, gracile, toute prête à s'envoler. C'était elle qui parlait, rêve d'un jour, d'une heure gaie, dans un battement d'ailes aérien...

... C'est une image charmante que de contempler endormie la femme que l'on vient d'aimer. Nangès, penché sur sa maîtresse, pensait que ce joli bibelot valait bien une heure. Et il supputait que, vraiment, pendant trois ans, il ne lui avait guère donné plus de vraie tendresse que ne vaut, en effet, une heure dans la vie. Pour lui, l'amour n'avait jamais été qu'un accompagnement discret, comme le fonds grisailleux d'un tableau dans le premier

plan duquel il se mouvait. Il eût détesté que les femmes le fixassent, comme aussi bien elles savent fixer les héros de roman, dans toutes les bonnes littératures. — Mais pour lui la série étonnante des théorèmes sur l'asymptote valait en mystère ce joli et gracieux animal dont il s'amusait, les soirs d'ennui... Qui suivra les démarches de l'esprit quand l'œil a vu trop de choses, s'est posé sur trop d'horizons ? Tout est beauté alors et mystère et infini. Dans cette dispersion, on en arrive à ne plus désirer la stabilité, un point ferme dans le fond mouvant de l'existence. Ce n'est pas alors l'amour qui est souhaitable, mais telle minute d'amour, et l'amour n'est plus rien sans la catégorie du temps. Ainsi Nangès, sur le point de quitter une maîtresse, trouvait opportun de l'aimer.

Pourtant, quand elle s'éveilla, comme par une divination habituelle aux femmes, elle eut peur de pouvoir perdre un jour son amant ; il la rassura, en tapotant ses joues roses et enfantines.

— Je suis trop vieux, dit-il. Je laisse aux jeunes de partir. J'ai trop le droit de me reposer à mon tour.

Ce mensonge lui épargnait des effusions qui eussent détruit l'arrangement sentimental qu'il s'était fait, l'illusion sentimentale où il faisait halte un instant. Nangès n'admettait pas les désordres de la passion, et rien n'explique mieux que cet adieu qui n'en était pas un la nature de ses stations amoureuses...

Le soir même, Timothée Nangès prenait le rapide de Paris. Il devait y voir le colonel Seillère.

Pendant le trajet, il n'eut pas une pensée pour Valérie. Comme il était maintenant assuré qu'il pourrait sincèrement donner une larme à son souvenir, lorsqu'il aurait quitté le sol de France, il ne s'inquiétait pas plus de sa maîtresse que si elle n'eût jamais existé. Sa rêverie avait repris déjà cette sorte de gravité élégante, de simple austérité qui lui était familière et en laquelle il se complaisait. Néanmoins l'amour et l'avant-goût de l'action l'imprégnaient d'indulgence, d'optimisme, de confiance gaie. Quand il arriva chez sa vieille mère, le capitaine conta tout net ses espoirs et lui annonça son départ probable avec la fougue d'un sous-lieutenant qui va étrenner son premier sabre. Dans la paisible maison de Passy qu'habitaient

ses parents, il apportait une bouffée de jeunesse. A chaque étape de sa vie, Mme Nangès le retrouvait pareil, inchangé, et comme elle revoyait le jeune homme d'autrefois, elle en tirait un surcroît de tendresse émue. Là, près de cette bonne femme, dans le cadre même de son enfance, l'homme d'aujourd'hui reprenait pied, se débarbouillait de ces mensonges que les plus sincères portent en eux. Réconforté, il ne voulait plus voir que des images heureuses qui s'accordassent avec son besoin de juvénile épanchement.

Le lendemain de son arrivée était un dimanche. L'été commençait. C'est-à-dire que l'hiver finissait, car il n'y avait pas eu de printemps. De brouillards en giboulées, on s'était acheminé jusqu'au seuil même de l'été, et les Parisiens s'étonnaient d'avoir rencontré les beaux jours en même temps que les vacances. Il y avait des tas de gens dans les rues. C'était un de ces beaux dimanches de la ville, emplis d'animation décente, de joie tempérée, d'aimable flânerie.

Nangès ne put s'empêcher d'aller frapper à la porte du vieux Servat avant que d'aller voir le colonel. Il rencontra le maître dans son escalier.

— Accompagnez-moi, mon cher Timothée. Je marche à pied. Paris est charmant en ce moment.

Ils descendirent du Trocadéro vers la Seine, longèrent le quai Debilly et ses manutentions militaires. Vers la place des Invalides, les promeneurs étaient plus nombreux. Ils passèrent le pont Alexandre III et se trouvèrent en pleine fête. Il y avait beaucoup de monde, naturellement beaucoup de soldats ; comme l'on dit, du « peuple de Paris ». Et c'était merveille, sur le fond sévère du vieil hôtel, que cette foule qui circulait, d'une circulation aisée, en droite ligne, d'un mouvement uni et fraternel.

Il y avait aussi des premières communiantes. Servat et son compagnon en avaient aperçu un blanc troupeau qui fuyait les chevaux de bois et les balançoires foraines, et se dirigeait, effarouché, vers l'avenue des Champs-Elysées. Il y avait aussi des prêtres. Comme dans toutes les fêtes de Paris, il y avait des ouvriers, de petits bourgeois et de grands, des militaires. Mais il y avait aussi, dans les parages plus calmes du grand Palais, des curés. Servat, un moment silencieux, eut un sourire et dit à son ami :

— Voilà où mènent en France les luttes contre l'Eglise. Avez-vous remarqué ces gamines qui viennent de recevoir le sacrement eucharistique ? Je crois n'en avoir jamais tant vu que depuis les « malheurs » de l'Eglise, et à vous dire vrai, je crois que cette Eglise s'est fortifiée des malheurs mêmes dont elle gémit. Mais ce n'est pas tant la perpétuité du catholicisme qui est admirable ici, que la perpétuité de toute une race qui entend conserver ses coutumes et ses nobles traditions. A quoi servent, mon cher ami, la politique et les politiques, les combinaisons de cabinet, les comités électoraux et les collèges électoraux, les groupements, les bureaux, les partis, les commissions ? Voyez ces soldats qui passent. Ils saluent allègrement, avec une parfaite correction, quelque chose de militaire, de plus militaire qu'avant, il y a quelques années. Ils ont de l'aisance, des allures dégagées de vieux soldats. Ils ont, comme vous dites, l'aisance des coudes. J'ai l'impression nette que le pays se dégage d'une crise.

Nangès, qui songeait à son jeune disciple Maurice Vincent, ne put s'empêcher de lui reparler du fils de l'instituteur qui avait pris le

parti de ses pères contre son père, et qu'il allait sans doute emmener dans peu de temps, faire ses premières armes en Afrique. Et il pensa à ce moment-là que le peuple qui l'entourait, toujours le même malgré tant d'efforts à le changer, si courageux, si gai et si bon enfant, si sérieux en même temps, ce peuple dont il ne démêlait pas tous les éléments, mais dont il avait tout de même une vue totale, qu'il connaissait parfaitement, puisqu'il en était lui-même, qu'il connaissait enfin par communication directe, expliquait assez bien l'exemple paradoxal de Maurice Vincent. Mais il fallait Servat pour élucider cette affaire et la débrouiller dans son entier.

— Je crois, dit-il, mon cher Nangès, je crois à la perpétuité de la race. Et c'est précisément cette croyance qui entraîne celle à l'inefficacité des partis. Car alors un parti n'est plus une unité isolée, n'a plus de vie propre. Il n'est qu'une partie d'une proposition plus vaste qui seule peut l'expliquer. Ecoutez chanter la *Marseillaise*, *Monsieur de Charette* et l'*Internationale*. Voilà trois chants absolument différents, et pourtant ils sont pareils, dans le fond. L'inspiration en est

commune, l'allure générale, le mouvement. Comme l'on sent bien que ce sont les mêmes hommes qui ont fait cela ! Vous trouverez jusqu'à des phrases pareilles dans ces couplets pour lesquels on se bat, une même ardeur guerrière qui distingue parfaitement une *Marseillaise*, par exemple, de la majesté un peu empesée d'un *God save the King*. Quoi que vous en ayez, nos trois chants ont une marque commune, c'est qu'ils sont français. Voilà, mon cher Nangès, ce que ni un royaliste ni un socialiste ne reconnaîtront, mais ce qui est à mes yeux la raison même du débat.

Ils suivirent des promeneurs qui entraient aux Invalides et ne trouvèrent pas vulgaire de pousser jusqu'au tombeau de l'Empereur. La foule se découvrait, suivant l'usage respecté, mais nos deux promeneurs, étant trop mêlés à cette foule, n'eurent pas le loisir de remarquer son recueillement vrai, son respect, qui contrastaient singulièrement avec la frivolité gouailleuse que les étrangers croient volontiers reconnaître en elle.

Comme ils quittaient la chapelle, Servat ne put s'empêcher de réciter à mi-voix ces vers de Hugo, *Waterloo*, depuis : « L'homme in-

quiet... » Qui trouverait cela ridicule ? C'est tellement fatal ! Ça va tellement de soi ! Ce n'est plus un fait de culture, de connaissance littéraire que d'évoquer cet admirable lyrisme qui fait maintenant comme partie de nous-mêmes. C'est de l'instinct. Cela vient de plus loin que de l'intelligence, de beaucoup plus profond. Nos philosophes diraient que c'est le subconscient qui entre là en jeu.

Quand il eut terminé sa récitation, Servat resta un moment silencieux. Il prit le bras du capitaine et il dit ceci, que son grand âge et son autorité permettaient à lui seul de dire :

— Voyez-vous, mon cher Timothée, le danger, c'est d'oublier l'histoire. C'est une culture qui se perd, comme tant d'autres. Et c'est pourtant la connaissance des destinées antérieures de nos races qui nous apprend à vivre dans le présent et à nous élever au-dessus des contingences de l'action sociale.

Nangès était admirablement préparé à faire sa visite au colonel Seillère. Il avait le contentement d'un homme qui a terminé heureusement plusieurs affaires importantes. Depuis deux jours, il mettait de l'ordre en lui-même et il avait le sentiment que s'il quittait la

France demain, il partirait sous la double impression d'une heureuse liquidation sentimentale et d'une prise de contact réconfortante avec ses contemporains...

Le colonel Seillère était un homme jeune encore, et qui le paraissait. La moustache était noire et bourrue, la tête chauve, le maxillaire inférieur proéminent. Il s'arrangeait pour avoir une voix dure, tranchante, avec un léger bégaiement, une sorte d'hésitation avant certains mots qui était peut-être voulue, après tout.

Tout de suite, ils parlèrent du Sahara, et ce nom magique enveloppa Nangès de grandeur et de nostalgie :

— Les dernières opérations ont donné tout le résultat que l'on en attendait. Les tribus de l'Est se soumettent...

Le colonel, d'une voix claire, impérieuse, montra le travail qui restait à faire. Il disposait ses troupes dans l'immensité du désert. Il levait des pelotons de méharistes qui sillonnaient l'énorme territoire dont il devenait le maître. Il bâtissait des postes dans les profondeurs des sables, distribuait à chacun sa tâche. C'était la grande œuvre romaine et française qui se prolongeait, l'œuvre romaine césarienne,

française croisée, qui se déroulait, en une courbe harmonieuse, jusqu'au couchant du XIXe siècle.

Ces hommes voulaient fonder la paix française dans ces terres lointaines, toujours soulevées de spasmes violents, de convulsions mystérieuses, balayées de passions obscures. Déjà ils se sentaient les envoyés de la patrie, et, en plein Paris moderne, écoutaient en eux les promesses de leur mission surnaturelle.

Et avec cela, ils organisaient froidement le pays des Maures à la romaine, parlaient d'« utilisation », d' « efficacité », de « résultats positifs ».

— Nous devons, disait le colonel, répondre à la mobilité des Maures par une égale mobilité. Nous devons, profitant des bons éléments que nous offre le pays, créer des troupes légères, entraînées, toujours en action. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons mettre nos détachements à l'abri des coups de main et assurer la protection des tribus soumises. Eh bien, mon cher Nangès, c'est précisément à l'organisation de cette police du désert que je compte employer vos services. Votre connaissance du méhari, vos longs séjours dans

des pays où les moyens d'action sont en somme analogues, me font croire à votre pleine réussite.

— Quand devrai-je partir, mon colonel ? demanda Nangès.

— Vers la fin de septembre. Vous avez encore le temps de faire les manœuvres avec le deuxième corps, si le cœur vous en dit !...

Le soir même, Timothée retrouvait aux bureaux du journal son vieux maître Servat. Il lui annonça que sa désignation pour la Mauritanie était chose faite.

— Eh bien ! tenez, s'écria Servat, lisez cela. C'est intéressant pour vous.

Et il tendit à l'officier un journal du soir...

Il faudrait, pour expliquer certains heurts de la conscience française, pouvoir rendre l'indifférent mépris avec lequel Nangès parcourut l'article que désignait Servat. Il y était question de l' « enfer mauritanien », des « énergies qui se gaspillaient là-bas en pure perte ». « Qu'est-ce que la France va faire dans ce désert meurtrier ? disait l'auteur de l'article. Quand cessera cette fièvre d'occupation inféconde qui nous agite, — car ce sont des territoires incultes, des déserts improductifs que l'on veut conquérir... Méfions-nous... Après

la Mauritanie, ce seront d'autres déserts qu'il faudra occuper, d'autres vies humaines qu'il faudra inutilement sacrifier. Il est grand temps que cesse cette politique d'aventures. » Ainsi parlait le journaliste... Mais il faudrait dire aussi le sourire qu'eut Nangès en rendant le journal :

— Ce qui me déplaît le plus dans cet article, dit-il, c'est qu'il est fort mal écrit.

En regagnant son logis, Nangès pensait à la conversation avec Servat, sur l'Esplanade. Une parole du maître lui semblait s'adapter parfaitement à ce qu'il ressentait, préparer et en même temps continuer sa deuxième entrevue au bureau du journal :

— C'est la connaissance, avait dit Servat, des destinées antérieures de nos races qui nous apprend à vivre dans le présent et à nous élever au-dessus des contingences de l'action sociale.

IX

Une route, comme il y en a tant. Une route de France, toute droite, avec des peupliers. Des champs. Des meules penchées vers la terre. Un bouquet d'arbres, au loin. Un clocher. Des champs, comme il y en a tant. Une plaine. Une « morne plaine », morne comme un champ de bataille.

Au bout de la route, un mur blanc qui étincelle. Un village qui se dessine. Un village, comme il y en a des milliers sur la terre de France. Une petite commune, une des trente-six mille communes de France.

C'est là l'étape, le cantonnement où les batteries vont se reposer de la rude journée de manœuvres. D'un petit trot égal, lourd, automatique, d'un mouvement puissant, mécanique, elles s'approchent du petit bourg tout engourdi de soleil.

Le brigadier Vincent, à la gauche du premier attelage de son canon, se laisse aller à une

rêverie heureuse. Bien loin d'ici, dans la Brie, il y a aussi un petit village semblable à celui-ci. C'est sa terre à lui, c'est la terre natale, la terre patrie. Oui, son village, c'est une petite commune comme celle-ci, avec un maire, des conseillers municipaux, un garde-champêtre, un curé, et où il passe aussi des soldats, de temps en temps. Jamais Maurice n'a aimé sa terre et son clocher comme depuis ces journées de manœuvre où ils vont sur les routes, de village en village. La France ! Comme c'est grand et joli ! C'est à pleurer de joie de voir tant de noblesse épandue partout, tant de bonheur.

A l'entrée du village, il y a des jeunes gens, des paysans, des jeunes filles. Devant le chef d'escadron, à trente pas, les trompettes jouent. Les sabres sortent des fourreaux. Les filles rient de voir défiler les lourds artilleurs blancs de poussière. Elles sont jolies, et Maurice pense qu'il y a aussi, dans son village de Brie, une jolie fille qui l'attend et qui sera sa femme.

Sur la place communale, entre les arbres du paisible petit mail, le parc est formé. Les chevaux dételés et conduits en main emplissent déjà les quelques rues silencieuses du village. Et deux ou trois vieux, en grattant leur poil rude,

contemplent d'un air entendu les lourdes pièces d'acier qui semblent à l'abandon maintenant.

Dans la grange qui lui était assignée, Vincent ordonnait un bouchonnage sommaire des chevaux, faisait disposer les selles, les couvertures, les sabres, les brides, dans l'ordre imposé, tout en « briquant » lui-même ses gourmettes et ses étriers. C'était dans cette grange un bourdonnement joyeux et confus. Les hommes en bras de chemise sifflaient. Les chevaux piaffaient, hennissaient, tandis que le vieux garde d'écurie poussait de sonores « holà » !

Parmi ces vieux soldats, Vincent paraissait un enfant. Pourtant sa voix commandait, et d'instinct, il avait trouvé le ton qu'il fallait. Les moins disciplinés n'étaient pas les vieux chargés de campagnes et de brisques, mais quelques engagés, au duvet juvénile.

Etrange armée, archaïque et barbue, mais qui sait s'imposer et commander l'admiration !

Depuis huit jours de manœuvres, fantassins et artilleurs coloniaux étonnaient les jeunes troupes issues de la nation armée. Tous sentaient que ces vieux pirates étaient le rempart de la nation, et que ceux-là étaient à l'abri de toute compromission, de toute faiblesse.

Les hommes de la pièce de Vincent, une fois le gros de l'ouvrage terminé, lavaient à grande eau leurs faces tannées, quand le capitaine Timothée fit son entrée dans la grange. Un cri de « Fixe », poussé par le brigadier, immobilisa les hommes qui ruisselaient encore, le torse nu. Nangès promena un regard aigu sur l'alignement des selles, des sabres et des bricoles, sur les canonniers et sur le brigadier qui, déjà propre et astiqué, crânait gentiment, le calot sur l'oreille. Mais rien sur sa figure sévère ne décela son contentement.

Car Nangès est un de ces hommes qui savent gagner la confiance par une rigueur absolue, et par l'asservissement total à l'idée militaire. Il s'impose, non par une popularité factice, mais par le respect qu'ordonnent son passé et son âme bien trempée de vieux soldat. Nangès ne pense qu'à la guerre et cette pensée harmonise tous ses actes. Avant tout, il veut faire des soldats de bataille, des soldats de sang et de victoire, rompus à toutes les fatigues et toujours prêts au sacrifice. Il connaît qu'il a dans la main une admirable machine. Mais pour lui, c'est un crime que d'introduire la mollesse et une fade morale dans un orga-

nisme aussi sain et primitif. Dur, mais sans orgueil, il s'oppose au laisser-aller inévitable des vieilles troupes, aux incorrections de tenue, au négligé qui froisse son esthétique et le goût qu'il a pour le travail bien fait, ordonné, achevé, consciencieux, pour le bel ouvrage. Nul homme n'est plus en ligne droite que lui. Nul cœur n'est plus simple, plus uni que le sien. Devant tant de droiture, de noblesse, de sérieux, les plus primitifs sont saisis de respect, mais quand c'est Vincent qui vient à son tour connaître ses vertus, sa vie en est changée et s'oriente vers des horizons nouveaux.

Quand les distributions furent terminées, la botte donnée aux chevaux et le souper de la pièce sur le feu, Maurice sortit allègrement de sa grange. Déjà les soldats se répandaient dans le petit village dont les trois rues s'animaient d'une rumeur confuse et pittoresque. Certains causaient déjà sur le pas des portes avec des vieux, tordus comme d'antiques ceps de vigne. Il vit une corvée qui passait, le brigadier en tête, les hommes portant des marmites de campement. Des chevaux revenaient de la forge, qui jetait ses notes claires là-bas, à l'autre bout du village. Dans les cours des

fermes, on apercevait des hommes halant sur la chaîne des puits, des chevaux à la corde, des foyers improvisés où fumaient des marmites en répandant une âcre odeur. Mais les rues, la place, avaient une sorte d'air de fête. Manifestement, les habitants de ce bourg perdu étaient heureux de recevoir des soldats. Ils n'en avaient pas vu depuis la guerre ! Sur la place, où les canons dormaient sous la garde d'un conducteur sabre au clair, les cafés s'emplissaient d'un joyeux tumulte. De vieux sous-officiers, les moustaches tombantes, quelques-uns avec des barbiches de vieux grognards, battaient déjà leur absinthe à la terrasse d'un *bistro*. De l'intérieur venait le bruit des billes d'ivoire d'un billard et des appels aux servantes affolées. Maurice Vincent sur la place croisa son capitaine. Il se promenait avec deux camarades.

Dans un milieu d'où l'élégance militaire était proscrite, comme une vanité indigne de vrais soldats, Nangès étonnait par une distinction de note très juste, sa grande allure. Vêtu sans recherche, il avait des manières de gentilhomme qui n'éloignaient pas pourtant la sympathie. On sentait une belle humanité,

riche en muscles et en nerfs, toute prête à déborder et à se donner.

Près de lui, marchait l'inévitable D., plus rouge que jamais. Lui, il réalise un type assez fréquent dans l'arme. C'est l'officier savant, le mathématicien transcendant, et en même temps il a un esprit endiablé, une verve indulgente et bon enfant. On le juge peu militaire, bien qu'il ait été brillant jadis comme lieutenant. Tous l'aiment pour sa camaraderie, sa faconde, mais sa faconde d'homme du Nord. Nangès est lié à lui par une vieille amitié, un vieux compagnonnage de campagnes...

Maurice porta vivement la main à son képi. Nangès répondit au salut en fixant sur le jeune homme ses yeux bruns et luisants. C'est une joie pour lui de voir un si brave soldat. Il devine là le calme d'une conscience claire, un esprit pratique, et qui a comme une connaissance immédiate, intuitive, du devoir. Dans cette petite cellule humaine, dans ce minuscule organisme qu'est la pièce de Vincent, tout est parfaitement ordonné, tout fonctionne sans trouble, sans vaines agitations, sans mouvements inutiles. Vincent conduit ses quinze hommes comme Nangès conduit sa batterie.

Tant il est vrai qu'il n'est rien de plus comparable à un soldat qu'un soldat.

Ayant quitté le vieux D., le capitaine Nangès appela Vincent. Le jeune homme accourut et s'immobilisa devant son chef :

— Ah ! Vincent, passe donc demain matin à mon cantonnement, après la visite des chevaux. Je loge chez le curé, au bout de cette rue.

— Bien, mon capitaine.

Nangès rejoignit ses camarades, et le brigadier, entendant sonner six heures, songea à regagner sa grange, où l'attendait la gamelle.

Après le dîner, avalé debout près de la margelle d'un vieux puits, le doyen des canonniers de la pièce, un vieux médaillé militaire, lui dit :

— Allons, viens, petit. Je paie un jus ce soir.

Ils partirent dans la rue sombre. Des groupes passaient. Les cabarets jetaient des carrés de lumière vive sur la route pierreuse. Il soufflait un petit vent qui apportait les senteurs de la campagne proche, des relents de basse-cour, l'odeur de la nuit sur les glèbes. Maurice ne disait rien.

— Dis donc, brigadier, dit le vieux, tu

penses à la payse ! Vas-y, mon petit, raconte ça à ton ancien !

Maurice répondit lentement :

— C'est pas ça, vieux, c'est pas ça. Mais je ne m'amuse pas trop ici. Je voudrais partir, faire comme les autres. J'en ai assez d'attendre mon tour.

Le canonnier sourit des juvéniles ardeurs de son brigadier, et il gronda paternellement :

— Plains-toi, petit ! Tu es jeune, tu as l'avenir devant toi. Tu es une bonne tête. Le galon de margis ne tardera pas trop.

Maurice détournait la tête. Il mettait sa lèvre en arc, amer, désespéré, parce qu'il ne savait plus du tout où il en était. Son cœur battait dans sa poitrine carrée. Il avait la gorge sèche, d'une soif inapaisable de dévouement, de gloire. Son pauvre cœur se gonflait comme une voile avant l'appareillage pour la haute mer. Parfois il éprouvait comme si sa vocation lui faisait peur, et il se demandait aussi si cela était bien vrai que rien n'existât dans le monde que cette pensée où il était fixé, et qui le fixait et le transfixait.

Des gens étaient entrés qui buvaient lourdement, sans beaucoup parler, parce que la

journée avait été dure, de vieux soldats mal rasés, têtes rondes tondues. Maurice les regardait fixement, de son œil grave qui disait :

— Voilà ceux pourtant qui m'ont tout appris, et de qui je tiens tout.

Son camarade le regardait :

— Allons, bois, petit.

— Moi, je veux partir, répétait, sourd et obstiné, l'enfant soldat.

L'appel sonna. Les deux soldats regagnèrent le cantonnement, et quand le margis eut quitté la grange, ils se couchèrent sur la paille qui grise et qui endort. Mais Maurice ne s'endormit pas. Il rêvait à mille choses, à la manœuvre de la journée, à Nangès, beau comme un dieu, si loin de lui, à la douce Claire, à Voulangis... Un cheval rua sur son bat-flanc, en secouant sa chaîne d'attache... Vincent pensa à Claire, au départ qui viendrait un jour et qui serait si doux et si cruel. Il se dressa. A la lumière du falot, il voyait ses hommes déjà endormis d'un sommeil de pierre. Ces gars puissants, qui avaient encore aux jambes leurs lourdes basanes, reposaient comme des enfants, et leurs souffles égaux donnaient l'idée d'une grande force prête à l'action et à la victoire...

Maurice sortit de la grange. Tout près, il y avait des champs inondés de clarté lunaire. Debout dans la nuit, il aspirait les souffles tièdes qui venaient du sud. Il se voyait au Tonkin, rampant dans des rochers vers un repaire de pirates, en Guyane sous les sombres lianes du Maroni. Puis il était au Tchad ; une pirogue filait sur l'eau étale encombrée d'herbes pauvres et de fucus. Puis, le casque en bataille, la chemise défaite, il traversait le prestigieux Soudan. Et enfin, au retour, il revoyait le clocher du village. Il épousait Claire Monestier...

Le vent tourna, vint des profondeurs de l'Est. Maurice sentit le froid le pénétrer jusqu'aux os. Il rentra dans la grange, s'enroula dans la couverture de son cheval et s'endormit.

Le lendemain, jour de repos pour les batteries, ce fut dans le village la même confusion et la même gaieté que la veille. On ne savait guère pourquoi l'on était content. Les manœuvres allaient finir. Il faisait beau. On était chez de braves gens. On ne savait pas pourquoi ce contentement. C'était dans l'air. On respirait facilement et l'on mangeait bien, on dormait bien. C'était une joie stupide et qui allait

de proche en proche, où tout le monde était complice. Et chacun était content, parce que le voisin l'était...

Vincent se souvint à propos de l'ordre que lui avait donné son capitaine. Il attendit avec impatience que la visite des chevaux fût terminée pour se rendre au presbytère. Quand il y arriva, le capitaine, installé dans une chambre surannée et pittoresque, écrivait à une table ronde recouverte d'un tapis à guipure blanche, selon la mode des vieilles provinces.

Timothée continua d'écrire quelque temps. Puis posant sa plume, et levant les yeux vers le jeune homme, il lui dit :

— Assois-toi là. Je t'ai fait venir pour t'annoncer une bonne nouvelle. J'ai vu chez le colonel que tu étais au tableau pour le grade de maréchal des logis. Tes officiers sont contents de toi. Si tu travailles bien, je pense que dans un mois tu pourras étrenner ton galon d'or.

Le jeune homme, depuis deux jours, pensait à des choses plus lointaines. Pourtant, à ces mots de Nangès, il rougit de plaisir, remua les lèvres, tandis que Nangès poursuivait son discours :

— Bon. Maintenant, tu es au tour de départ et il faut d'ailleurs que tu fasses ton séjour colonial. On demande justement un maréchal des logis pour la Mauritanie où je vais partir moi-même, et le colonel de Lartigue a pensé à toi. Je pars dans quelques jours. Mais nous nous reverrons là-bas. Au revoir, Vincent ! Tu peux rompre...

Et tout en parlant il serrait la main du jeune homme qui pensait défaillir de plaisir.

Dehors, il vit des hommes de sa batterie, les habitants paisibles du petit bourg, et sur le pas de sa porte, le boucher... Mais sa tête tournait un peu. Il ne voyait plus rien et n'entendait plus rien. Il ne put que courir à son cantonnement. Il vivait la plus belle heure de sa vie.

TROISIÈME PARTIE

I

M. Nangès, sur le paquebot qui l'emportait à Dakar, s'ennuyait agréablement. Il en aurait pleuré de joie. La nuit, sans aucun entrain, il s'attablait au poker. Le jour, couché sur sa chaise longue, il s'amusait à suivre seulement des yeux les grands albatros qui faisaient en l'air de gracieuses acrobaties, dans l'unique but, semblait-il, de montrer aux passagers comme ils savaient bien voler. Nangès s'étonnait que les heures fussent aussi légères. Elles dansaient, comme la mer elle-même, fluides, incertaines, l'une poussant l'autre. Après Gibraltar, il sentit un grand souffle tiède qui venait de la terre. Son cœur était plus léger, lavé, nouveau.

Le voyage était devenu pour lui une sorte d'excitant qui lui était nécessaire. Un déplacement, le départ d'un grand steamer ou d'un express, les longues étapes, tout départ et toute arrivée, faisaient à ses nerfs comme le premier coup d'archet d'un virtuose. De sourdes résonances mystérieuses lui revenaient volup-

tueusement des terres qu'il ne verrait pas. Ce Français, qui tenait à sa race par tant de liens, avait pourtant la vocation de l'exil. Cela peut très bien être de la neurasthénie. Chez lui, c'était instinct de conquérant. Il n'était pas un touriste ni un amateur. Mais, jusque dans le tourisme même, il eût conservé son âme fière et naïve de conquérant.

Souvent, invité par le commandant du bord, il montait sur la haute passerelle encombrée par les deux taximètres azimutaux, le compas et le cabestan minuscule que manie avec aisance un jeune mousse. L'aimable marin faisait installer les chaises longues et, en caressant sa barbe, racontait ses croisières, tandis que l'officier de quart se promenait silencieusement d'un bord à l'autre de la passerelle. Le soleil était déjà tropical. Rien n'arrêtait la diffusion de sa lumière. Il en profitait pour s'étaler de partout en dominateur. Seuls, légers, ailés, les alizés corrigeaient son ardeur de victorieux. Vers l'Est, les pics neigeux de l'Atlas marocain scintillaient sous la lumière trop vive de midi. Nangès serait resté des heures à vivre ainsi, sans penser, entre le double infini du ciel et de la mer.

Vers le soir, trois jours après Gibraltar, l'Afrique n'était encore qu'une chose vague, grisâtre, incertaine : à l'Orient, très loin, une mince bande sablonneuse et monotone. Nangès songeait à l'étrange destinée qui voulait que cette chose-là, si petite et si pauvre et si nue, fût toute sa vie.

Le lendemain matin, de la passerelle du commandant, il saluait la terre des Maures. Grisé de sels marins et de souvenirs, il se laissait aller, devant sa pauvreté calcinée, à un lyrisme sentimental dont, à lui seul, avec son cœur trop sensible, il faisait à peu près tous les frais. Comme le navire s'était rapproché à cinq ou six milles du rivage, des boursouflures apparaissaient, quelques jeux d'ombres et de lumières apportaient au mystérieux lointain un peu de précision. Un troisième infini, entre la mer et le ciel, entrait en scène et s'affirmait, C'était celui de la Mort et du Silence.

Le capitaine Nangès éprouvait une sorte d'exaltation à sentir si proche et en même temps si défendu le grand mystère saharien Il côtoyait le plus magnifique des abîmes et s'enivrait de son vertige.

Ainsi, se disait-il, derrière ces dunes, il y a

d'autres dunes, derrière ces sables, d'autres sables que sillonnent de loin en loin de lentes caravanes silencieuses. Et c'est tout... Je vois encore une chevauchée de guerriers bleus. Puis rien, rien, absolument rien.

Son imagination s'amusait à suivre ce dix-huitième parallèle que — d'après la carte affichée à bord — le vaisseau franchissait en cet instant. C'étaient d'abord des syllabes douces qui chantaient dans sa mémoire : l'Ogol, l'Agan, l'Aouker... Il dépassait les cirques pierreux du Tagant, vers les sables du Hodh, et le Sahel des Mechdoufs. Il s'enfonçait dans le rouge désert, la Méraïa, le « miroir ». Puis c'étaient les ruines d'Araouan, les mornes pâturages de hâd, l'Adrar des Iforass. Puis rien... La terre se perdait dans une immensité rose et irréelle. Pendant des centaines de lieues, il voit encore des nomades qui dressent l'humble tente auprès des puits bibliques. Sur les cartes, quelques points figurent : Agadès, Bilma. Après, des gouffres de lumière dans les profondeurs de l'Est : le Tibesti, le Borkou, jusque là-bas, si loin, si loin, le Nil...

C'est la même terre. C'est cette vague de sable qui va mourir là-bas, la même, et la même

odeur, sauvage et forte, qui l'accompagne. Des profondeurs du désert, un murmure unique s'élève. C'est la prière de l'Islam. Un souffle divin circule de l'ouest à l'est, et il ranime la plaine agonisante. Le chant lointain met une pensée dans les dunes fauves. Nangès ne veut pas l'entendre. Il se souvient de ses amis qui sont morts, et qui reposent par là, dans la lumière. Il sourit, un peu las : sa tendresse, qui va vers eux, se fait un peu envieuse.

Ainsi songeait Nangès, dans son premier soir d'Afrique. Des clartés roses qui s'éteignaient et ses méditations faisaient la terre plus âpre, plus tragique. Timothée, accoudé au bastingage du spardeck, se sentait solitaire de partout. Dans le silence, il essayait de dénombrer les causes qui l'avaient noué si fortement à l'Afrique...

Nangès est un artiste ? Il veut vivre dans la pure lumière, dans la beauté ? Peut-être ! mais il n'est pas un bibelotier, oh non, il n'est pas un délicat, un raffiné, et il est forcé de s'avouer que ses émotions ont une qualité plus spirituelle. Au seuil de l'Afrique, ce n'était pas aux nomades pasteurs de troupeaux qu'il allait penser, mais à quelques compagnons

perdus dans ces steppes dolents. La terre qu'il contemplait était française, et c'était peut-être, de toutes les terres françaises, la plus française, l'une des rares où son pays eût inscrit un peu d'histoire, à peu de chose près la seule qui pût laisser son nom, inscrit par la gloire, dans l'histoire médiocre de nos temps, à ce titre peut-être la seule française, la seule qui comptât pour le « salut éternel de la France ».

Ainsi est Nangès. Que quelques-uns ramassent de vieilles poteries, qu'ils s'occupent d'ethnographie, de linguistique ou d'archéologie, qu'ils soient même à ce point généreux de vouloir perfectionner l'indigène et de souhaiter qu'il connaisse nos immortels principes et les règles de notre morale latine, Nangès n'y contredit pas. Lui, il vient ici pour se perfectionner lui-même et pour reprendre une conscience plus nette de ce qu'il vaut. Voilà l'enseignement que ce grand professeur donnera à Maurice Vincent. Les coutumes africaines les plus étranges le laissent sans grande curiosité. Par contre, à rebours de certains esthètes qui trouvent que « nous gâtons le paysage », ce qui lui apparaît un objet digne d'études, ce sont quelques hommes de son pays et de

son temps dont il lit comme des livres les âmes claires. La plus étrange « coutume » lui paraît être que nous ayons pu maintenir, malgré tant de coalitions, un petit canton de vertus guerrières où l'on se préoccupât encore d'éternité.

Nangès passa vite à Dakar dont les constructions hâtives sentent l'escale, le point de passage, et ne disent rien [1]. Le lendemain de son débarquement, il montait dans le chemin de fer qui mène à Saint-Louis. Pendant la traversée du Cayor, il commença à se sentir chez lui. Il ne se trompait pas, il était bien en Afrique. Ces plaines de sable, cette brousse diaphane, toute pénétrée de lumière, avec ses tamariniers et ses baobabs monstrueux, et l'air qui tremble sur la savane endormie, c'était bien l'Afrique. Et ces longs troupeaux de bœufs et de moutons, et ces trois chameaux qui balancent monotonement de maigres Maures aux cheveux hirsutes... Il les connaissait bien,

1. L'opinion de Nangès était justifiée il y a quelques années. Elle ne le serait plus aujourd'hui où Dakar est devenu l'une de nos plus belles villes d'outre-mer. C'est une de nos gloires que cette rapide transformation d'une médiocre escale en un grand port français.

toutes ces images familières qui avaient presque pour lui l'amer parfum des souvenirs de jeunesse.

A Saint-Louis, dès qu'il fut sur le quai de la gare, il fut accaparé par ses camarades. Saint-Louis est déjà assez loin de la France, et les microbes que l'on respire dans nos villes n'y peuvent plus vivre. Nos vaines paroles, nos cris puérils qui sonnent faux, déjà on ne les entend plus. La foire aux vanités est loin. Si Nangès pensait ici à l'instituteur de Voulangis, ce serait la plus haute des bouffonneries. Mais il est content de retrouver de son pays quelque chose d'épuré et d'anobli. La compagnie de ses frères d'armes lui fait du bien.

Nangès a toujours aimé cette vieille ville, dont le nom seul lui est comme l'évocation d'un passé lointain. La manière en est plus française, moins cosmopolite, que de Dakar. Rien que ces rues bien alignées, ces maisons blanches aux angles droits, l'heureuse harmonie des proportions témoignent d'un goût, d'une mesure qui ne sont plus de notre temps. Au lieu que Dakar, avec ses torchis, et, çà et là, ses prétentions au colossal, son désordre

sans grâce, fait figure de quelque port levantin, le pittoresque en moins.

Ce n'est pas trop de dire que Nangès éprouvait une véritable émotion lorsqu'il mettait les pieds dans cette ancienne capitale du Sénégal où jadis M. de Boufflers avait caché ses plus doux souvenirs d'amour et où, plus récemment, le grand Faidherbe avait laissé d'impérissables souvenirs. Il s'étonnait que le recul de l'histoire fût à ce point nécessaire qu'il le forçât à préférer une ville, qui, somme toute, n'avait guère qu'un siècle d'existence de plus que sa rivale.

Nangès aimait à retrouver ses camarades au Cercle militaire. Pendant ces quelques jours qu'il passait à Saint-Louis, il prenait la note et se mettait au ton. Dès le premier soir, il avait remarqué que le style général des conversations était plus grave, plus haut qu'en France, sans qu'il devînt pourtant prétentieux. Une grande décence, une dignité sérieuse... Cela vient de ce que Saint-Louis est un peu la porte de la brousse. C'est un lieu de grande circulation, une tête de ligne. Il faut un mot militaire : c'est une étape. Presque chaque jour, on voit des visages nouveaux, mais ce

sont des camarades. Hommes qui souvent ne se connaissent pas, qui ont pourtant tous le même point de vue sur l'univers et se sentent liés.

L'arrivée de Nangès coïncidait avec le retour de quelques officiers qui venaient de faire colonne en Mauritanie. Au Cercle, on évoquait quelques souvenirs de brousse. Conversations de camarades, propos d'apéritif, sans suite ni intentions. Et surtout sans importance, sans aucune espèce d'importance. De la fumée de cigarettes dans des plantes vertes. Et puis, enfin,. on ne se montait pas. Cependant Timothée, qui venait de France, trouvait aux voix quelque chose de plus mâle, presque d'héroïque. Réellement, on se retrempait auprès de ces hommes qui, de leur côté, prenaient mieux possession d'eux-mêmes, si près de leur terrain d'action.

Ce qui amusait Nangès, c'était l'imprévu des rencontres. Quelquefois, elles le reportaient à de longues années en arrière. D'autres lui rappelaient des cieux lourds d'Asie. Un jour, il se trouve avec un capitaine qui descend du Soudan. Il se rappelle l'avoir vu jadis à la prise de Tananarive. En tête de sa compagnie, il faisait l'escalade en tenant son ombrelle au-

dessus de sa tête : cet homme redoutait plus le soleil que les balles. Timothée sourit à ce souvenir. C'était peu de chose, ce petit air de bravoure à la française. Et pourtant, c'était charmant, un peu « guerre en dentelles », mais tout à fait conforme à la tradition. Ce n'était rien, et c'était pourtant la trouvaille heureuse, la réussite dans le choix d'une attitude.

Quand Nangès pensait à de telles actions, il sentait l'enchaînement des âges, leur déroulement, le cycle harmonieux des temps. Mais il se demandait encore si l'histoire retiendrait ces documents. Il craignait que la continuité n'apparût pas clairement entre hier et aujourd'hui et que des mailles trop petites ne fussent omises. Il craignait que le regard de l'histoire ne dût point s'arrêter à ces détails, — l'essentiel.

Ainsi, peu de temps auparavant, un de ses camarades s'était fait tuer dans l'Affola. Il y avait eu de la gêne. Une note officieuse avait déclaré que « les ordres avaient été dépassés », que « le capitaine s'était engagé trop loin à la suite d'une bande de pillards... » Nangès eût voulu savoir si le fait symbolique, celui qui

plus tard donnerait la couleur de l'époque, le fait historique, somme toute, ce serait cette oraison funèbre, ou bien au contraire la mort de son camarade.

Nangès avait six jours à passer à Saint-Louis, avant de s'embarquer sur le fluvial qui le mènerait à Podor. Il les employa utilement à recueillir les bruits de la brousse et à causer avec les quelques Africains qui se trouvaient là. Venant de France, il les voyait, il les entendait mieux, et ne se rappelait pas encore qu'il en était. Ils étaient des hommes simples, sans détours, droits et sérieux, un peu tristes. Des forts, des simples, un peu poètes, pas modernes. Quelques-uns — rares — des ambitieux effrénés, — et ils étaient admirables. Les autres, des poètes, et ils étaient aimables. Ils n'étaient pas modernes. On ne pouvait pas les confondre. Ces Africains, qui représentaient le caractère aventureux, indépendant de la race, ces inactuels, avaient des visages particuliers. Ces silencieux, quand ils parlaient, n'avaient pas la voix de tout le monde. Et ils ne se taisaient pas non plus comme tout le monde. Dans la grande famille, ils auraient eu de la peine à retrouver leurs frères. Ils étaient tout seuls. Dans la

grande famille, ils se reconnaîtraient tous plus ou moins. Eux se reconnaissaient entre eux, mais ils ne reconnaîtraient pas tous les autres. C'est leur force et leur faiblesse.

Le dernier soir, Nangès n'analysait plus. Il était trop parmi eux pour pouvoir les juger. Il était un des leurs. Il n'avait plus le recul pour les voir. Il était dans le rang et prenait la suite. D'ailleurs, pendant ses dernières heures au Cercle, il était un peu gris, moins des cocktails qu'il avait bus que d'amitié éparse.

A huit heures, il quittait le terrain où s'achevaient les derniers bridges. Sur la place du Gouvernement, l'ombre était fraîche et bleue. Vers les pauvres cases de Guet N'dar, le village maure, un palmier solitaire s'érigeait et se penchait vers l'eau noire du fleuve qui le reflétait encore.

Le soir était de voiles légers, diaphanes, soyeux. Non loin du Cercle, d'élégantes jeunes femmes assises faisaient une couronne et gazouillaient sur un mode aigu. Un jeune homme, en costume tennis, se pencha vers elles. Il tenait à la main une raquette. Mais Nangès aperçut l'image du vieux Faidherbe

qui se dressait là, tout près, et les regardait de ses yeux de bronze...

Avant de monter sur le *Sahel*, en partance pour le fleuve, Timothée recevait un courrier de France. Il contenait une lettre de Claire Monestier qui recommandait au capitaine son jeune fiancé. La lettre ne contenait pas de fautes d'orthographe. Cela fit plaisir à Nangès. D'ailleurs, le capitaine respirait de loin une âme nette et simple, comme les jambages de cette grande écriture, sérieuse et sans fioritures. Nangès s'amusa longtemps de cet enfantillage. Quelle affaire, pour cette jeune briarde, que le départ de son fiancé ! Tout le monde sait que lorsqu'on part pour ces pays-là, on n'en revient jamais. Nangès la voit, un grand chapeau à la main, les cheveux en désordre, les joues roses avec des gestes d'animal joli, dans une campagne très verte. Elle est, de toute évidence, absolument faite pour le bonheur. « Oui ! mais peut-être pas Maurice, » songe Nangès.

De Saint-Louis à Podor, où s'arrête le *Sahel* en saison sèche, il y a vingt-huit heures de bateau. Vingt-huit heures à contempler les rives basses du Sénégal, à suivre les méandres

silencieux du fleuve. Nangès préfère penser à ses deux amoureux dont le murmure lointain fait dans la solitude un écho discordant.

— Voilà donc, se disait le capitaine en riant, que je fais figure de bourreau ! — Il est de fait que si je perdais ce pauvre enfant, je ne saurais trop que faire entre cette lionne amoureuse et notre pion de Voulangis !

II

La veille de son départ pour Marseille, Maurice, qui venait de faire à Voulangis un morne adieu, arriva à Paris et se rendit à la place Vintimille où M. Monestier tenait ses quartiers d'hiver. On était aux premiers jours de novembre et un froid précoce avait hâté le retour du peintre vers son poêle.

Maurice écouta passer sur lui la tristesse de la grande ville déjà enveloppée de brume, inconnue pour lui, ardente et lugubre. Il lui sembla qu'elle sentait le départ, l'adieu, le voyage. C'était un grand lieu de circulation, d'allées et venues, et partout il retrouvait la hâte fébrile des grandes gares. Dans le vaste atelier qu'occupait M. Monestier, cette impression ne le quitta point. C'était une grande pièce ornée d'une cheminée monumentale, encombrée de divans, de meubles persans et orientaux, de cartons posés contre les murs. Mais elle ne semblait pas habitée. Le peintre

venait d'arriver. Les meubles eux-mêmes respiraient l'abandon. Les tapis étaient roulés dans un coin de l'atelier. Le plancher craquait à chaque pas. Des malles, des paquets de toiles ficelées, ébauches de l'été, jonchaient la pièce. Bien que le poêle ronflât déjà, un grand froid pénétra Maurice jusqu'aux os, jusqu'à l'âme. Chaque pas qu'il faisait se répétait en écho prolongé. Il avait peur, comme si quelque vieux fantôme, familier et terrible, était caché là, dans cette pièce. Confusément, il frémissait comme au coup d'aile d'une immense fatalité, non point celle qui vient du dehors, mais celle qui nous vient de nous-mêmes, que nous créons et subissons, celle qui vient des profondeurs obscures de notre conscience, peut-être de plus loin, — de la conscience même des ancêtres.

M. Monestier entra dans l'atelier. Il serra vigoureusement la main du jeune homme. Sa barbe grise s'étalait sur un jersey de matelot. Il avait aux pieds de gros souliers ferrés qui rappelaient la campagne, les terres grasses des lisières de bois. Affectueusement, il posa la main sur l'épaule de Maurice et le regarda. Il aimait ce jeune homme, ce charme d'enfant

qu'il avait conservé, son regard clair d'adolescent candide.

— Alors, jeune explorateur, c'est pour aujourd'hui, ce grand départ ? dit-il gaiement.

— Mon Dieu, oui, Monsieur Monestier, je pars ce soir pour Marseille, où je m'embarque demain.

M. Monestier bourra lentement sa grosse pipe de bruyère.

— Eh bien, dit-il, tu as raison, petit. Ah ! si j'avais vingt ans, je ferais comme toi. Bonne chance, mon brave Maurice, la vie s'ouvre belle devant toi. Tu n'as qu'à marcher vers elle. Par exemple, tu sais, il y a la petite qui ne raisonne pas comme moi ! J'ai beau la sermonner, elle ne veut rien entendre. Mais tu vas la voir. Elle devrait être là déjà.

M. Monestier caressa sa barbe. Il avait un grand air campagnard, on ne sait quoi de rude, de noble dans sa personne, l'air d'un vieux routier habitué à l'air libre, au grand soleil des routes.

La porte s'ouvrit vivement. L'amie désolée parut. Et si joliment désolée, et pauvre, et misérable ! Et certes, elle ne tripotait pas nerveusement son mouchoir. Aucune larme ne perlait

au bord des grands yeux clairs et bons. Et seule l'émotion avait mis un peu de rouge à ses joues fraîches.

Le pauvre Vincent ne savait absolument quoi dire. Il sentait sa tête bourdonner, son cœur battre plus vite. Il contemplait stupidement la petite Claire qui enlevait son grand paletot pelucheux et sa toque de fourrure. Elle arrangea ses cheveux aplatis par le chapeau, puis, se tournant vers Maurice, le regarda avec une tristesse tendre et sans apprêt.

Le père Monestier partit discrètement après avoir embrassé le jeune homme. Et aussitôt Maurice saisit la main délicieusement étroite de la jeune fille. Il balbutiait le nom qu'il aimait, des choses bêtes et naïves. Une force animale jeta ses lèvres sur le frais visage qui le regardait doucement. A pleine bouche, il baisa les joues glacées, les dents brillantes, les cheveux légers et fluides. Alors Claire tomba sur des coussins, elle prit sa figure entre les mains, et pleura silencieusement, devant tout le bonheur qui s'enfuyait...

Dans sa fièvre, Maurice sentit le vertige le saisir. Il ne s'y retrouvait plus, devant l'ef-

froyable réalité d'une larme de jeune fille. La vie lui apparaissait une affolante précipitation d'événements, où nous sommes les acteurs et les spectateurs, les juges et les parties. Quand Claire releva la tête, Maurice vit ses yeux brillants, son regard voilé qui le fixait.

Que dire, après ce regard plaintif de bête blessée ? Il faudrait expliquer, — et il n'est rien de plus inexplicable que ce que nous faisons. Maurice ne put que caresser la chevelure soyeuse. Il balbutiait des mots maladroits :

— C'est vrai, ma petite Claire, j'ai tort de te quitter. J'aurais dû vivre pour toi, dans ton ombre chère. Mais tu ne sais pas combien je t'aime, moi aussi. Et quand je désirais le plus fort partir, tu ne sais pas combien je t'aimais, — même à ce moment-là. Allons, petite Claire, je reviendrai bientôt. Peut-être seras-tu fière de moi, et nous serons heureux tous les deux.

— Ah ! j'ai peur, Maurice, j'ai peur...

Devant cette belle animalité, devant ce cri, Maurice s'étonna de rester maître de lui. Encore en ce moment suprême, il jugeait sa fiancée. Le sentiment qui le dominait, c'était peut-être qu'il était fier de contempler cette œuvre d'art. Mais, tout bien pesé, il se con-

naissait aussi, et il se savait trop insouciant pour croire que sa vie se jouait sur une minute.

— Allons, il faut que je parte, dit-il. Je ne veux pas te quitter sur ce mot triste. Souris un peu, Claire, que j'emporte là-bas ce sourire.

Mais la jeune figure est là, près de lui, toute simple et naturelle, avec son air candide de toujours.

— Au moins, dit Claire, j'aurai souvent de tes nouvelles.

Maurice préférait cette banalité.

— Mais oui, petite Claire, ce n'est pas si loin, le pays des Maures !

Et les voilà qui combinent des dates de courriers, des horaires de paquebots...

Ils se dénouèrent lentement. L'adieu, dépris, repris, traînait. Ils étaient gênés. En fait, ils n'avaient plus rien à se dire. Mais ils hésitaient et avaient l'air de se savoir maladroits ou inexperts. On eût dit que chacun cherchait le mot de la fin, le mot définitif, sur quoi il n'y a plus qu'à partir. Ils avaient le cœur trop lâche, trop détendu pour le trouver. Enfin l'homme prit une résolution énergique. Il baisa la main qui hésitait, essaya le regard qui veut tout dire, et s'enfuit légèrement.

Maurice était resté quelques heures dans l'atelier surchauffé et poussiéreux de M. Monestier. Dehors, il frissonna au froid aigu qui le piquait. La bise le fouetta au visage. Il se persuadait qu'il était heureux, et libre, et fort, devenu homme. Il avait, comme disent les marins, largué les amarres, et il ne lui restait plus qu'à errer joyeusement à travers le vaste monde.

En ce moment, nullement conscient de lui-même, il eût été incapable de toute analyse et de toute précision sentimentale. Son amour pour Claire était aussi vif que son désir de fuir vers des horizons neufs, sous un jeune soleil. Mais sa nature l'emportait vers des fins qu'il ignorait, vers une mystérieuse destinée.

Son cœur de vingt ans ne pouvait s'accommoder des larmes ni des soupirs. Et il courait allègrement par les rues, — au fond un peu las de la grande dépense de sentiment qu'il venait de faire chez sa fiancée. Il acheta une pipe confortable, un décapsuleur pour son fusil de chasse. Et il avait envie de chanter, à l'idée que dans quelques heures il fuirait, sur un blanc steamer, vers l'Atlantique.

Le dernier jour de France, il le passa, le lendemain à Marseille, en corvées fâcheuses. Le soir, il avait hâte de voir la mer, et les carènes des lourds bateaux, et la confusion du vieux port, encombré de docks, de chemins de fer, de trolleys, d'amoncellements de caisses et de tonneaux. Pendant deux heures il se promena à travers la Joliette. Quel spectacle bien fait pour préparer un voyageur aux langueurs de l'absence ! On a presque quitté sa patrie, lorsque l'on erre parmi ces marchandises lointaines qui sentent le cargo-boat, les tropiques et l'Angleterre. Ce qui exaltait le jeune homme, c'était la solitude. Il lui semblait que désormais il n'avait plus qu'à courir, dans l'orgueil de sa force jeune, vers d'autres escales, semblables à celle-ci, puisqu'aucune autre ne serait plus sa terre natale.

C'est là, aux « portes de l'Orient », que la vie de Maurice Vincent atteint son point culminant. C'est là que l'initial paradoxe qui l'a poussé à suivre l'étoile du capitaine Timothée s'épanouit, prend sa valeur vraie.

Il se trouva que, vers un des môles de la Joliette, et alors qu'il s'apprêtait à revenir

vers la Cannebière, Maurice rencontra quelques camarades qui étaient aussi en instance de départ pour la côte occidentale d'Afrique. L'argent de poche mis en commun, on résolut de s'offrir un dîner dans une gargote provençale. Il y avait, parmi les convives de ce repas, quelques vieux sous-officiers, grands buveurs, qui devaient y mettre la gaîté qu'il fallait. Après le café, la petite bande sortit de l'établissement, longea le bassin du vieux port, puis le quai obscur où clignotaient çà et là quelques rares réverbères.

Des bars aux inscriptions anglaises, espagnoles, arabes, grecques, flamboyaient dans l'ombre.

Les camarades entrèrent dans l'arrière-boutique de l'un d'eux et commencèrent à entonner les vieilles chansons qui constituent la tradition inaltérable de l'armée. Le bar était presque désert. Par la porte de la salle où buvaient les sous-officiers, on voyait le comptoir de bois, près duquel un gros homme à l'air anglais causait avec une servante aux cheveux dorés. Une autre servante chlorotique allait et venait dans la salle du fond.

Ces images, les dernières de France, si mé-

diocres qu'elles fussent, s'inscrivaient vivaces, vivantes, dans la tête du jeune homme. Il faisait flèche de tout bois. Tout désormais lui serait matière à souvenirs.

Ils s'ennuyaient. La soirée s'étirait. Les têtes s'alourdissaient, et les heures. Ils sortirent et vinrent s'échouer dans un beuglant. Des bancs de bois se pressaient dans une salle petite et nue, toute ennuagée de fumée de pipe. Une femme ignoble — toujours la même — gémissait une romance sur une estrade de bois. Des marins, des ouvriers du port buvaient de la bière, attentifs, la face tendue vers la chanteuse. Les coloniaux voulurent faire fuir cette masse hideuse. Des murmures s'élevèrent. Comme les choses menaçaient de se gâter, un vieux proposa la retraite.

Il était tard. Maurice s'aperçut qu'il était seul sur le quai. Ses amis l'avaient quitté, s'enfonçant dans des ruelles obscures qu'éclairait seule, au fond, quelque lanterne. Il avait le cœur vague.

Il aspira une bouffée d'air, leva les yeux. Tiens ! Les étoiles étaient là ! Il frissonna, et, comme un jupon passait, qui sentait l'ail et le musc, il le suivit...

A l'aube fraîche, le jeune homme se trouvait sur le parvis désert de la cathédrale. Il s'accouda sur la balustrade de pierre, buvant les souffles sauvages qui venaient du large. A ses pieds, c'était un trou noir, des choses confuses, le port, les docks immenses, des tas de choses qu'on ne comprenait pas. De loin en loin, un globe électrique jetait une lumière crue sur des trains de marchandises, sur une cabane où s'enchevêtraient des fils électriques. Et plus loin, on devinait la mer, toute noire, derrière les bassins, les môles, les formes de radoub, toute l'architecture fantastique des ports...

Voilà les derniers tableaux de la France. C'est beau. C'est noir et triste. Maurice pense aux joues claires de son amie, si lointaine déjà. Mais cette pensée ne lui cause nulle tristesse. Il est heureux d'avoir ce petit coin d'azur dans son ciel gris. Il est heureux qu'un tel souvenir habite la solitude de son cœur. Il sait que de chères images du passé sont un bagage indispensable pour une longue route, et que c'est la seule chose qu'il faille avoir, et le seul chargement nécessaire. Il le sait bien.

La petite place religieuse semble trembler

de silence. On a envie de crier, pour voir si l'on s'entendrait soi-même, — pour vérifier, mais on se ferait peur. Il est impossible qu'un endroit au monde soit plus désert que celui-ci. La solitude est faite des millions de gens qui n'y sont pas, et qui, pourtant, font autour d'elle une misérable couronne.

Maurice n'oserait même plus se moucher. On dirait le décor d'un cinquième acte, avant que la ronde nocturne soit passée.

Pauvre enfant perdu, dont le cœur vacille ! Il est las. Des tas de choses du passé lui reviennent, mais c'est incohérent ; il ne peut enchaîner les mailles apparues de sa vie. Il voit des marches dans les glèbes, les gros souliers aux pieds, le lièvre qui culbute, la tête la première, sa petite culotte blanche en l'air, puis un dortoir dans un lycée, la salle d'études, l'odeur, l'ivresse des livres. Claire occupe le fond de la toile. Depuis toujours, elle préside à sa destinée, et elle semble le regarder sans rien dire ; elle le regarde avec ses grands yeux bons, tandis que lui, il se promène et gesticule... Le peloton, la théorie apprise la nuit dans l'escalier glacé, près du falot, la manœuvre au polygone, les sens engourdis par

la fatigue, la dure vie, austère et nue, — le foyer perdu.

Et voilà maintenant que le grand soleil vient inonder sa route. Aucun espoir ne lui est interdit désormais. Telle qu'il l'a faite, sa vie lui plaît, avec ses heurts, ses contrastes, ses tensions, ses détentes, ses extrêmes. Ce qui domine tout, c'est une jeune fierté de s'être asservi à son idée, contre sa maison et contre l'amour.

Enfant de France ! La servitude qu'il accepte, c'est celle que veulent tous ceux qui ne sont ni des marchands ni des banquiers. Etre le domestique de son idée, ce n'est pas donné à tout le monde. La servitude militaire existe, comme existe la servitude du prêtre et comme existe la servitude du penseur. Mais il n'y a de libres au monde que ces esclaves.

Grandeur et servitude militaires ! Servitude plus noble encore que la grandeur, plus grande que la grandeur, immensurable, parce qu'elle ne peut se mesurer qu'avec l'idée même. Au lieu que la grandeur militaire peut se mesurer, qu'elle peut même se tarifer dans le monde, qu'elle peut être étalonnée, qu'il en existe le gabarit, le mètre étalon. Mais la grandeur de

la servitude ! C'est celle du prêtre et du penseur, et elle ne peut absolument se mesurer avec aucune mesure humaine. C'est une grandeur épouvantable.

Maurice la sent qui le domine, avant que lui-même — sentant sa force — il la domine. Mais alors, parvenu là, il s'installe dans son orgueil. Le détour a été long, mais il n'a fait que retrouver le sentier que son cœur avait perdu....

III

NOTES DE MAURICE VINCENT.

« Au nord de Gueltitor, la fauve chaleur nous engourdissait sur nos chameaux. Mais, le soir, une brise murmurante a circulé parmi les gommiers et nos yeux ont pu se poser sans fatigue sur l'immense cercle de l'horizon. Devant nous, nous apercevions les hautes silhouettes de nos guerriers maures, vêtus de bleu et enturbannés. Ils faisaient de vives découpures sur le ciel transparent comme une paroi de cristal rose.

« Depuis dix jours que nous avons quitté le fleuve et que, des rives du Sénégal, nous nous dirigeons vers les solitudes du nord, ce sont les mêmes aspects, les mêmes teintes du soir, dans des ciels pareils, les mêmes végétaux maigres dans la même plaine. On sent la terre altérée, — mais ce n'est pas de la terre, de la terre terreuse, la forte matière, épaisse et grasse qu'on appelle la terre, la chose vivante

qu'est la terre de nos pays. C'est la terre morte, blanchie par le soleil, comme les os d'un vieux squelette. C'est sec, fluide, léger, sans cohésion, élémentaire. C'est sans couleur franche, — une chose morte.

« Et ce tremblement de l'air ! On s'y endort, dans le balancement du chameau, bercé dans la pure lumière, hors des bornes de l'intelligence...

« Cette terre, sans caresses et sans baisers, je commence à en comprendre la vertu. Est-ce l'ivresse de la force ? Mais nulle part certainement on ne prend possession de soi-même comme ici. Je sens de vieilles choses qui remontent en moi de mon enfance, de plus loin peut-être. Je sais qui je suis.

« Terre mystique. Terre d'ascètes. Thébaïde. Nous aussi, nous nous purifions, épurons, loin des pourritures modernes, loin de la misère, de la laideur, de l'indigence.

« La sombre muraille de grès de Tagant ! On l'attend depuis si longtemps qu'on la salue avec joie. Verticale, elle plonge ses assises dans le sable même de la plaine unie. Le poste de Moudjéria est presque adossé à ce sombre château fort. Je pensais y trouver

le capitaine Nangès, mais il paraît qu'il est à Tijikja et il me faudra marcher quelques jours encore avant de le revoir.

« Je suis monté sur le haut de la montagne. Du haut de ce balcon, on voit mieux l'immensité déserte de la plaine, et à quel point elle est immense et déserte. L'âme se crispe devant tant d'espace. L'herbe jaune, les arbustes, se fondent en une teinte neutre, indicible, et l'on croirait une mer immobile. Derrière moi, la terrasse se continue en montagnes pierreuses et désordonnées, en amoncellements angulaires de rocs. C'est là que commence le Tagant, le pays des pierres.

« Quelque part, dans le Tagant. — Je ne puis encore rien regretter de la France. Le soir, quand l'ombre de la falaise s'allonge immensément vers l'est, les méharas rentrent du pâturage. Odeur de l'Afrique ! Dans l'herbe jaune, j'entends d'abord un chant sans paroles, aux modulations étranges. Puis des appels de voix que multiplie le silence. C'est le gardien du troupeau qui paraît, le fusil sur l'épaule, tenu par le canon, le boubou relevé. Le chameau de

tête s'arrête, regarde au loin, sans rien voir, de son gros œil bombé. En revenant vers ma tente, j'entends les rires sonores des partisans, tandis que la tourterelle chante plus fort son éternelle chanson d'Afrique, la même, du nord au sud de l'Afrique, qui tinte doucement dès qu'un peu d'eau apparaît, dès qu'un peu de verdure coupe la monotonie des plaines.

. . « On a marché tout le jour. On campe dans le plus sombre lieu de ce pays misérable. Mais qu'importe ? Tous les jours, je suis pris un peu plus. Le silence où je m'enfouis, je sens que rien ne pourra plus m'en détacher.

« Ici, de frêles arbustes épineux ont réussi à pousser dans la plaine sablonneuse qu'encercle de toutes parts un cirque immense de rochers noirs. L'horizon est assez large, mais limité par les amoncellements de pierres : le premier cercle de l'Enfer. La beauté vient d'un tragique puissant qu'aucun rayon de vie ne vient adoucir, qu'aucune grâce ne vient orner. On pense avec bonheur au murmure d'une eau courante, à des bosquets emplis d'oiseaux... Hélas ! il ne reste plus ici qu'un rude squelette pétrifié.

L'homme lui-même est forcé d'errer, poussant sa tente devant lui, comme le dernier habitant d'une planète qui s'éteint...

« De beaux jeunes hommes... Des réveils purs... Je sens l'audace joyeuse de ma jeunesse...

« Une station à Niémelane. C'est là que furent tués, en 1906, deux lieutenants français Andrieux et de Franssu, avec tous leurs sous-officiers. Nous avons élevé une petite stèle de pierres à l'endroit du combat. C'est une bouée de sauvetage que cette stèle. Moins tragique elle est aussi touchante que celle de Noisseville. Dans ce pays, un soldat est encore chez lui. Aux quatre coins des steppes maures, on pourrait retrouver quelques gouttes de sang français. Quel butin plus précieux de nos lointaines randonnées ? C'est la terre des soldats celle où les armes sont encore vénérées. Il n'est pas indifférent qu'un peu de gloire guerrière y ait fleuri.

« En arrivant à Tijikja, ma première visite

est pour un autre mausolée, celui de Coppolani qui fut assassiné ici par un fanatique, alors qu'il s'apprêtait à partir pour l'Adrar. Sur le bronze qui orne la tombe, on a gravé ces mots en arabe : « Xavier Coppolani, l'ami des musulmans. » Ce fut en 1903 que ce grand homme essaya pour la première fois d'occuper et d'organiser les pays maûres. Les témoins de ses débuts savent quelle fut sa misère et la foi qu'il lui fallut. Ils ont vu ses efforts pour quitter la berge du Sénégal et s'enfoncer dans l'intérieur. En 1905, il réussit enfin à s'éloigner du fleuve et s'avança jusqu'à Tijikja qui n'était pour lui qu'une étape vers l'Adrar et le Maroc. C'est là que ses grands desseins furent arrêtés.

« En Mauritanie, je n'ai vu que deux monuments de pierres. Mais ils étaient consacrés au souvenir.

« Le poste de Tijikja forme une haute plateforme crénelée de toutes parts, encombrée de cases en terre battue et ayant un peu l'aspect d'un minuscule château fort. L'horizon que l'on a du haut de cette terrasse est assez varié pour que l'on ne s'ennuie pas à le contemempler. Vers l'est, la plaine est imprécise et

se perd dans des jungles lointaines. Vers l'ouest au contraire, la vue est bornée par les arête fines et les dentelures du Tagant. Au pied d poste, se dressent les terrasses du ksar, toute proches. Vers le nord et vers le sud, la pal meraie s'allonge ; c'est la verte oasis, la terr d'élection promise au voyageur. Mais il faut cette immensité circulaire les lueurs d'un so leil qui s'éteint pour que tout s'arrange, prenn sa juste place et s'harmonise... Ce que Lamar tine appelait « harmonie du soir »... Les trou peaux de moutons rentrent, conduits par le bergers aux jambes nues. La brise incline le têtes des palmiers. Et vers l'ouest, le spectacl est divin, infiniment reposant. Les rochers d Tagant font une fine découpure sur le fon du ciel, — mais ce n'est plus le cie c'est un éther impalpable et profond, fluide et si léger que l'on s'étonne que l'œ n'aille point déjà jusqu'aux étoiles. O est las, fatigué de lumière, un peu ne veux. Il semble que vos nerfs tremblent u peu... Lassitude heureuse... On est ailleur quelque part, dans une planète perdue q roule dans la perpétuelle lumière de son éthe glacé. Mais j'entends la voix du capitaine Na

gès qui cause non loin de moi avec le lieutenant de Sernonne. Voix précise, impérieuse... Renseignements sur les tribus de l'Est, projets d'action... En tout, je voudrais l'imiter. Il sera mon modèle. Mais que je perds de temps ! Je maudis ma jeunesse studieuse...

« Avant de partir pour l'Est, une lettre de Claire. Sa voix, quand elle vient mourir ici, a un son étrange. Une lettre parfumée, dans ce décor sans parfums. — Ces lignes mièvres me troublent. C'est d'amour, mais aussi d'autre chose, de mille choses. Je ne sais pas.

« Je n'ose plus continuer mes notes. Quand je vois le capitaine Nangès silencieux, tendu vers l'action, — son âme simple, unie, élémentaire, quand je le vois sans faiblesses et sans sourires, je ne veux plus de ces futiles passetemps. J'aurais trop de honte si, quelque jour, ces lignes lui tombaient sous les yeux. »

Si ces notes de Maurice marquaient quelque singularité, c'est qu'il rentrait mieux en lui-

même. Il semblait qu'en quelques jours, il ramassât toute sa vie. A Jouarre, il n'était qu'un enfant. Ici, il prenait figure, s'individualisait, se différenciait.

On aime à remarquer que ce fier jeune homme ne consent pas à exhaler d'amoureuses plaintes. La vie libre, l'horizon trop large, lui feraient prendre en horreur la prison où une femme voudrait le tenir captif. Il ne veut pas être le prisonnier de son cœur.

LA LETTRE.

« Ma chère fiancée,

« Je souffre en lisant tes lettres tristes. Comment faire les miennes gaies comme je les voudrais ? Tu t'imaginerais que mon cœur est desséché. Ce n'est pas vrai. Mais ici les pleurs de l'amour sont remplacés par une furieuse exaltation, et ce sont encore des transports dont tu peux être fière.

« Non, chère fiancée, même quand je pense à ton visage, je ne puis soupirer ni gémir.

C'est la faute du beau soleil, de la vie simple et nue, de la clarté qui vient de tout et déchirerait trop vite le voile de mes larmes.

« Et puis l'amour est si beau de loin ! Il est comme ces fonds azurés que les artistes de haute lice mettent sur leurs tapisseries multicolores. Ici, encore, c'est un beau désordre de couleurs. La vie scintille, piaffe et poudroie. Ta pensée met de l'unité dans son désordre et simplifie le trop riche décor.

« Tu trouves, mon enfant aimée, que c'est peu et tu cries que je ne t'aime plus. Mais si l'amour est autre chose que cela, il nous faut jouer Tristan et Yseult. Vraiment, c'est trop fatigant. Et songe que je marche avec Parsifal, le « fort », le « pur », qui me défend d'être lâche et de regarder en arrière.

« Ce grand Nangès, comme tu le détestes ! Et pourtant, il m'aime plus que toi, puisqu'il sait me donner la médecine qu'il me faut. Peut-être, quelque jour, la grande route où il me mène rencontrera-t-elle le joli sentier de nos amours... Maudis-moi, si tu veux, mais je ne me hâte point de le souhaiter. J'aime à la folie ces deux allées parallèles, et c'est une joie plus qu'humaine qui m'envahit lorsque de

ces sables brûlants je pense aux jardins alanguis de Voulangis...

« Jusqu'à présent, j'ai toujours marché seul, — ou avec le capitaine. Tu sais comme je le vénère. C'est un homme dur et bon. Ces deux qualités jointes sont la marque propre des soldats. Il est comme les aciers trempés à l'huile, — qui sont plus forts que les autres. Je le vois peu. Un soir, il m'a invité à manger sur sa natte. A part cela, je ne l'ai guère approché que pour le service. Et, pourtant, il est à l'un des pôles de ma vie, comme tu es à l'autre.

« Est-ce la solitude où je vis ? Ou bien est-ce la lumière du ciel nouveau qui met en moi ces clartés et m'encourage à te montrer mon cœur tout nu ? Je ne sais. Mais j'aperçois bien que je ne suis guère fait pour les soupirs. Et pourtant, je suis tendre, j'en suis sûr. Hélas ! il y a tant de choses dans la vie, que je ne sais laquelle choisir. C'est beaucoup moins simple que dans les romans, ma belle Clairette. — Peut-être aussi est-ce plus beau.

« Que d'allées et venues ! Que de détours ! Que de démarches ! Si je ne m'en inquiétais avec toi, je t'aimerais moins, et je m'aimerais moins...

« Il y a des moments où je voudrais mourir ici, sur un champ de bataille, tant je suis heureux de vivre. C'est un bonheur trop lourd et qui tourne la tête. Quand je ferme les yeux et que je revois notre Ile-de-France, notre Brie, nos ciels bas, nos terres pesantes et nos amours, et qu'après, rouvrant les yeux, un brusque tableau du Sahara m'apparaît et que tout ce qui m'entoure m'éblouit, le sable blanc, les herbes basses, la tente blanche du capitaine Nangès, les rochers noirs à l'horizon qui tremble, — je bénis Dieu de n'avoir jamais mis sous mes yeux que de belles images, de m'avoir conduit au sortir des livres vers du mouvement, de la noblesse. Voilà pourquoi, ma chère fiancée, mes lettres ne sont pas tristes, — contre toutes les règles du genre. Ce n'est guère convenable. Je sais que tu parleras de l'égoïsme des hommes. Le mien voudrait que ta tendresse pût se nourrir de mon bonheur... »

Charmante précaution ! Il ne savait pas l'amour, mais il en rejetait à l'avance tout ce qui pourrait être de la vulgarité. Et alors, il

tâtonnait, il bafouillait délicieusement dans ce début de vie qu'il essayait. L'égoïsme d'un cœur sans tendresse lui fait horreur, mais il avait peur aussi de trop se disperser, de perdre trop de lui-même dans les faubourgs de la volupté. D'ailleurs lui, si maladroit à s'analyser, il avait trouvé la nuance exacte de son sentiment : il faisait, ce sentiment, un admirable deuxième plan à sa fièvre d'agir, de sentir.

Il racontait sa découverte de l'Afrique. C'était sa véritable affaire. Mais il s'était mis en règle avec Eros, et il se laissait aller :

« Après la traversée du Tagant, nous nous sommes trouvés un matin sur la pente orientale du massif, dominant, du haut de ses derniers rocs, l'immense moutonnement des dunes de l'Aouker. Là, c'est le silence éternel, l'éternel abandon, la mort. Les Maures eux-mêmes redoutent ces sables de la soif. Moi, je me laisse aller au vertige de cette solitude rose. Malgré moi, je pense à Pascal : « Le silence infini de ces espaces éternels... » Donc, c'est un peu comme une nuit d'été, dans une plaine de Brie, par exemple, quand toutes les étoiles sont là, et qu'on sait que tout de même il y en a d'autres encore par derrière. Le capitaine

a campé sur le plateau. La sieste a été très chaude. — Mais comment s'arrêter au thermomètre, devant un tel spectacle ?

« Je me disais que lorsqu'on meurt, si l'agonie est un peu lente, de telles images doivent revenir et parfumer de leur splendeur le grand départ. Et ce sont peut-être, en effet, de merveilleuses agonies que nous nous préparons ici... »

IV

Ils partirent... Ils passèrent des dunes dont le sable plus fin que celui de la mer étincelait au soleil rude de l'hivernage. Ils traversèrent d'anciens lits de rivières depuis des siècles desséchés. Ils franchirent des plaines noires où nulle herbe n'a pu pousser.

Le pas indolent du chameau berçait le rêve. Chez presque tous les Français, c'était d'un grand repos, quelque part dans la patrie, et c'était d'une petite maison, parmi des vignes ou des futaies, près d'un ruisseau paisible, ou bien au bord des rivages mouillés des mers du Nord. Une petite maison, comme dans Jean-Jacques, avec des volets verts, un foyer à soi, avec une bonne femme et de beaux enfants, et quelques chiens pour chasser, une carriole... C'était du pays, de la petite patrie, de l'air lumineux du sol natal... Ils pensaient aux cimes des peupliers où joue le soleil, à quelque sieste animale près d'une eau courante...

Pourtant Maurice se plaisait dans cette

aridité. Aucun travail humain n'y apparaît. Ni figures ni musique ; nul paradis artificiel. Mais on s'y habitue ; on craint presque le jour où il faudra revoir cet adorable Grand Trianon. Nulle beauté charnelle, nul délassement des sens. On est forcé de croire à l'esprit. Pour un peu, l'on penserait que la métaphysique n'est pas une invention des philosophes.

Voici plus de deux ans que durait ce tourisme passionné. Ce que Maurice trouvait ici de plus beau, c'était Nangès, occupé à son grand œuvre, sur la route droite, — mais elle n'était pas tracée, et c'étaient les pas des chameaux qui la faisaient sur le sable.

Pourtant le jeune homme voulait de cette terre spirituelle tirer tout le parti possible. — Une fois, il s'aventura dans les dunes du Ouaran. Il était tard. Soudain un rideau lourd s'abattit. C'était la nuit. Et voilà qu'un rythme obsédant possédait le jeune homme :

> Le Temps, l'Etendue et le Nombre
> Sont tombés du noir firmament...

Le Temps, l'Etendue et le Nombre !.. Grands et beaux vers que ceux-là qui rejaillissent en

nous impérieusement, qu'on est sûr qu'on aurait écrits, à telle heure, si l'on avait eu du génie...

Maurice eut un saisissement. Un Maure, près de lui, embrassait d'un grand geste l'horizon :

— Dieu est grand, dit-il gravement au jeune Français.

Et voici que Maurice entend au fond de lui des voix qu'il avait oubliées. Elles croissent et se multiplient, et elles le possèdent tout entier, et il a peur, parce qu'il ne comprend pas clairement ce qu'elles lui disent. Etant petit, quand il allait sur les bords du Grand Morin, il tremblait d'amour en voyant l'eau si légère, l'air si léger, tout si léger, si fluide. C'était une longue hérédité d'amour qui l'oppressait.

Dans son trouble, il attendait que la cloche du village vînt mettre un bruit humain dans le silence, et quand la brise apportait les notes adorées, à l'heure qu'il savait, une paix divine alourdissait son cœur jusqu'à la souffrance. Après ces grisailles d'adolescence, il a connu des heures claires. Les livres, la vie, ont tout emporté des songes mystiques d'autrefois. Il a voulu courir le monde, avide de réalités. Les terres qu'il parcourt, ce sont de grands magasins d'images où il se saoule de couleurs dis-

cordantes. Avant même que d'en faire l'épreuve, il aime l'inextricable confusion du monde.

Mais dans ces marches sahariennes, si nues, si pures, où les lignes, les couleurs ne comptent plus, il se sent l'âme un peu solennelle, et il revient à son enfance. Il ne s'amuse plus, comme hier. Ce n'est plus Cherbourg, ni Paris, ni Marseille, ni Saint-Louis. Aujourd'hui un grand rêve, un peu trouble, l'envahit et l'alanguit. Il repense plutôt à l'abbaye de Jouarre, déserte, mais chargée de pensée, de passé.

Depuis plus de deux ans, il marche dans le silence et le soleil. Les sables nus ondulent à l'infini. Il ne dit rien. Il sent que le grand désert l'ensevelit peu à peu. Déjà, il ne se rappelle plus les heures de France, ni les extases de son enfance. Voici qu'une pensée nouvelle l'occupe :

— Cette terre, se dit-il, aurait le visage même de la mort, si un grand dieu ne l'habitait. Ah ! quand, au crépuscule, les Maures se prosternent vers l'Est, comment ne pas ressentir ce grand souffle divin qui court d'une rive à l'autre du Sahara et fait dans la splendeur des solitudes une invisible présence ?

C'était une folie. Mais il enviait ces gens

que le doute n'a point effleurés, dont le cœur est resté pur et religieux. Leurs songes sans fin allaient s'insérer dans sa propre vie. Ils accouraient se ranger en lui, s'inscrire en silence, insidieusement.

Il aurait voulu leur crier, à ces Maures : « Moi aussi, chers enfants, j'ai mes prières et j'ai mon Dieu ! » C'était en vain. Aux heures de prières, leur âme était plus haute que la sienne. Elle nageait dans un océan de lumière, la béatitude. La sienne, elle était vide et lâche, désemparée...

Jamais Maurice n'a vu prier comme ces gens prient. Après le dernier prosternement, ils restent un long moment en méditation. Ils se lèvent, on dirait qu'ils vacillent dans la vie. Les yeux restent vagues, agrandis par l'extase. Puis peu à peu, ils reprennent pied. Maurice, qui ne pouvait les suivre dans leur voyage, n'osait plus les regarder. Il avait honte d'être resté sur la terre.

Cette leçon valait bien celle que lui donnait Nangès. C'était la même d'ailleurs, ou plutôt elles étaient conjuguées, elles jouaient entre elles. Elles ne faisaient ensemble qu'un seul mécanisme.

Vincent entrait de plain-pied dans tout un système nouveau. Il s'y perdait corps et bien. C'était une frénésie de perdition.

Un jour, la troupe rencontra un campement de Chorfas : quatre ou cinq tentes perdues dans les sables de la Maqter. Nangès s'installa à côté d'eux, pour quelques jours. Le chef était un homme encore jeune, mais il était grandement vénéré. Il passait pour détenir la *baraka*, l'étincelle de la toute-puissance déléguée par le Dieu unique. Tout le jour, assis loin des siens, il lisait et méditait la science divine. Maurice l'observait, tandis que le capitaine causait avec lui. Le Maure écoutait, mais son regard était plus loin, sa lèvre murmurait les dikr sacrés... Jamais peut-être dans le monde, les forces de la méditation n'ont été portées à une plus haute puissance.

Et aussi, comme la terre était complice ! Comme elle faisait un cadre unique à ce sombre mysticisme ! — Nangès alla visiter le cheickh :

— Je serais content de voir tes livres, lui dit-il.

Le cheickh sortit de nombreux manuscrits de deux sacs en peau de bouc.

— Voilà le Beïdaoui, et le Nacih, et le Zamakschari...

Nangès feuilleta un manuscrit richement relié et orné d'enluminures. C'était un commentaire du Koran rempli de logogriphes, de hadits disposés en étoiles ou en losanges. Mais le Maure arrête Nangès, et le voilà qui se met à lire pour lui les divines litanies, la voix tremblante, transfiguré.

Maurice, qui était là, se trouvait tout d'un coup transporté dans le divin. Pour un homme de son espèce, le saut était un peu rude. Il en restait étourdi pendant longtemps.

Dans leur marche vers le nord, ils passèrent à Char. Les sultans de l'Adrar avaient là jadis une forteresse, une sorte de grande ferme fortifiée, un bastion avancé qui aujourd'hui tombe en ruine.

Des ruines ! chose rare en Mauritanie. Mais à Char, les amateurs de pittoresque sont déçus. Ces timides essais d'architecture sont bien pauvres, bien médiocres. Il faut toute la volonté de Maurice à se créer des émotions — (*heautontimorumenos*, il s'inflige à lui-même des sensations violentes) — pour s'y complaire et y rêver. Pourtant, il y a une mosquée délabrée qui rappelle un peu les

cloîtres de nos pays. Une petite cour carrée encombrée de pierres, de piliers trapus, massifs, carrés, un large promenoir où s'ouvrent les portes basses des cases. Aucun ornement, aucun effort d'art, mais la beauté apparaît quand on se laisse noyer par le silence ou que l'on observe, à travers les piliers, les jeux de l'ombre et de la lumière.

« Cette vie d'Afrique, se disait Maurice, notre vie si simple et nue, si frugale, notre pauvre vie d'Afrique, voilà bien son image. Les hommes qui ont construit cette mosquée étaient plus préoccupés de méditations divines ou de guerres humaines que des vanités de l'art. Et nous, ne sommes-nous pas un peu comme eux, qui ne vivons que sur nos forces intérieures ? »

Il n'y a même pas de ciment ni de mortier à Char. De simples pierres posées les unes sur les autres. Des angles droits, des lignes droites. Devant cette rusticité, Maurice en arrivait vite à ne plus comprendre Sainte-Sophie.

Le capitaine Nangès marchait sur Idjil quand il reçut des nouvelles alarmantes de son officier, le lieutenant de Sernonne. Il avait envoyé

à ce jeune audacieux l'ordre de mettre ses animaux au vert dans la région d'Idjil. Mais, ayant appris la présence d'une bande de dissidents un peu au nord de son terrain de parcours, le lieutenant était parti. Depuis plusieurs jours, Nangès était sans nouvelles de lui. Il résolut d'aller à sa rencontre.

Un clou chasse l'autre. Un jour chasse l'autre. Maurice ne pensait plus qu'à la joie de faire la guerre. Ce baptême du feu, qu'il attendait avec une impatience enfantine, c'était maintenant sa grande affaire. — Nangès, lui, était très ennuyé. En arrivant à Idjil, il recueillit, sur le nombre des dissidents, des bruits inquiétants. Des patrouilles envoyées dans l'Est recoupèrent les traces d'un razzi de cinquante à soixante chameaux se dirigeant vers le nord-est. Nangès franchit à toute allure l'espace désertique qui s'étend entre Idjil et le puits d'Anadjim. Le retour d'une patrouille partie de ce point, et qui avait entendu des coups de feu dans la direction de Zemmour, augmentait son inquiétude.

La peur se faisait sentir chez les guides et les bergers. L'un d'eux déserta au départ d'Anadjim. Le lendemain, sur la route de Zemmour,

nos Français recoupaient la trace d'une colonne de quatre-vingts chameaux environ, passée deux jours avant et se dirigeant vers le sud... Plus loin, les traces d'un troupeau sans bergers, des chameaux égarés... Près de Zemmour, un camp levé en hâte... A Zemmour enfin les nouvelles se précisèrent. Les nomades installés au puits n'avaient point entendu parler de Sernonne depuis deux jours. Mais des voyageurs venant du sud avaient rencontré deux hommes qui fuyaient vers Idjil. Enfin un jeune Maure vint au camp. Il annonça la nouvelle : rien de vivant ne restait plus du détachement de Sernonne. Le chef, les tirailleurs, les partisans, tous avaient péri sous le nombre écrasant des dissidents.

— Pauvre Sernonne ! se dit Nangès. A quelles fins obscures sert sa mort ? Et qui saura l'utilité de ce sang-là ?

Pourtant, dans sa grande peine, une consolation lui venait. Car il croyait que le sang des martyrs de l'Afrique était utile. Sa conviction était que rien n'est perdu dans le monde, que tout se reporte et se retrouve au total ; ainsi tous les actes sublimes des héros formaient pour lui une sorte de capital com-

mun dont les intérêts se reversaient obscurément sur des milliers d'âmes inconnues. Mais quand il pensait à ceux qui niaient cela dans sa patrie, alors il plissait les lèvres, il souriait, et quel mépris dans son sourire !

Sur l'emplacement du combat, le lendemain, Nangès ramassa le corps mutilé du jeune héros et de ses compagnons. C'était une heure grave pour Maurice, qui ne s'inquiétait guère des hautes visions de son chef. C'était un bel enseignement qui lui venait. Une belle « leçon de choses ».

Un champ de bataille d'autrefois est pour nous l'objet de mille imaginations guerrières. Nous nous y excitons. Nous y sommes portés au-dessus de nous-mêmes. Mais s'il est d'hier, s'il est encore chaud du sang des soldats, quelle chaleur ne met-il pas aux fronts des hommes jeunes ? Ce n'est plus une excitation guerrière qu'ils reçoivent, c'est l'action même qui se prolonge, le bruit qui se prolonge directement en silence, c'est l'action qui s'épanouit dans le mystère silencieux de la vie et de la mort. Sur ce champ de bataille, Maurice recevait sa première impression de guerre. Des pensées confuses bouillonnaient

en lui. Il était un bel enfant barbare, dans le monde jeune.

Dans ses années d'apprentissage, commença une période nouvelle, celle où il apprenait la guerre, non sur l'Exercitzplatz ou au Kriegsspiel, mais dans le soleil et dans la vie, dans la fatigue et dans la joie, dans la peine et dans l'espoir, dans l'espérance et la désespérance. Heureux les jeunes hommes qui, de nos jours, ont mené la vie frugale, simple et chaste des guerriers ! Les terres que Maurice parcourait étaient plus belles, les aubes plus radieuses. Toutes les terres sont belles pour un jeune soldat. Toutes les aubes sont fraîches, naïves, puisqu'on s'y lève joyeux, confiant dans sa force, audacieux. Des aubes pleines d'allégresse, des matines, le chant des matines, les réveils des moines et des soldats...

Ceux de Nangès étaient plus lourds. Il vieillissait. Parfois, pendant des heures de quart, il songeait à la fuite du temps, aux années qui passent, sans amour et sans foyer... Et pourtant, il lui fallait cet exil, il avait besoin de cette lune des tropiques dont la lumière s'étend par grande nappe, à pleine onde, d'une seule et

grande coulée, — de la clarté dansante des dunes. Il lui fallait ces grandes pensées que fait le désert, à ce sanglier, à ce vieux *solitaire.* Il n'était pas celui qui cherche des couronnes. On ne l'avait jamais vu dans un ministère. Il lui fallait sa vie de soldat, — tout simplement, son métier, son métier pour lui-même, pour le plaisir.

A certaines heures, s'il venait à regretter son dur exil, il se reprenait, il disait : « Mais que cette heure est belle ! Quelle est fière ! » Ainsi, dans sa longue étape, parfois il s'arrêtait, mais c'était pour bénir, et non pour maudire. A tout, il préférait encore bêcher ce coin de terre divine qui lui avait été donné. C'était en artiste qu'il entendait son métier. Vigny a dit d'un autre soldat, — et du même : « Il exerce, non en ambitieux, mais en artiste, l'art de la guerre. » Voilà le maître de Maurice, voilà celui qui avait pris par la main le beau jeune homme et qui, lentement, gravement, le menait vers la destinée qu'il lui avait faite.

V

Un jour, — un an après, — Nangès se laissa entraîner un peu loin dans la poursuite d'une bande qui depuis longtemps échappait à l'étreinte. Il avait une troupe bien montée et rompue à toutes les fatigues. Toute la journée, il avait marché vers le nord, suivi de Maurice et de ses méharistes maures, droits sur leurs selles et silencieux dans le grand silence des sables. C'était l'hiver. Le vent d'est soulevait sur la mer des dunes une impondérable écume tremblante. Vers le soir, il y eut un grand apaisement. Le vent tomba. Le ciel prit une profondeur infinie. Sa teinte immatérielle reposait les nerfs, mais aussi elle laissait au cœur une sorte de lassitude inquiète d'infini qui amollissait.

Sur un signe du chef, les chameaux s'agenouillèrent. Les hommes mirent pied à terre, la carabine au point. C'était l'heure de la prière. Pendant quelques minutes, on n'entendit que le chuchotement des voix tremblantes.

Maurice, les yeux fixés sur son horizon inhabité, éprouvait un mal étrange. Cette ferveur qu'il ne pouvait comprendre, et qui seule mettait une pensée dans ce désert, elle lui faisait une crispation de cœur intolérable. A ce moment-là, il sentait l'âme de ses hommes plus haute que la sienne. Il souffrait de sa race devenue incapable d'adoration.

Tandis qu'il les regardait : « Comment arriverions-nous, pensait-il confusément, à ce degré de communion ? Beaucoup même qui prient chez nous, n'ont point ce déchirant soupir d'amour qui ranime la plus morte des terres. »

Il se remit en selle, Nangès repartait. Les rêves troubles du jeune homme et le balancement allongé de son chameau lui donnaient une petite fièvre qui le tenait éveillé. Les sables avaient cessé. Ils entraient dans une plaine de cailloux noirs que fermaient devant eux des éboulis de roches.

Nangès savait que c'était sa route. Avec cela, il se disait : « Où suis-je ? », et encore : « Pourquoi suis-je ici ? Que fais-je ? Qui suis-je ? Où tout cela mène-t-il ? » Sa tête tournoya, il s'assoupit. Les rochers noirs se rapprochaient. Dans son demi-sommeil, il sentait le cercle

sombre se rétrécir. Son guide le réveilla. Timothée vit près de lui sa longue barbe et ses yeux luisants. D'un geste de son bâton, le vieux Maure lui montrait une aire aride où des sarments avaient brûlé.

— C'est là, dit-il.

La troupe s'arrêta en silence. Nangès descendit de chameau et, sous les étoiles glacées, frissonna. Un moment, l'on entendit les cris plaintifs des méharas. Puis les hommes se couchèrent et Nangès lui-même s'étendit sur sa natte.

Or, dans la pénombre anxieuse du rêve, un étrange spectacle le cloua sur place. Non loin de lui, un grand jeune homme de sa race se tenait debout et se chauffait les mains à un grand feu. Timothée se demanda s'il rêvait et se frotta les yeux : « Allons, c'est la fatigue », se dit-il. Mais l'inconnu s'avançait vers lui, la main tendue :

— Bonjour, mon capitaine, enchanté !

Et il ajoutait :

— Vous cherchez sans doute cette bande de pillards. Je sais où ils sont. Venez.

L'air était devenu très froid. Nangès se leva et suivit l'ombre qui semblait voler devant lui. Tout d'un coup, il se trouva au bord d'une immense falaise qui tombait à pic sur un gouffre. Pourtant Timothée, à la lumière des

étoiles, vit à droite un promontoire, et devant lui, tout au fond de l'horizon, une ligne blanchâtre et incertaine. Il s'était complètement ressaisi.

— Je me reconnais, dit-il d'une voix un peu blanche, dans ce paysage romantique. Voici à notre droite, si je ne me trompe, le tarf de Chered et devant nous, très loin, les dunes de l'Iguidi qui commencent.

— Oui, dit l'inconnu. Et vos gens sont là, dans le bas de cette pente abrupte. Vous les surprendrez demain, embusqués dans les roches qui encombrent le bas de cette montagne. Ce sera une belle journée.

L'inconnu prit Nangès par le bras et le ramena auprès de son feu. Tous deux semblaient absorbés dans la plus sombre méditation. Le capitaine parla le premier.

— Permettez-moi, dit-il, de me présenter. Capitaine Nangès, de l'artillerie coloniale...

— Lieutenant Timoléon d'Arc, de lá garde, répondit l'inconnu.

— Timoléon d'Arc... répéta lentement Nangès. Mais...

— Oui, reprit le jeune homme, l'ami du comte de Vigny. Je suis heureux que vous me connaissiez...

...Timoléon d'Arc ? Ce jeune officier qui rêvait jadis sur les créneaux de Vincennes, en compagnie du grand solitaire ?... Nangès sentit un frisson de froid le parcourir. Il ne s'y retrouvait plus. L'énervement de la poursuite dans les sables dansants, cette rencontre, la complicité de ce paysage stellaire, tout cela le mettait dans un état de surexcitation qui ne lui était pas coutumier. Il alluma sa pipe. « Enfin, se dit-il, songe ou réalité, c'est une belle veille de bataille. »

Il s'étendit sur une natte et écouta son hôte inattendu. Timoléon d'Arc disait :

— Je vous connais aussi. Comme le capitaine de Vigny, et comme moi, vous avez éprouvé la grande tristesse de l'armée. Comme nous, hélas ! vous en avez éprouvé les servitudes plus que les grandeurs. Et vous seriez presque mon frère, si pourtant...

Il s'arrêta. Le son grandiose de sa voix, cette mèche romantique, ce justaucorps, ce spencer... Un grand souffle d'histoire passait... La sensation qu'éprouvait Nangès, c'était celle exactement d'un homme parvenu au sommet d'un glacier et qui ressent tout à la fois l'ivresse d'un horizon vierge, le vertige de la pente

immense, une joie trop vive pour des nerfs fatigués. Il supplia Timoléon de continuer.

— D'abord, fit l'ombre pensive, vous avez ceci.

Il montra les couloirs de schiste où circulaient d'épuisantes mélodies aériennes.

Nangès eut la perception brusque du déroulement rose du Sahara. Il s'y sentait perdu dans un point imperceptible de l'espace, bercé dans un élément nouveau qui n'était point la terre tout à fait, ni la mer, ni le ciel, mais qui participait à ces trois infinis.

— Lorsque je tenais garnison à Vincennes, continua Timoléon d'Arc, que n'aurais-je pas donné pour subir ce charme atroce et voluptueux !

— Je saisis votre pensée, Monsieur, répondit Nangès. Mais vous me semblez ignorer en quelle piètre estime les hommes de mon temps ont ces sables et ces cailloux. Le bourgeois a la crainte de ce qu'il ne comprend pas. Il tremble aux mots d'infini, d'absolu. Le Sahara lui fait peur, comme la musique de Wagner. Nous sommes ici par surprise, en conquérants honteux. J'ai perdu, il y a quelque temps, un de mes officiers qui s'est très

gentiment fait tuer. C'est la plus grosse faute que je pouvais commettre !... Je promène avec moi un enfant charmant et audacieux. S'il part aussi, je suis presque un homme taré !

— Qu'importe ? fit Timoléon. Vous connaissez des joies qui nous étaient défendues. L'âme de la France vit encore, puisque je la cherche, fantôme errant, et que je la trouve, et que, derrière tous ces sables, je l'entends qui murmure et qui palpite. Vous connaissez, vous autres, des grandeurs nouvelles. Vous avez dans le cœur la haine, c'est ce qui nous manquait. Nous ne l'avions pas comme vous. Depuis quarante ans que vous avez goûté l'affreux poison de la défaite, quoi que vous fassiez, il reste au fond de vous-mêmes la rage impuissante, l'amère tristesse, une soif inassouvie. Vous vous trompez vous-mêmes en venant ici. Mais c'est cela que vous avez toujours au-dedans de vous. Heureux temps que celui où les cœurs ont de tels mobiles !... Oui, c'est bien cela que vous cherchez ici : une saveur qui vous trompe, une mortelle ivresse qui crée l'oubli. Cette petite tache de sang, qui est restée là, sur la main... Tous les parfums de l'Arabie... Toutes les grandeurs n'effaceront pas

cette affreuse misère d'un jour. Mais tant que vous aurez cet aiguillon, vous serez plus grands que nous n'étions.

Timoléon d'Arc s'arrêta. Il semblait se ramasser dans le passé :

— Je me rappelle, et vous savez comme le comte de Vigny l'a bien dit : nous ne pensions qu'à cette grande ombre qui nous dominait. Au lieu que vous, vous attendez quelqu'un... Oh ! l'affreux moment ! Vous ne pouvez savoir combien nos garnisons furent mornes après l'Empire ! J'étais entré dans l'armée sans grande vocation, par tradition de famille. Qu'y serais-je devenu, si je n'avais rencontré le capitaine de Vigny ? Je le suivis dans sa tour d'ivoire. Et vous savez que cette tour était encore bien plus belle qu'une tour d'ivoire, puisque c'était le donjon de Vincennes. De là, il me montra les grandes lignes, pures et nettes, de l'édifice où j'étais entré par surprise.

Timoléon d'Arc s'assit, accablé. Il semblait attendre que son jeune camarade lui apportât quelques lumières sur les garnisons de la République. Nangès prit la parole :

— Ce que l'armée a été pour vous, Monsieur, elle l'est aujourd'hui pour beaucoup de

Français. Beaucoup ont ressenti l'ennui de vivre « dans un monde trop vieux », — comme c'est vrai ! « Où trouver, se disaient-ils, une raison d'être ? Où trouver une règle, une loi ? Où trouver, dans le désordre de la cité, un temple encore debout ? » Ils cherchaient, en tâtonnant, une grande pensée. Avec plus de foi, ils seraient entrés au cloître. Mais aujourd'hui, les cloîtres servent de musées. J'ai connu ces heures-là. Que de fois ai-je alors pensé à la maison roulante de votre ami ! Le temps a bien fait les choses, puisque je crois avoir trouvé mieux qu'elle, en franchissant quelques latitudes.

...Quelques instants après, l'homme du passé, lourd du sommeil des temps, lui disait :

— Vous avez vécu comme nous-mêmes eussions voulu vivre. Certes, ce que vous avez vaut mieux que la maison du berger, et même que notre cher donjon. Quel admirable refuge aurait ici trouvé M. de Vigny ! Quel décor à sa méditation passionnée ! Et comme, de ces avant-postes, il aurait bien méprisé son siècle !

— Méprisé ? dit Nangès. Peut-être non. Mais, ici, on s'arrête à un point de vue supérieur où les lignes et les plans s'étagent mieux.

Voici les derniers rocs où viennent mourir les échos de la terre natale. Cette musique qui vient d'elle, lorsque soufflent les alizés du nord, c'est la plus douce, la plus limpide qui soit. De nulle part, mieux que d'ici, on n'aperçoit le visage douloureux de la patrie. On ne peut plus rien mépriser que ce qui n'est pas elle.

— Il est vrai, dit Timoléon, mais dans cette sérénité, j'aperçois encore un peu de la sauvage tristesse de mon ami. Et je songe encore à lui dans cette terre d'exil...

Il y eut un long silence. Nangès, oublieux de sa fatigue, nageait par delà les espaces et les temps dans un monde étrange où se mêlaient les attitudes du passé et les aspects de son pays. Un moment, il éprouva jusqu'à la douleur la sensation de l'océan normand, quand l'humidité totale vous noie, et qu'on chavire dans le silence. Puis il entendait les cloches de Saint-Sulpice, quand elles déferlent, le dimanche après-midi, sur le quartier du Val-de-Grâce désert....

Nangès s'éveilla. Une clarté incertaine était

épandue autour de lui. Il se demanda si c'était celle du jour naissant ou celle de la lune, qui était entrée dans son dernier quartier. Il monta sur un rocher et vit le mince croissant très incliné sur l'horizon occidental, tandis qu'une ligne blanchâtre commençait de barrer l'horizon. Alors, il donna l'éveil à ses hommes. Tous se levèrent en silence, et, l'arme haute, se mirent à glisser entre les quartiers de roches.

Au bout d'une demi-heure, la petite troupe parvint au bord de la haute falaise qui tombait à pic sur la plaine dénudée du Baten. Le jour arrivait par ondes successives, et peu à peu, les quartiers de rocs apparaissaient, ils hérissaient la pente abrupte, ils se multipliaient jusqu'aux derniers éboulis, au pied de la muraille. Très loin dans le nord, les dunes de l'Iguidi déjà se teintaient de ce violet très pâle des aubes sahariennes. Et le silence faisait comme une présence divine inexorable. C'était une de ces minutes indicibles qui désempareraient l'âme la mieux trempée...

L'intense désir d'être au but, la frénésie de réussir, et cette adorable beauté des choses qui vous retient, vous courbe sous elle, c'est un des assauts les plus palpitants que puisse subir

un cœur de soldat. On craindrait une défaillance, tant la splendeur de l'heure est unique, si notre héros ne savait enregistrer et classer ses émotions avec une incroyable rapidité.

Avec le jour, l'action commence. Nangès envoie vingt hommes sur la droite, avec la mission de longer le bord supérieur de la pente et de prévenir de ce côté une fuite de l'ennemi, — en avant, dix limiers chargés de lever le gibier et de le débusquer de ses tranchées, — tous ces ordres donnés à voix basse.

Maurice descend la pente. La joie lui ferait mal. Il faut qu'il coure. Six jours de poursuite incertaine, d'alternatives de doute et d'espoir, de traces suivies et abandonnées, d'ivresses, de hauts et de bas, aboutissent là. La fatalité a enfin parlé.

Tandis que Nangès attend assis sur un rocher, il entend une vive fusillade. Maurice et l'avant-garde sont aux prises avec les gens de la montagne, arc-boutés aux mille rocs dont le désordre les dérobe presque à l'étreinte. L'officier s'élance, se retrouve en arrière de la ligne, laissant courir ses chiens qui mordent et qui aboient. Autour de lui, les balles font un bourdonnement modulé, — parce qu'elles passent

plus ou moins près, — ainsi chacune a sa note, — avec des accalmies, une sorte de cadence, un rythme.

Il écoute un vieux qui crie à nos gens, tout en épaulant son fusil :

— Koufars ! Infidèles, qui servez le Nazaréen contre nous, amis des chiens de chrétiens ! vous resterez tous ici, et nous couperons vos têtes.

Les Maures de Nangès sont des nerveux. En ce moment, le voltage atteint son maximum. Il n'y a qu'à laisser courir. De même qu'il sera impossible de rien tenter, quand cette fièvre sera tombée. Deux partisans sont touchés, mais au même instant l'ennemi s'enfuit, bondit à travers les pierres comme une bête.

Sans que Nangès ait eu besoin de faire un signe, les partisans se précipitent à leur tour. Beaucoup des gens de la montagne s'échappent dans les cailloux. Ils y connaissent des retraites inaccessibles. Les autres sont traqués et défendent leur vie avec l'énergie du désespoir. L'un d'eux, déjà blessé, vise Nangès qui, de la voix, encourage ses hommes, défaillants de fatigue. Il tombe au même instant, mais la

balle est allée frapper Maurice à la cuisse.

Nangès se porte en tête :

— En avant, crie-t-il. Qu'il n'en reste pas un ! Tuez-les tous !

Maurice, très pâle, se lève, et il retombe. Deux partisans l'entourent. Les autres en avant halètent d'épuisement. Puis la fusillade s'arrête. Devant nos gens, plus rien. Les derniers fuyards ont disparu derrière un promontoire de la montagne.

C'est fini. Ils sont tout seuls, à se taire parmi les morts. Maurice contemple le décor. A gauche, c'est la terre noire, nue, dévastée, — le Baten, — à droite, la muraille sombre fait une sorte d'hémicycle... Il est tard. Il faut que Nangès coure aux épaves du combat et fasse enterrer les morts.

Tandis qu'il s'occupe de Maurice, vingt hommes, dans une crique paisible entre les rocs, grattent la terre et font des fosses. Ils y déposent les jeunes guerriers enveloppés dans leurs gandourahs trempées de sang, collant aux corps aplatis. Ils apportent des pierres dont ils font des clôtures. Nangès, abruti, entend les Maures qui saluent leurs amis défunts :

— Que notre Seigneur t'accompagne, Ali !...

Que notre Seigneur t'accompagne, Ahmed !...
Au revoir, Sidi !...

Et après, ayant fini de parler, ils s'en vont. Sur une civière improvisée, quatre hommes portent Maurice...

La nuit, très longue, abîmée dans un sommeil sans rêves... Le lendemain, Nangès se réveille un peu avant le lever du soleil. Il est en haut de la chaîne montagneuse où il avait la veille, en pleine nuit, établi son campement. La courbature de ses membres lui rappelle la remontée dans la montagne, lui et ses hommes s'accrochant de roche en roche, haletant de soif et éprouvant cette lassitude désespérée qui suit les grandes tensions nerveuses.

Il s'étire, s'approche du gouffre encore enténébré. Le paysage rude, sa brutale ossature, ne lui disent plus rien. Cette plaine aux crevasses déchirées, cette plaine balayée des mois entiers par le mortel vent d'est lui semble un squelette décharné que nul souffle humain ne pourrait plus éveiller.

L'état de Maurice, si loin d'un poste, sans médecin, le préoccupait. Il envoie sur Atar un courrier rapide... Ces lendemains de combats

sont tristes comme ceux qui suivent les grandes veilles amoureuses. Nangès fait sans joie son bilan : « Suis-je plus avancé qu'hier matin ? se dit-il. Hélas ! où va l'effort ? J'étais rajeuni de vingt ans ! O misère ! Infini... rien. »

Nangès n'était pas glorieux et il n'était pas non plus ambitieux. Son analyse avait toutes les apparences de la sincérité. Il était seulement un homme qui recherchait l'inquiétude. A mesure qu'il s'efforçait à s'approfondir, une résonance lointaine lui revenait, qui roulait de toute une profondeur mystérieuse :

« La guerre est divine. »

Et il s'apercevait que, vraiment, de toutes les choses divines qui nous restent, celle-là est la plus divine, la plus marquée du sceau divin. Et elle est la plus inaccessible dans son essence, et aussi elle est la plus voisine des puissances cachées qui nous mènent.

— Même aujourd'hui, se disait-il, je ne regrette pas que Maurice ait connu cela.

...Il reprit la route du sud, portant son cher fardeau. Il franchit des sables de nouveau. C'était sa vie. Elle était monotone, mais pure, et il l'aimait, parce qu'elle n'offrait à ses yeux délicats rien qui fût vil ou qui fût laid.

Mais tandis qu'il partait pour cette nouvelle étape, il ne pouvait s'empêcher de songer au mystérieux compagnon qui avait été l'amicale visite de la patrie et la consolation dans l'exil.

VI

Maurice s'est guéri de sa blessure. Mais il a une jambe plus courte que l'autre. On l'a réformé avec la pension n° 1. Une place dans un ministère l'aide à vivre. Tous les jours, il va à son bureau, deux heures le matin, deux heures le soir. Il porte une redingote boutonnée, un haut de forme, un parapluie. On le tient pour un employé consciencieux. Il accomplit sa tâche humaine dans le silence, et humblement, comme tout homme sur terre, porte sa croix. Il a débuté à deux mille cinq. Dans deux ans, il aura sans doute trois mille. Il peut se croire heureux. Lui-même ignore à quoi il semblait prédestiné. Il est rentré dans le rang, et il y restera. Rien n'est changé en France : il n'y a qu'un honorable fonctionnaire de plus.

Et pourtant il n'est pas guéri. La blessure n'est pas fermée. L'oiseau blessé ne se guérira pas. L'oiseau blessé ne se guérit pas. Quand il est rentré en France, il faisait le

faraud, le glorieux. C'était flatteur, cette blessure. Tout le monde n'a pas, de notre temps, une blessure de guerre. Mais quand il se vit dans cette prison de la rue de Grenelle ou de la rue Saint-Dominique (peu importe...), enfin dans cette grande bâtisse de la rive gauche, dans cette poussière, et qu'il eut la perception brusque du déroulement de ses jours, jusqu'à la mort, de ce gravissement de jours sans nombre, il comprit cette irrémédiable déchirure : jamais il ne se guérirait d'avoir connu l'Afrique.

Oh ! l'Afrique ! C'est une immense splendeur dans le monde. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, toute l'Afrique, il la voit, il la connaît. C'est un fantôme lointain fait de clarté et de silence. On ne guérit pas d'avoir rencontré la beauté... C'est Ligeia, cette femme du nord, dans le soleil. C'est du mystère, de l'infini, mais dans des nuits légères, et douces, et spirituelles.

Autour de ce fantôme sa vie s'organise, se polarise. Autour d'une heure qui n'est plus. Donc le centre manque, l'axe. Sa vie est décentrée, désaxée.

En rentrant en France, il était un peu glorieux, et gai. C'était la France, la douce, et *doulce* France... Il était allé à Voulangis, pas-

ser une quinzaine de jours. Rien n'y était changé, naturellement. L'auberge était là, devant l'école, et les mêmes chasseurs dans l'auberge, les mêmes clients. Les mêmes bruits, les mêmes pensées. Il était arrivé un dimanche. Les cloches sonnaient. Celles de Crécy répondaient à celles de Voulangis. Certainement, celles de la Chapelle devaient répondre à celles de Crécy, mais elles étaient trop loin pour qu'on les entendît. Certainement, les cloches devaient se répondre ainsi, d'un bout de la France à l'autre, de commune en commune, de paroisse en paroisse, et ainsi, à la même heure, jusqu'à Rome même... Les gens entraient à la grand'messe. Maurice était cloué sur place. Comme il venait d'effleurer des rêves troubles, comme il avait senti ce mystérieux frémissement de l'Islam, il lui fallait se ressaisir. Il avait besoin de ce simple tableau. Maintenant, il le pouvait comprendre.

— C'est égal, se dit-il, on peut ne pas être très pratiquant. On peut même ne pas faire ses pâques. On peut même n'être pas croyant. Mais on se sent bien avec ces humbles chrétiens, quand on arrive de là-bas.

Il se laissait reprendre avec joie par sa terre

de Brie. Sur les routes, il claudiquait, un peu ivre de tout ce passé qui revenait par bouffées. Quand il était sur la route de Coulommiers, il aurait voulu aller jusqu'au bout, jusqu'à Coulommiers et plus loin. Avec sa jambe folle, il faisait cent mètres. Qu'importait ? il avait vu l'alignement des peupliers, les chaumes, la courbure des champs qui descendent vers le Morin. Puis, tout à coup, il pensait à une dune saharienne, vers midi.

— Aurais-je autrefois jamais cru, se disait-il, que je verrais un jour tant de belles choses !...

...Il se réveilla à Paris, sur rive gauche, dans un ministère. D'abord l'odeur des dossiers, le feu de bois, l'ombre de la pièce étroite, tout lui a brisé le cœur. Mais l'équilibre se fera peu à peu. Seulement c'est long, et ça se tire sur des jours et des jours, tous pareils, sans plus rien au cœur.

Un moment, il songe à se marier. Il a revu Claire, naturellement. Elle est jolie, bien assez jolie pour lui, en tout cas. Enfin, elle en vaut une autre. De temps en temps, il va la voir, rue Vintimille. Il ne peut se décider. Il s'ennuie tant ! Il argue de sa jambe : c'est une ques-

tion de délicatesse. Tout le monde approuvera les scrupules de ce jeune homme.

« Quand j'étais à l'armée... », ainsi parlent les vieux qui se souviennent. Maurice, lui, c'est déjà un vieux. Même Voulangis, il ne tient plus trop à le voir. C'est de là-bas, surtout, c'est d'Afrique qu'il comprenait son pays, qu'il le connaissait d'une pleine et mystérieuse connaissance. Maintenant, il est dans l'incertitude, battu des vents.

Cette Claire Monestier est vraiment une charmante fille. Elle s'ingénie à consoler son fiancé de cette *peine*, — parce qu'elle croit que c'est une peine. Elle ne peut pas savoir, — c'est forcé. Enfin, c'est une affaire ratée, mal engagée, qui traînera, lâchement, veulement, en longueur, qui s'étirera, avec des hauts et des bas, navrante, sans pleurs et sans sourires.

La douce France ! Il y venait, il y était. Son chaud parfum enflait sa narine. Les brises de l'Ile-de-France l'enveloppaient... Mais l'Afrique revient à lui, pas douce, pas *doulce* du tout. C'en est fait de son bonheur, d'avoir connu ce grand déroulement d'espace ; c'en est fait de sa vie, d'avoir été un barbare, aux gestes libres, au cœur naïf, émerveillé.

Comme elles ont vite passé, ces belles années d'apprentissage, depuis ces luttes juvéniles avec le père Vincent ! A quoi bon ? L'Afrique lui a appris à se taire. Son apprentissage, ç'a été l'apprentissage du silence. Il ne peut plus que prier son dieu, à voix très basse, dans la grande solitude du cœur.

Décidément, il n'épousera pas Claire Monestier. Il ne peut tout de même pas entrer à cloche-pied à la mairie et à l'église.

— Je t'assure... Je suis plus vieux que mon âge... C'est difficile... Je ferais un triste compagnon.

Il ira à son bureau, tous les jours, deux heures le matin, deux heures le soir. Mais décidément, il n'épousera pas cette jolie fille.

Et Nangès ? Celui-là, c'est un autre blessé, mais, plus vieux, il guérira. Ses privations d'Afrique, les fatigues, les privations morales, les spirituelles, celles de pain et celles de livres, celles de vin et d'affection, il les aimait. Jamais elles n'eussent altéré sa santé de vieux soldat, ni détruit l'égalité parfaite de son humeur. Mais en France, il voyait des laideurs qu'il ne pouvait plus supporter.

Il ne souhaitait plus que de repartir.

teaubriand, avant de s'embarquer pour la Terre Sainte, rappelle les adieux de Joinville : « Et ainsi que je allois de Bleicourt à Saint-Urban, qu'il me falloit passer auprès du chastel de Jonville, je n'osé oncques tourner la face devers Jonville, de paeur d'avoir trop grant regret et que le cueur me attendrist. »

Mais le pèlerin de 1806 ajoutait : « En quittant de nouveau ma patrie, je ne craignis point de tourner la tête comme le sénéchal de Champagne : presque étranger dans mon pays, je n'abandonnais après moi ni château ni chaumière. » Comme lui, Nangès vivait trop dans la splendeur de ses rêves pour qu'aucun bien de la terre le retînt encore.

Sa mère achevait paisiblement, au milieu de vieilles miniatures et d'objets du passé, une vie digne et sereine. Les heures qu'il passait dans cette petite maison de Passy étaient le seul réconfort du capitaine, le seul remède à son immense dégoût de toutes choses.

Souvent aussi il allait voir Servat, mais c'était pour aviver, au contact de ce grand solitaire, son orgueil, la haine du faux, du truqué, du stuc et du plâtre.

— Décidément, disait Timothée au vieil

homme, je ne suis guère fait pour vivre en France. Un malade ne souffre pas de l'odeur fétide de sa chambre. Mais qu'un homme sain vienne du dehors, il aura des hoquets de dégoût, et vomira. C'est notre aventure à nous, gens du désert, quand nous rentrons dans la civilisation.

...Peu de temps après, Mme Nangès mourut. C'était le dernier lien avec la France qui se dénouait. Il n'avait plus qu'à repartir, ce grand Nangès, cet homme du passé perdu dans le monde moderne.

Il alla dire à Servat :

— Je traverse la crise de l'ennui. Mais je connais le remède : j'ai demandé à repartir. Cette fois, je vais au cap Saint-Jacques.

— Ne vous plaignez pas, mon cher Timothée, répondait Servat. La vie est belle pour vous, puisque vous la traversez en barbare. Allons ! c'est un adieu que nous nous disons aujourd'hui, car, lorsque vous reviendrez, je serai mort sans doute...

Dans ses derniers jours de France, Nangès aimait à voir Claire Monestier. Sa douce apparition de tristesse, ses reproches muets, son alanguissement passionné, ce brutal s'en émou-

vait, et il se prouvait ainsi qu'il savait encore s'émouvoir. Et puis, cette douleur qu'il contemplait l'amollissait, l'adoucissait. C'était un grand repos, une belle caresse d'amour.

Comme il allait partir, elle défaillit. Le reproche n'éclata pas. Il resta en suspens, tout gonflé, lourd... lourd...

— Ah ! capitaine...

Mais le regard navré de Nangès et ses propres larmes l'arrêtèrent. Elle ne put achever...

Quelques jours après, Nangès s'embarquait pour l'Extrême-Orient. Tandis qu'une fois encore, il voyait fuir les rivages bien-aimés de la patrie, il pensait à son ami d'Afrique, aux jeunes amants...

— Pauvre petite, se disait-il, si elle savait ! Elle ne l'a pas aimé autant que moi !

Mauritanie, 1910-1912.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 25 AOUT 1919

PAR L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

POUR

LOUIS CONARD, ÉDITEUR

